

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Le Protectorat Français aux Indes

SOUS

le Marquis de Bussy

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
présentée
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
par

Raman C. VASA

M. A., LL. B.

LIBRAIRIE PICART
59, Boulevard Saint-Michel, 59
PARIS.

—
1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550425_0010

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

Le Protectorat Français aux Indes

SOUS

le Marquis de Bussy

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Raman C. VASA

M. A. LL. B.

LIBRAIRIE PICART

59, Boulevard Saint-Michel, 59

PARIS

—
1935

*La Faculté n'entend donner aucune approbation ni im-
pro-
bation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs.*

PARIS

1898

TABLE GÉNÉRALE

AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I. — Aux Indes	7
— II. — Siège de Pondichéry	15
— III. — Sur les Hauteurs de Gingee	35
— IV. — L'escorte française au Soubah du Deccan.	49
— V. — Avec le Soubah contre les Marathas	81
— VI. — Acquisition des Cirkars	113
— VII. — Départ de Dupleix	151
— VIII. — Sous le drapeau du Soubah	165
— IX. — Prise de Vizagapatam	193
— X. — Protecteur du Soubah	203
— XI. — Conclusion	215
BIBLIOGRAPHIE	225
TABLE DES MATIÈRES	233

AVANT-PROPOS

L'histoire du peuple Français dans l'Inde constitue un des chapitres les plus intéressants et instructifs de l'histoire coloniale de l'Europe.

L'époque la plus glorieuse pour les Français pendant laquelle leur pouvoir atteignit le zénith fut la période de l'activité du Marquis de Bussy dans le Deccan. Il avait élevé à un tel degré sublime le prestige des armes françaises par sa valeur personnelle et par ses talents diplomatiques qu'il en était arrivé à dicter la loi au Soubah du Deccan, le vice-roi de l'empereur Mogol. C'était sans aucune exagération une sorte de protectorat politique des Français que les Anglais commencèrent à considérer comme une menace à leur existence dans l'Inde.

C'était une épopée de la suprématie française dans l'Inde où « ce paladin des anciens temps renouvela les aventures de Cortez et Pizarro ». Elle nous y révèle comment, par une politique d'une prudence et d'une hardiesse circonspecte, Bussy, simple soldat au service de la Compagnie Française put étendre l'influence française dans le Deccan. C'était justement l'époque pendant laquelle la fière devise « *Florebo quocumque frar* » n'était que vraie.

Malheureusement, nous ne possédons, ni en français, ni en anglais, aucun livre consacré à la carrière de ce héros militaire. Le peu de renseignements sur ce sujet important que nous donne

l'histoire britannique de l'Inde exigent d'être éclairés. Cela explique ce présent travail.

Cette thèse contient les recherches faites par l'auteur aux Archives du Gouvernement français et à la Bibliothèque coloniale à Pondichéry. L'auteur a consulté les documents importants qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale et aux Archives du Ministère des Colonies à Paris.

Cette thèse s'appuie sur des sources rares et autorisées; elle est documentée par les œuvres des écrivains français, anglais, marattss et mahométans considérés comme des autorités contemporaines.

Il lui reste encore un devoir à remplir, c'est d'adresser, ici, l'expression de sa très profonde reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu se faire ses guides, l'aider de leurs conseils, encourager son travail et lui donner les moyens matériels de le mener à bien en dirigeant ses recherches dans les dédales des bibliothèques. C'est grâce à leurs bons offices et à leur bienveillant concours qu'il a pu réunir assez de matériaux pour ce travail. Il ne peut oublier de mentionner le R.P. Heras, M. Martineau, M. le professeur Pagès et Madame du Tour. Il les prie d'agréer ses plus vifs remerciements.

Sorbonne. Paris, le 4 mai 1935.

CHAPITRE PREMIER

AUX INDES

Depuis le Moyen âge l'Inde, l'Inde d'or, la terre merveilleuse des voyageurs étrangers a toujours exercé une étrange fascination sur les aventuriers européens. La splendeur et la gaîté des cours royales de l'Inde hantaient leurs rêves et le charme du luxe oriental avait inspiré beaucoup de jeunes gens à l'émulation ambitieuse et les avaient attirés vers ce pays, à la poursuite de la fortune.

Dans la constellation nébuleuse de ces aventuriers valeureux à qui le peuple britannique doit, directement ou indirectement, sa domination actuelle dans l'Inde, le nom de Bussy, avec ceux de Clive et de Dupleix, brille d'un éclat tout à fait particulier.

Pour les peuples du Deccan et des provinces de la côte de Coromandel, le nom de Bussy passe pour celui d'un héros de roman du Moyen âge et son nom est l'objet d'une admiration sans borne qui entraîne une grande sympathie pour la nation française. Il arrive souvent à un voyageur d'entendre, non sans surprise et émerveillement, d'un vieux guide, une brillante description des aventures militaires de M. de Bussy, dans le Deccan.

Charles-Joseph Patissier, plus tard, Marquis de Bussy-Castelnau, naquit le 8 février 1720, à Ancienville près de Soissons, en France.

On connaît très mal sa vie en France, avant son arrivée dans l'Inde. Son père, comme Bussy, nous en informe dans ses Mémoires était lieutenant-colonel d'infanterie et commandant du fort et de la ville de Saint-Sébastien. (1).

Dès sa plus tendre enfance, Bussy semble avoir eu une grande prédilection pour la vie militaire. Il entra dans l'armée comme lieutenant, en 1733; alors qu'il n'avait que quinze ans. Malheureusement, il perdit son père en 1735; ce dernier mourut sur le champ de bataille, ne laissant à son fils, comme héritage, que le titre de Marquis et une excellente généalogie dont il pouvait être fier. La perte prématurée de son père et le retour de la paix en France, semblaient couper court à ses aspirations à la grande carrière militaire. Nous pouvons nous imaginer les grandes souffrances de ce garçon dans un état précaire, de ce jeune homme appartenant à l'aristocratie française de cette époque. Il lui fallait, malgré ses moyens restreints, conserver la dignité sociale de la classe à laquelle il appartenait. Mais la proclamation du monarque Louis XV, disant que les nobles français pouvaient s'immiscer dans les affaires d'Orient, sans déroger à leur position sociale et le conseil amical d'Orry, contrôleur général des finances, le firent sortir de sa pauvreté. Orry, qui aimait beaucoup Bussy, lui proposa de rejoindre les troupes de la Compagnie Française des Indes. Son ambition et son amour pour la carrière militaire firent accepter à Bussy la proposition avec grande joie. Grâce à Orry, Bussy put entrer dans les troupes de la Compagnie. Bussy arriva aux Iles (2), vers 1736, avec un brevet d'enseigne. A huit mille kilomètres de sa patrie, il trouva un champ libre pour arriver à la gloire et la richesse.

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy (1767), p. 7.

(2) Ce sont l'Ile de France et l'Ile de Bourbon, au côté de Madagascar.

Parmi les vagabonds et les hommes grossiers sortis des prisons dont était recrutée l'armée française, Bussy obtint bientôt, par son travail et sa bonne conduite, l'estime et l'amitié des officiers des établissements français aux Indes.

Après un court séjour à l'Isle de France, il accompagna La Bourdonnais dans son expédition aux Indes (1) et arriva à Pondichéry vers 1742. (2).

Dans ses Mémoires, La Bourdonnais nous donne une idée de la vie dure à l'Isle de France et à bord des bateaux pendant son expédition. Cette vie dure et sévère, rendue rigoureuse encore par les intempéries de la mer agitée et le mauvais climat, était une épreuve pour Bussy. Cette expérience le mit à même de supporter la vie dure, qualité la plus indispensable à un soldat, futur général.

Après son arrivée aux Indes, Bussy prit part aux opérations militaires dirigées par les Français contre les Anglais, à Madras (3). Comme il n'avait qu'un rôle de subordonné, on ne trouve pas son nom au sujet des affaires militaires pendant les premières années qu'il passa aux Indes. Sans doute, il fit son devoir comme les autres soldats, ses camarades, et c'était à son honneur, car il ne fut qu'un novice sur cette terre étrangère.

Avant d'étudier les autres champs d'activité de Bussy, nous jugeons à propos de jeter un coup d'œil sur la situation politique au milieu de laquelle Bussy commença sa carrière militaire comme simple soldat dans les services de la Compagnie Française aux Indes.

Au milieu du XVIII^e siècle, alors que l'Empire Mogol se désa-

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 7.

(2) Mémoires du Sieur Mahé de La Bourdonnais, p. 13.

(3) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 9.

grégeait, les Soubahs et les Nababs, subordonnés nommés par l'empereur, établissaient les principautés indépendantes. C'est à ce moment que le sort des établissements européens aux Indes subit un grand changement. Les Compagnies anglaise et française furent mêlées aux conflits internationaux de leurs pays respectifs. D'après les paroles mêmes de Voltaire, « Le premier coup de canon sur notre terre suffit pour faire marcher tous les canons en Amérique et en Asie ». (1)

La guerre de 1744, entre l'Angleterre et la France, eut sa répercussion aux Indes et y causa des conflits entre les deux nations belligérantes. Désormais, le gouvernement de Madras et celui de Pondichéry se conformèrent à la politique de Londres et de Versailles.

Ce changement fut aggravé par un simple incident qui donna des résultats fatals. Nous voulons dire la nomination de Dupleix à la tête du gouvernement français à Pondichéry. Dupleix arriva à Pondichéry le 14 janvier 1742. (2). C'est une année qui marque une nouvelle époque dans l'histoire coloniale de la France et de l'Angleterre.

Jusqu'à présent, les deux compagnies rivales — la Compagnie anglaise de l'Inde Orientale et la Compagnie française — s'occupaient de leurs affaires lucratives en se faisant une concurrence telle que l'on en voit souvent entre deux maisons de commerce, sous la direction de chefs de médiocre capacité.

Comparativement, la situation de la Compagnie anglaise était supérieure à celle de la Compagnie française. Dupleix ne manqua pas de remarquer cette supériorité des affaires anglaises.

(1) Voltaire : *Fragment sur l'Inde*, p. 5.

(2) Fonds Ariel, Fr. n. acq., 8931, 191.

Pillai, *Diary*, I, p. 185.

Son génie ne pouvait pas supporter l'infériorité de la Compagnie française. La jalousie éveilla son ambition. Bien plus, il prévoyait que, en cas de guerre, la rivalité croissante entre les deux compagnies ferait éclater les hostilités aux Indes. La crainte de l'avenir, unie à la jalousie et nourrie pour l'ambition, détermina une série de mesures visant à la ruine rapide des Anglais.

En mars 1744, la guerre fut déclarée, en Europe, entre l'Angleterre et la France. Bientôt, des effets de cette guerre furent ressentis par les établissements européens en Orient. Dans l'automne de la même année, un escadron fut équipé par les Anglais sous le commandement du Commodore Curtis Barnet, pour attaquer Pondichéry. (1). Du côté français, La Bourdonnais vint avec sa flotte. Dupleix proposa, avec habileté, au gouvernement de Madras, de conserver la paix par un arrangement mutuel à l'est du cap de Bonne-Espérance. Mais Morse, gouverneur de Madras, répondit qu'il n'était pas autorisé à conclure des pactes de ce genre (2).

Avant que ces nations rivales aient pu commencer la guerre, le Nabab de Carnatic envoya des lettres à Madras et à Pondichéry, intimant, dans un langage plein de fermeté, aux deux nations, de cesser de troubler la paix du pays par leurs hostilités (3).

Comme nous le montrent différentes lettres, Dupleix s'était déjà entendu avec La Bourdonnais sur le projet d'une attaque sur Madras (4), mais, n'ayant ni argent, ni armée, il se vit forcé de la remettre à plus tard. Dupleix répondit poliment, au Nabab,

(1) P. C. vol. LXXXIV (sep. 1744), Davidson Love, *Vestiges of Old Madras*, II, p. 341.

(2) Davidson Love, o. c. II, p. 341.

(3) Fr. n. acq. 8931, Fonds Ariel 133.

(4) Mémoires historiques de B. F. Mahé de La Bourdonnais, p. 35-39.

avec l'intention de le mettre en garde contre les Anglais (1). Il attira son attention sur le fait que ces derniers avaient déjà commencé les hostilités aux Indes.

En attendant, après une action navale indécise, les Anglais retirèrent leurs bateaux à Trinomalee, tandis que La Bourdonnais débarquait près de Pondichéry. Ayant reçu des renforts de Dupleix, il assiégea Madras sur terre et sur mer. Le 17 septembre 1746, la ville se rendit à condition que les Anglais pussent la reprendre en payant une rançon (2).

Dupleix désirait posséder Madras, c'est pourquoi il répudia ce compromis comme ayant été conclu sans son approbation.

Alarmé par cette opération des Français, Maffuz Khan, fils du Nabab, écrivit une lettre à La Bourdonnais, lui demandant d'évacuer Madras. A cette lettre les Français (Dupleix, bien entendu) répondirent : « Il faut que les Français obéissent tout d'abord aux ordres de leur Roi » (3). Evidemment, le Nabab considéra cette réponse comme un affront personnel.

Après quelques discussions au sujet de la question du traité conditionnel, La Bourdonnais, dont la flotte avait été brisée par la tempête, retourna à l'Isle de France et ensuite en Europe, laissant la possession temporaire de Madras dans des mains françaises (4). Alors, Dupleix déclara sans valeur le traité signé par La Bourdonnais et ne se montra pas disposé à rendre Madras au Nabab. (5). Là-dessus, le Nabab envoya son fils, Maffuz Khan, avec une armée de 10,000 hommes pour reprendre Madras.

(1) Fr. n. acq. 8931, Fonds Ariel 135.

(2) Corres. Fort St David to England, vol. XVI, Davidson Love, o. c. II, p. 344.

(3) Pillai, o. c. II, pp. 334-335.

(4) Orme, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indoustan*, I., p. 101.

(5) Davidson Love, o. c. II, p. 373.

Bien que peu porté à recourir aux moyens extrêmes, Dupleix était forcé de donner l'ordre à l'officier qui était à la tête de l'armée de faire feu sur les troupes du Nabab. L'effet d'une sortie des fantassins avec deux canons fut si grand, que toute l'armée du Nabab se retira en désordre à St-Thomé. Là encore, les Français l'attaquèrent et après avoir perdu beaucoup de soldats, le reste de cette armée prit la fuite. (1). Presque tous les historiens de cette époque reconnaissent l'importance de cette bataille — bataille si c'en est une ! Grâce à la rapidité et à la facilité avec laquelle ils dispersèrent l'armée du Nabab, les Français gagnèrent une immense réputation militaire dans la Carnatic et montrèrent la suprématie de la discipline et des armées européennes.

Encouragé par ce succès, Dupleix tira un profit audacieux de cet avantage. Il envoya une expédition contre la forteresse de Fort-St-David, seul endroit fortifié qui se trouvait encore dans les mains anglaises. Les Anglais défendirent le Fort avec courage et les Français ayant échoué dans leurs efforts furent forcés de retourner à Pondichéry. (2).

D'ores et déjà, Dupleix, grâce à son habileté, à son tact, gagna l'amitié du Nabab Anwar-ud-din, dont le fils, accompagné de son vizir, se rendit à Pondichéry, où il reçut un accueil magnifique.(3). Cette visite du Nabab, à Pondichéry, accrut la réputation et le prestige des armes françaises.

Le 2 mars 1747, les Français, ayant à leur tête Paradis, tentèrent encore une fois d'attaquer le Fort St-David, mais cette tentative échoua à cause de l'arrivée opportune de l'escadre

(1) Orme, o.c. I., p. 75.

(2) Des. to England, XVI, 10th, Jan. 1746, Davidson Love, o. c. II, p. 383. Orme, o. c. I., p. 85.

(3) Pillai, o.c. III, p. 325.

anglaise, sous le commandement du Commodore Griffin. (1). Les Français firent encore dans la suite deux tentatives infructueuses contre le Fort St-David. (2).

D'autre part, le Major Lawrence rendit vaine la tentative des Français pour s'emparer de Goudelour. (3). Le 20 juillet 1747, arriva l'Amiral Boscawen, avec une flotte formidable et 1.500 soldats. (4). Cette nouvelle fit naître une grande crainte dans le cœur des Français et beaucoup d'espoir dans celui des Anglais. Les Anglais se rendirent compte de la force de leur position et ayant des généraux de premier ordre comme Lawrence, Griffin et l'amiral Boscawen, ils conçurent, pleins d'espoir, le projet d'une offensive contre les Français à Pondichéry, qu'ils entreprirent sans perdre de temps. Pondichéry était ainsi en grand danger.

Ainsi, vers 1748, nous voyons les deux Compagnies rivales engagées dans une lutte affreuse, poussée par les motifs les plus ambitieux et les plus égoïstes de s'anéantir l'une l'autre.

Servant ses maîtres en qualité de soldat dans les différentes opérations contre les Anglais, à Madras et au Fort St-David, Bussy observait minutieusement ce qui se passait autour de lui. Il approfondissait la politique des deux Compagnies décidées à se détruire mutuellement.

(1) Davidson Love, o. c. II, p. 383.

(2) Bom. Govt. Public Dept Diary 21 A., p. 243.

(3) Dis. to Eng. XVI, 2 sept. 1748, Davidson Love, o. c. II, p. 383.

(4) Orme, o. c. I., p. 94.

CHAPITRE II

LE SIÈGE DE PONDICHÉRY

Ce fut pendant le siège de Pondichéry que Bussy fit ses débuts avec distinction. L'arrivée de l'escadre anglaise sous le commandement de Boscawen, remplit de terreur la métropole française aux Indes. Cette expédition ayant à bord 1,500 hommes et ceux qui étaient déjà dans le pays, formaient l'armée européenne la plus nombreuse qu'on ait jamais vue aux Indes. Les Anglais étaient tout préparés à entreprendre une offensive et se décidèrent à frapper la force principale de leur ennemi en assiégeant Pondichéry. Comme les Français n'avaient pas assez de soldats pour effectuer une contre-attaque, les Anglais eurent la meilleure perspective de succès.

Comme Ranga Pillai le décrit dans son journal, la ville de Pondichéry était dans un triste état. Les populations de la classe inférieure s'étaient déjà enfuies de la ville à la nouvelle de l'arrivée des Anglais à Virampatam. Maintenant c'était le tour des classes supérieures. Dès la veille du 30 août, on voyait des foules nombreuses se diriger vers la porte de Valdour avec leurs mobiliers précieux. (1).

(1) Pillai, o.c. V., p. 284.

La famille de Chanda Sahib qui jouissait à Pondichéry de l'hospitalité de Dupleix, était, elle aussi, retournée à Val-dour. (1).

Pour s'opposer à la nombreuse armée des Anglais, Dupleix n'avait, d'après Fosses, que 1,200 Européens et 2,000 Cipayes. (2). Afin de faire face à son puissant ennemi, Dupleix avait habilement conçu le projet d'ouvrir les hostilités à Ariancoupam, petite forteresse près de Pondichéry, voulant gagner du temps pour user la force et l'énergie des Anglais avant qu'ils assiègent Pondichéry. Dupleix attendait un nouveau renfort, d'ailleurs les jours pluvieux approchaient.

Bussy contribua beaucoup à faire réussir le plan de Dupleix. Sa participation, si petite qu'elle soit, mérite notre admiration, bien qu'il eût pu le faire avec plus d'éclat, s'il avait été plus haut placé dans l'armée.

Aussitôt que Dupleix apprit l'approche des Anglais, il envoya un bataillon de soldats européens et de cipayes à Ariancoupam, qui devint le principal rempart de la défense de Pondichéry.

Bien que l'amiral Boscawen fut marin habile, il ne se montra que médiocre général. Au lieu de tirer parti de sa supériorité sur les Français en marchant tout droit sur Pondichéry, il perdit un temps précieux pendant plusieurs jours devant une forteresse de peu d'importance.

Dupleix envoya le capitaine d'Auteuil avec un détachement pour traverser la rivière Chennambour, dans le but de résister à l'ennemi. Un peu après, M. de la Tour, M. Law et Bussy, avec

(1) Pillai, o. c. V., p. 256.

(2) De Fosses, Dupleix, p. 18.

un bataillon de grenadiers, firent leur jonction avec le capitaine d'Auteuil.

En attendant, un bataillon de fantassins occupa le bord de la rivière, c'est-à-dire la forteresse où l'on avait monté quatre canons. C'était l'endroit où Auteuil devait se replier en cas de retraite, ce qu'il fit après avoir essuyé, le 23 août, une escarmouche avec les Anglais. Alors, l'armée anglaise traversa la rivière et vint devant Ariancoupam, que Boscawen pensait prendre d'assaut. Là, les Anglais étaient exposés au feu de l'artillerie française d'Ariancoupam. De temps en temps les Français firent des sorties, et Bussy, avec sa fournée de volontaires, joua un grand rôle en créant la confusion dans le camp ennemi. (1) Alors Boscawen comprit qu'il fallait abandonner l'idée de prendre la forteresse d'assaut. Il résolut de l'assiéger et, dans ce but, il fit faire feu sur le talus occupé par Bussy.

Dupleix, désirant prolonger la résistance d'Ariancoupam envoya Paradis pour aider Law, à la défense de l'endroit. Pourtant, les Anglais avaient déjà ouvert le feu, Paradis trouva que c'était le moment opportun pour faire une sortie. Il en décida de la sorte. Les soldats choisis pour cette sortie se composaient de 200 cipayes, 50 cafres, des dragons et de la fournée de volontaires dont le commandement était confié à Bussy. Law dirigea la sortie. Il projetait d'avancer sous la protection des canons de la forteresse et de chasser l'ennemi de ses positions. Cette tentative réussit malgré la panique dont furent saisis les cipayes. Les dragons et les volontaires avancèrent toujours, traversèrent le marais et arrivèrent dans la tranchée ennemie pour commencer un combat singulier.

Grâce à l'intrépidité de Bussy et de ses volontaires qui n'aban-

(1) De Nazelle, *Dupleix et la défense de Pondichéry*, p. 189.

donnèrent point ce combat affreux. Malgré les efforts des officiers ennemis, leurs soldats s'enfuirent. Les Français firent beaucoup de prisonniers parmi lesquels se trouvait le Major Lawrence (1). La victoire était complète pour les Français. Les soldats retournèrent à Ariancoupam et crurent que, pour le moment, Pondichéry était sauvé. Mais un incident inattendu changea tout à coup la joie en détresse. Une balle tomba sur le wagon de munitions, ce qui provoqua une explosion terrible. D'après Nazelle « 50 personnes furent tuées et plus de 80 blessées plus ou moins gravement ». (2) Les Français en étaient stupéfaits. Paradis pensa qu'il était prudent de quitter la forteresse pour se retirer à Pondichéry. Dupleix avait envoyé un courrier de Pondichéry ordonnant à Paradis de n'abandonner dans aucun cas le rempart. Mais c'était trop tard. Après avoir détruit les remparts, la garnison retourna à Pondichéry. Après leur départ, les Anglais s'emparèrent de la forteresse d'Ariancoupam qui n'était qu'une ruine.

L'amiral Boscawen ignorant le sort incertain des batailles aux Indes perdit un temps considérable à Ariancoupam. Il offrit un bal à ses officiers, leur annonça qu'en 10 jours « il sera maître de la ville française ». (3). Grâce à ce délai, les Français avaient presque achevé leurs préparatifs de défense. Le 6 septembre un détachement, commandé par Goupil, vint de Madras pour renforcer la garnison. (4) Il entra à Pondichéry sans aucune difficulté.

Le même jour, Boscawen traversa la rivière, se tourna vers la gauche, s'empara du village d'Oulgaret, situé à deux lieues au

(1) Des. to Eng. Vol. XVI, 2 sept. 1748, Davidson Love, o.c. I., p. 388.

(2) De Nazelle, o.c., p. 191.

(3) De Fosses, oc., p. 25.

(4) Orme, o.c. I., p. 105.

sud-ouest de Pondichéry. (1). Selon les conseils des ingénieurs, Boscawen décida d'attaquer la position connue sous le nom de Charonne; celle-ci était défendue par Bussy et ses volontaires à l'aide de deux canons. (2)

A ce moment, Dupleix se trouvait sur un bastion près de la porte de Valdour. Après avoir constaté que l'ennemi avait son champ près de la porte de Valdour, Dupleix ordonna de faire feu. Les Anglais furent alors forcés de quitter leur position. Boscawen ordonna de se retirer vers une petite colline près d'Oulgaret, occupée par la cavalerie indigène. En attendant, une galiote chargée de bombes joignit la flotte anglaise qui se trouvait près de la ville. Les Anglais se mirent à bombarder la ville et le siège de Pondichéry commença le 11 septembre 1748 et dura jusqu'au 18 octobre 1748. (3).

Le marquis de Nazelle nous a donné une description détaillée du siège et de la panique. Le trait caractéristique était la sortie du 26 septembre par le colonel Abdul Rehman avec ses soldats indigènes fut particulièrement glorieuse pour les Français. L'effet moral en fut très grand. Le 3 octobre une nouvelle sortie eut lieu sous le commandement d'Abdul Rehman et Bussy. (4). Elle eut le même succès que la première. Après une dure escarmouche, la cavalerie anglaise était contrainte de se retirer. Les Français se défendirent si bravement que l'amiral Boscawen avait fini par comprendre qu'il lui serait impossible de prendre la ville avant le début de la mousson. Il amena les bateaux aussi près qu'il l'usa pour attaquer la place, mais sans résultat.

(1) De Fosses, o.c., p. 22.

(2) De Nazelle, o.c., p. 200.

(3) Ibid, p. 220.

(4) De Fosses, o.c., p. 25.

Depuis le 7 octobre, avec 300 fusils, il fit feu sur la ville pendant cinq jours. Le nombre des boulets envoyés s'éleva à 20,000. De Nazelle nous informe que l'on a ramassé dans les rues environ 14,000 boulets. Ranga Pillai nous en donne une description graphique. Les canons français ne permirent pas aux Anglais de s'approcher et de causer des dégâts à la ville. Les pluies périodiques commencèrent, causant des maladies et des souffrances aux soldats des deux armées.

Vers le 14, l'amiral Boscawen comprit qu'il devait se retirer. Il réunit un conseil de guerre et selon son avis donna l'ordre de démolir les remparts. Le 17 octobre les Anglais quittant les tranchées, se retirèrent à Ariancoupam et de là au Fort St-David. (1).

Ainsi, l'armée de siège, la plus grande force européenne qui se fût jamais trouvée sur le sol indien, échoua dans ses tentatives. Et les paroles orgueilleuses de l'amiral Boscawen n'étaient qu'une vaine vantardise.

Le siège de Pondichéry dura quarante jours. Cette tentative a coûté cher aux Anglais. Selon Orme, les Anglais avaient perdu 1,065 Européens sans compter les soldats indigènes (2) tandis que la perte des Français s'élevait à 395 soldats.

Parmi les trois officiers que les Français perdirent pendant ce siège, se trouvait Paradis. En comparaison du danger auquel les Français étaient exposés, leurs pertes étaient minimes, leur succès était complet, grâce à l'habileté de Dupleix ainsi qu'à la bravoure des dragons d'Abdul Rehman et des volontaires de Bussy qui avaient avancé avec intrépidité sous le feu anglais. Nous ne pouvons pas nous empêcher de dire que la délivrance de Pondichéry était à l'honneur de l'activité de la garnison car,

(1) De Nazelle, o.c., p. 238.

(2) Orme, o. c. I., p. 108.

sans une pareille opposition, les Anglais n'auraient pas échoué. On ne peut ignorer ici la participation de Mme Dupleix à la défense fructueuse de la ville. Elle avait adroitement engagé quelques espions qui renseignaient les Français sur les mouvements de l'ennemi et répandaient la corruption et la démoralisation dans le camp anglais.

Dupleix se réjouit beaucoup de cet échec des Anglais. On chanta à Pondichéry le *Te Deum* avec solennité en l'honneur de cette victoire. (1). Un auteur anonyme contemporain a célébré cette victoire dans « Pondichéry sauvée » poème épique en quatre chants qui a une grande valeur tant au point de vue littéraire qu'au point de vue historique.

Les potentats indigènes dans le Deccan surveillaient de près les vicissitudes de ce siège. La retraite des Anglais et la victoire des Français firent sur les peuples une grande impression en faveur de ces derniers. La bravoure des volontaires français et leurs sorties fréquentes contre les Anglais stupéfièrent les indigènes et Dupleix ne négligea rien pour rendre cette victoire plus brillante. La façon pompeuse dont il célébra cette victoire fut considérée comme un acte de vanité. Bien plus, Dupleix avait envoyé des lettres à Arcot, à Aurangabad et au Grand Mogol, qui annonçaient la défaite des Anglais (2) et il avait aussi reçu leurs félicitations. (3).

Voilà l'heureuse fin de l'opération militaire de Dupleix. Bussy a contribué de son mieux au succès de cette victoire. C'est dans l'Inde qu'il commença sa glorieuse carrière militaire.

C'est au mois d'août 1749, au champ de bataille d'Ambour

(1) Pillai, o. c. V., p. 453.

(2) Pillai, o. c. VI., p. 14.

(3) Orme, o. c. I., p. 110.

que ce soldat, peu connu jusqu'à présent, put rendre le plus grand service à sa patrie et attirer, grâce à sa valeur militaire, l'attention de ses supérieurs.

Avant d'arriver à la description de cet événement d'une grande importance dans les annales de l'Inde méridionale, il nous faut examiner de près les événements politiques qui eurent pour résultat la bataille d'Ambour. D'ailleurs, la position secondaire de Bussy qui n'était qu'un soldat sous les ordres de Dupleix rend cette explication nécessaire.

La victoire des Français fut suivie par la nouvelle que d'après les pourparlers à Aix-la-Chapelle la lutte anglo-française devait se terminer. Une des conditions de la paix était le retour de Madras aux Anglais (1) ; ce qui replaça ces deux nations, dans l'Inde, dans la même situation qu'avant la guerre.

L'épée fut remise au fourreau, mais l'amertume et la querelle entre les deux partis rivaux continuèrent toujours. La nouvelle définitive du traité fut reçue vers la fin de l'année 1748, avant que Dupleix ou l'Amiral Boscawen puissent penser à réduire les armées. La guerre finie de la sorte laissa aux deux ennemis un grand effectif supplémentaire de soldats dont l'emploi devint un sujet de préoccupation sérieux. Ainsi la paix entre les Anglais et les Français aux Indes n'était qu'une affaire momentanée. Quoiqu'ils n'étaient pas autorisés à lutter les uns contre les autres, ils offrirent leurs services aux princes indigènes ; appartenant ainsi aux partis adverses, ils eurent bientôt occasion de recommencer la guerre. La responsabilité en revient aux Anglais, car ils furent les premiers à prendre part aux

(1) Davidson Love, *o. c.* II., p. 290.

affaires du royaume de Tanjore, obtenant comme récompense de leur service militaire le territoire de Devicotta (1).

Quant aux Français, ils imitèrent les Anglais et se mêlèrent des affaires du Soubah du Deccan et de son subordonné le Nabab de Carnatic, espérant recevoir une récompense plus importante que celle de Devicotta. Au milieu de 1748, lorsque les Français et les Anglais étaient en train de lutter dans le voisinage de Pondichéry et du Fort Saint-David, Asaf Jah, le fameux Nizam-ul-Moulk, le Soubahdar du Deccan, rendit le dernier soupir à l'âge de 77 ans. Sa mort fut la cause d'une querelle entre son deuxième fils Nasir Jang et son petit-fils favori Muzaffar Jang, fils de sa petite fille bien aimée. Le fils aîné Ghazee-ud-din était à Delhi, représentant son père dans la fonction comme Amir-ul-Omrah. On disait qu'Asaf Jah avait nommé Musaffar Jang comme successeur, mais Nasir Jang étant près de son père au moment de sa mort s'empara du trésor et se proclama Soubah d'Aurangabad, capitale du Deccan (2). A ce moment, Muzaffar Jang était dans sa résidence, le Fort d'Adoni. Il avait sous ses ordres une petite armée de 2,500 hommes et un peu d'argent à l'aide desquels il espérait renverser Nasir Jang. Muzaffar Jang, ne voulant pas renoncer à ses prétentions sans lutter, demanda secours aux Marathas. Il se rendit lui-même dans ce but à Satara. C'est alors qu'il rencontra le célèbre Chanda Sahib, prétendant au titre du Nabab du Carnatic. Qu'il nous suffise de savoir que Chanda Sahib était le gendre de Dost Ali — seul survivant de la famille — qui réclamait le trône très désiré du Nabab du Carnatic. Il fut prisonnier des Marathas à Satara près de six ans. En attendant

(1) Orme, o.c. I., p. 112.

(2) *Khuzane Amirah* ; Storia de Mogor.

Anwar-ud-din était accepté par Nizam-ul-Moulk comme Nabab. Pendant sa captivité qui ne fut pas dure, Chanda Sahib réussit à correspondre en cachette avec ses amis qui voulurent trouver un moyen d'acheter sa liberté. Mais la rançon demandée par les Marathas était si grande qu'elle dépassait les moyens dont disposaient ses amis. Vers 1747, Chanda Sahib obtint sa liberté en promettant une rançon de 700.000 roupies (1). Plus tard, Dupleix obtint de Raghojee Bhonsle, un chef maratle, une réduction de cette rançon (2). D'autre part, la protection hospitalière que Dupleix avait offerte à la femme et à la famille de Chanda Sahib à Pondichéry affirmait leur amitié. MM. Orme et Wilks nous donnent de brillantes descriptions de l'activité de Chanda Sahib, après sa délivrance de Satara. Mais ceci n'est pas de notre sujet. La rencontre de Chanda Sahib et de Muzaffar Jang devint plus tard un événement d'une grande importance politique. La ressemblance de leurs destins les unirent. Les deux mécontents se promirent aide et protection, l'un réclama le Masnud du Deccan et l'autre le trône du Carnatic. Chanda Sahib trouvait qu'il était prudent d'attaquer Anwar-ud-din dans le Carnatic pour commencer les attaques contre Nasir Jang. Chanda Sahib assurait qu'il obtiendrait les secours des Français et il commença les négociations avec Dupleix par son fils Raja Sahib.

Dupleix saisit cette occasion. A la réunion du 1^{er} juillet 1748, Dupleix présenta au Conseil supérieur les conditions de ces négociations. Raja Sahib promit de payer 97.651 roupies à la Compagnie pour les dépenses et donna un *parvana* (*), en

(1) Fr. n. acq. 8931, 139.

(2) Fr. n. acq. 9256, Dupleix à d'Auteuil (août 1749).

(*) *Parvana*, c'est un document de titre officiel.

vertu duquel Chanda Sahib, le futur souverain d'Arcot, se considérant comme nommé par Muzaffar Jang, fit un don perpétuel à la Compagnie de Villenour et de 40 aldées (1). Il faut remarquer que Chanda Sahib et les Français ne pensaient à autre chose qu'à l'aide militaire. C'était une récompense aux soldats merceenaires. L'ancienne amitié de Dupleix et de Chanda Sahib facilita cette alliance. C'est un point de départ dans la politique de Dupleix, mais il faut dire que jusqu'à cette époque les projets de Dupleix se limitèrent au désir de trouver pour le trône d'Arcot un Nabab ami au lieu d'un ennemi. Nous verrons plus tard que cette entreprise étant favorable à Chanda Sahib, grâce aux valeureux guerriers français comme d'Auteuil et Bussy, Dupleix entreprit une expédition de plus, comme un heureux joueur qui recommence son jeu après avoir gagné une fois.

Bien plus, nous verrons plus tard comment, grâce aux succès remportés par les soldats audacieux et disciplinés qui se mesuraient avec les indigènes, Dupleix conçut le projet d'une prépondérance politique des Français aux Indes. Mais vers juillet 1748 sa perspective se limitait à une transaction qui consistait à prêter l'aide militaire contre de l'argent et des avantages commerciaux comme l'avait fait l'Amiral Boscawen dans son expédition contre Tanjore. Les lettres du Conseil supérieur à Pondichéry adressées à la Compagnie en France et l'accord mentionné plus haut confirment cet interprétation. Cette alliance n'était qu'une affaire de commerce.

Le bruit de l'arrivée de Chanda Sahib se répandit à Arcot en juin 1749. Anwar-ud-din avait entendu dire aussi que Raja

(1) Fr. n. acq. 9167, 43. (Extrait des délibérations du Conseil supérieur à Pondichéry et Mémoires de Dupleix) (Mars 1758).

Sahib qui se trouvait à Pondichéry pensait rejoindre son père. Il écrivit à Dupleix que Raja Sahib devrait être chassé de Pondichéry (1). En attendant, il se mit à recruter son armée. On supposait que cette armée se composait de 10,000 à 12,000 cavaliers, de 6,000 à 8,000 fantassins et de 220 éléphants. Il eut aussi à son service des fusiliers européens qui formaient le principal soutien de son armée (2).

D'après les stipulations du pacte, Dupleix envoya, sous le commandement d'Auteuil, une armée de 420 Européens, 100 Topas, 1,800 cipayes pour rejoindre les alliés en marche sur Arcot (3). Bussy, de la Touche et M. Law étaient les capitaines de l'armée. Les alliés se rencontrèrent à Palliconda le 28 juillet 1749. Chanda Sahib était entré dans le Carnatic par Changam ; Muzaffar Jang le rencontra à Mallapadu le 23 (4).

En apprenant la marche des alliés vers sa capitale, Anwar-ud-din s'établit avec ses 20,000 hommes à Ambour, point de défense des entrées principales du Carnatic. Les flancs étaient protégés par des collines et en avant se trouvait une tranchée avec 25 canons dirigés par les Européens. En dehors de tous les autres avantages, cette position avait celui de la proximité du lac, d'un fossé et d'un fort sur une colline situé sur l'un des côtés. En choisissant cet endroit, Anwar-ud-din avait commis une grande faute militaire, Ambour se trouvait en dehors du chemin qui conduisait les alliés marchant de Damalcheruvu vers Arcot.

Les alliés traversèrent la rivière Palliar et contournèrent

(2) Orme, o. c. I., p. 126. Mémoire sur les dernières guerres des Maures aux Indes Orientales, VIII, p. 226.

(3) Pillai, o. c. VI., p. 138.

(4) Mémoire sur les dernières guerres des Maures aux Indes Orientales, VIII, p. 226.

la position d'Anwar-ud-din par le côté nord pour aller à la rencontre de leur ennemi à Satghar.

D'Auteuil avec ses soldats commença l'attaque ayant l'intention de rompre les rangs ennemis. Les Français avancèrent avec leur bravoure habituelle, mais furent repoussés deux fois par l'artillerie bien dirigée de leur ennemi. D'Auteuil fut blessé à la seconde tentative. Le commandement passa à Bussy, qui l'accepta avec empressement et enthousiasme. Sous sa courageuse direction, les soldats se jetèrent à nouveau contre l'ennemi. Conduits par le valeureux Bussy les Français rompirent avec impétuosité le rempart d'Anwar-ud-din et détruisirent la fortification. Suivis par les soldats de Chanda Sahib, les Français avancèrent contre la force principale où se trouvait le drapeau royal. Le Nabab monté sur un éléphant, encourageait son armée à tenir bon. Anwar-ud-din, lui-même un vieillard, fit tout ce qu'il pût pour gagner la bataille, mais le précédent succès des Français découragea son armée et fit échouer ses tentatives. Pourtant le vieux Nabab, dans son désespoir, s'avança trop près de son rival. Dans cette mêlée, il reçut un coup au cœur. Il fut renversé de son éléphant et expira immédiatement. Un désordre général s'en suivit et l'armée se mit à s'enfuir. Les Français devinrent les maîtres du jour. Ils s'emparèrent des provisions, de soixante éléphants, et de l'artillerie. Maffuz Khan, fils aîné d'Anwar-ud-din, se rendit, tandis que le second fils, Mahomed Ali, s'enfuit à Trichinopoly (1).

Alors les princes s'avancèrent vers Arcot qui se rendit sans résistance. Chanda Sahib fut proclamé Nabab du Carnatic par Aluzaffar Jang. Voilà l'heureuse issue de l'entreprise à laquelle

(1) Orme, o.c. I., p. 129.

Bussy a contribué de son mieux. A cette époque, Bussy fut remarqué pour la première fois. La blessure de M. d'Auteuil lui donna l'occasion de conduire les soldats français contre l'artillerie du Nabab et de décider du succès de la bataille.

Chanda Sahib récompensa les officiers et soldats français à l'aide du butin acquis sur le champ de bataille.

Nous voudrions bien marquer à nouveau que pour la Compagnie, pour Dupleix, pour Bussy et pour les autres Français, prêter de l'aide à Chanda Sahib n'était que pour obtenir des avantages commerciaux. On ne prévoyait point de politique ultérieure.

Jusqu'alors, personne ne faisait attention à Muzaffar Jang. Dupleix le regardait avec méfiance. Sa correspondance avec d'Auteuil nous montre que Dupleix n'avait encore aucun projet politique pour obtenir le Masnud du Deccan ou bien le Trône de Paon de Delhi. Ses lettres sont pénétrées d'esprit mercantile, surtout celle du 25 août 1749. (1).

Chanda Sahib et Muzaffar Jang s'avancèrent vers Pondichéry où Dupleix leur réserva un accueil magnifique. (2).

La bataille d'Ambour qui entraîna la défaite et la mort du Nabab Anwar-ud-din, dont le sort était lié à celui du Carnatic, marque le commencement d'une ère nouvelle. La fuite de Mahomed Ali à Trichinopoly inaugure cette ère. Désormais, le destin des gouverneurs du Carnatic dépendra des intérêts français et anglais dans l'Inde méridionale.

A présent commence aussi une nouvelle phase dans la politique de Dupleix. Il fit alliance avec Muzaffar Jang et s'im-

(1) Fr. n. acq. 9156, 35.

(2) Pillai, o. c. VI., p. 190.

misça dans la politique du Deccan. Les succès faciles obtenus par d'Auteuil et Bussy lui firent concevoir de grandes espérances.

A Pondichéry, Muzaffar Jang offrit à nouveau son amitié. Il confirma la concession de Villenour, y ajoutant 40 aldées de Bahour (1).

La visite de Muzaffar Jang à Pondichéry alarma les Anglais. Après avoir appris la défaite du Nabab Anwar-ud-din à Ambour, Nasir Jang entra dans le Carnatic avec une énorme armée. Il reconnut Mahomed Ali comme le vrai successeur d'Anwar-ud-din et demanda aux Anglais de l'aider.

Ainsi l'année 1749 nous montre les deux nations européennes l'une contre l'autre, chacune soutenant son favori, qui réclamait le trône du Carnatic. Bientôt une question secondaire fit place à la question du trône du Deccan.

Muzaffar Jang et Chanda Sahib quittèrent Pondichéry pour s'emparer de Trichinopoly, mais furent bientôt de retour au milieu d'une grande panique (2). Les Français ne pouvaient pas répudier Muzaffar Jang sans abandonner Chanda Sahib qui lui devait son état de Nabab. Les Français ne pouvaient qu'appuyer les prétentions de Muzaffar Jang et les confirmer en luttant contre Nasir Jang. Les chapitres suivants nous montreront comment Bussy, quoique très inférieur en grade, arriva par sa bravoure à l'honneur d'escorter Muzaffar Jang à Aurangabad.

L'armée de Nasir Jang, grossissant au fur et à mesure qu'elle avançait, atteignit le nombre de 300,000 hommes au moment

(1) Fr. n. acq. 8931, 25, de Conseil supérieur à la Compagnie, le 20 novembre 1749.

(2) Pillai, o. c. VI., p. 390.

où elle fit halte à cinq lieues de Pondichéry. C'est ici que le Major Lawrence avec 600 soldats du Fort St David rejoignit Nasir Jang (1). Avant que la bataille commençât les officiers français se révoltèrent. Muzaffar, alarmé, se mit à négocier avec Nasir Jang, mais il fut trompé et enchaîné immédiatement. Chand Sahib se vit forcé de se réfugier à Pondichéry et pour le moment Dupleix se trouva dans une situation difficile. Il se mit à négocier avec Nasir Jang, lui promettant son amitié (2).

En attendant, les relations se gâtèrent entre Nasir Jang et ses alliés anglais. Ces derniers lui demandèrent de confirmer la donation de Poonamalee qu'ils avaient reçue de Mahomed Ali. Là-dessus, Nasir Jang hésita. Une querelle s'ensuivit et le commandant anglais retourna, découragé, avec ses soldats, au Fort St David. Nasir Jang partit vers Arcot après avoir lutté ça et là avec les Français. A Arcot il s'adonna aux plaisirs du sérail.

Les négociations de Dupleix ne donnèrent aucun résultat. Dans sa colère contre les Français, Nasir Jang ordonna de détruire les fabriques de Masulipatam et Yanoan (3). Pour revendiquer leurs droits, Dupleix, à qui Muzaffar Jang avait promis la concession de Masulipatam, décida dans le Conseil supérieur d'envoyer un détachement par mer pour l'occuper. Cette expédition eut un grand succès (4).

Profitant de l'indolence de Nasir Jang et de ses relations tendues avec les Anglais, Dupleix envoya un détachement pour occuper Tiruvadi. La prise de Tiruvadi fut suivie par la prise

(1) Orme, o. c., I., p. 152.

(2) Arch. Vers., E. 3746, 20.

(3) Orme, b. c.

(4) A. C. C.², 82, pp. 300-331.

de Villapuram. Les Français se mirent à percevoir les impôts du district.

Cette acquisition amena les Français au sud de la rivière Pannar. Mahomed Ali, croyant que les Français n'hésiteraient pas à faire d'autres conquêtes, demanda à Nasir Jang l'autorisation de défendre le territoire dont il était le souverain reconnu. D'autre part, il écrivit au gouverneur anglais, M. Floyer, l'avertissant que les Français se fortifiaient à Tiruvadi. Il lui demanda de l'aider en lui promettant de payer régulièrement ses soldats (2).

Le renfort anglais commandé par le capitaine Cope rejoignit Mahomed Ali à Tiruvenalour. Ayant reçu aussi l'aide de la part de Nasir Jang, l'armée alliée marcha vers l'est avec l'intention de chasser les Français de Tiruvadi.

Dupleix renforça par précaution la garnison de Tiruvadi et donna ordre à M. de la Touche de maintenir la défense jusqu'à l'arrivée du détachement. Le 30 juillet 1749, l'ennemi arriva à Cavarapatou, petite ville près de Tiruvadi. De la Touche envoya Bussy avec 100 Européens et quelques cipayes pour reconnaître la position ennemie, et pour protéger le renfort qui devait y venir. Voyant le petit effectif de ce détachement sous l'ordre de Bussy Mahomed Ali avança vers lui dans l'intention de l'écraser avec ses troupes qui se trouvaient à Maligamedou. L'avant-garde de Bussy, dans sa rencontre avec l'ennemi, échoua au premier contact. En face de l'offensive d'ennemis supérieurs en nombre, Bussy, sans perdre son sang-froid, préféra lutter tout en reculant. Dans sa retraite, il atteignit un ravin où il s'abrita avec ses fantassins. Un contact décisif eut lieu le len-

(2) *Madras Despatches* (1744-1750), p. 114.

(3) A. C. C.², 82, pp. 300-331.

demain, depuis le matin jusqu'au soir. Plaçant son artillerie sur une position élevée, Bussy fit feu sur l'ennemi. Les dragons français en embuscade derrière les arbres tuèrent beaucoup d'ennemis. Apprenant la nouvelle de cette escarmouche, de la Touche s'empressa d'intervenir avec son armée et l'escarmouche devint une bataille générale (1). L'ennemi se retira en désordre dans la direction de Ponrutti. Mahomed Ali, blâmant les Anglais pour l'insuffisance de leur aide, voulut retourner à Arcot. Le capitaine anglais, M. Cope, refusa de le suivre, réclamant la somme qui lui était promise. N'ayant rien reçu et ne voulant pas s'exposer à une nouvelle bataille, les Anglais retournèrent au Fort St-David, laissant Mohamed Ali braver tout seul son sort à Karamanglam au bord de la rivière Ponear, à quatre milles de Tiruvadi (2).

Les Français décidèrent de profiter de la situation de Mahomed Ali. D'Auteuil était arrivé avec un renfort de 1,300 Européens, 2,000 cipayes et une petite force de cavalerie. La force totale des Français s'élevait alors à 1,800 Européens, 2,500 cipayes, 1,000 cavaliers et 12 canons (3). Le premier septembre 1749, d'Auteuil se prépara pour une attaque générale. L'armée partit de bonne heure et, après avoir marché une heure et demie, aperçut le camp de Mahomed Ali. Une fois de plus, Mahomed Ali décida de combattre les Français. Son camp était étendu entre deux villages qui formèrent les flancs ; l'arrière garde était défendue par la rivière. Les Français se formèrent tout de suite en colonne. A la tête de la colonne étaient de la

(1) A. C. C.², 82, pp. 300-331.

(2) Orme, *o. c.*, I., pp. 153-154

(3) Bionne, *Dupleix*, p. 149.

Touche et Bussy. L'artillerie française fit feu avec violence, l'ennemi se vit obligé de reculer. Là-dessus, d'Auteuil s'élança en criant : « En avant ! ». L'avant-garde de l'ennemi fut à la merci de la furie du feu français, tandis que la rivière à l'arrière-plan rendait la retraite difficile. Les Français se jetèrent en avant et pénétrèrent dans le camp ennemi. Cette bravoure des soldats français suffit pour créer la confusion et mettre en fuite l'armée nombreuse de Mahomed Ali. De nombreux soldats essayèrent de traverser le cours d'eau pour échapper au feu ennemi et plusieurs d'entre eux se noyèrent. Mahomed Ali, ayant perdu courage, s'enfuit du champ de bataille. Les Français emportèrent un riche butin se composant d'un grand nombre de chameaux et d'une grande quantité de munitions. On suppose qu'ils ont saisi une trentaine de canons (1). Ici encore Bussy donna une grande preuve de sa valeur militaire. Son élan et son commandement méritent toute l'admiration.

Grâce aux efforts valeureux de Bussy et d'Auteuil, le prestige des armées françaises s'affirma à nouveau. Mahomed Ali n'était plus qu'un fugitif. Lui, ainsi que Nasir Jang, se trouva confondu dans une commune défaite.

Dupleix était si heureux de la conduite de Bussy qu'à la nouvelle de la victoire, il envoya immédiatement ses compliments à ce héros et aux soldats sous ses ordres. Voici le passage le plus saillant de sa lettre :

« Que Dieu vous conserve et gloire aux braves gens : embrassez-les bien pour moi. » (2).

(1) Mémoires sur les dernières guerres des Maures aux Indes Orientales, VIII, p. 227.

(2) De Fosses, o. c., p. 27.

Et quels sont les braves guerriers qui ne se sentiraient pas pleins de joie au moment où ils reçoivent des remerciements aussi chaleureux de leur gouverneur; et quels soldats, en pareilles circonstances, ne désireraient pas augmenter de plus en plus la gloire de la nation !

CHAPITRE III

SUR LES HAUTEURS DE GINGEE.

La promptitude avec laquelle Dupleix envoya à Bussy et à ses collègues ses félicitations pour leur vaillance, anima les soldats d'une ardeur et d'un enthousiasme nouveaux. Bussy y trouva l'impulsion nécessaire pour accomplir de plus grands exploits à la gloire de son pays.

Dans le but de retirer tout le profit de la victoire remportée par les Français à Tiruvadi, ainsi que de la consternation générale causée dans les environs par la défaite de Mohamed Ali, Bussy suggéra à Dupleix l'idée d'occuper Gingee, formidable citadelle réputée imprenable. Dupleix accueillit très froidement cette suggestion; il attribuait peu d'importance à cette place forte, allant jusqu'à dire : « Cette place est absolument sans intérêt. » Toutefois, il put bientôt mesurer l'importance de cette citadelle, située entre Arcot et Pondichéry.

Approuvant alors l'idée de Bussy, il écrivit immédiatement à d'Auteuil de laisser Bussy poursuivre son plan d'attaque (1).

Là-dessus, d'Auteuil plaça sous le commandement de Bussy 250 soldats européens et 1,200 cipayes, et 4 pièces de cam-

(1) Arch. Vers. E 3746 (Dupleix à d'Auteuil).

pagne avec lesquels il s'avança vers Gingee le 3 septembre 1750, laissant à d'Auteuil le soin de le suivre avec l'armée.

Gingee se trouvait à 14 lieues au nord-est de Pondichéry. La ville était située au bas de trois hautes chaînes de montagnes formant les trois côtés d'un triangle équilatéral. Le fort était entouré de murs massifs flanqués de tours et de bastions. Il se dressait comme un nid d'aigle sur trois rochers, le tout entièrement entouré d'énormes remparts de 60 pieds de large et d'un fossé large de 80 pieds. Les trois rochers formaient trois citadelles dont la plus importante et la plus élevée était connue sous le nom de Rajagiri et les deux autres sous celui de Krishnagiri et de Chandradurg. Rajagiri avait environ 600 pieds de haut. Des murs épais, des bastions et toutes sortes d'ouvrages stratégiques formaient de ces trois citadelles unies une redoutable forteresse (1). On ne pouvait y accéder que par des degrés taillés dans la pierre et la pente en était très raide. Gingee, dans son entier, apparaissait comme une seule masse de fortifications s'élevant de gradins en gradins dans un pittoresque sauvage. La place était un spécimen ingénieux d'architecture militaire. Il n'y a rien d'étonnant qu'on l'ait cru alors tout à fait imprenable.

Après la bataille de Tiruvadi, les troupes désespérées de Mahomed Ali y avaient cherché le refuge. Il y avait là environ 5,000 hommes avec l'artillerie manœuvrée par des soldats européens. Le 11 septembre 1750, neuvième jour de sa marche en avant, Bussy se trouvait à environ une lieue de Gingee, quand il apprit que les troupes abritées derrière les murs se préparaient à l'attaquer. Rien, cependant ne pouvait refroidir l'ar-

(1) Orme, o.c. I., p. 155.

(2) Garstin, *Manual of the South Arcot Dist.*, p. 411.



La Porte du Fort de Gingy.

deur de ce jeune général. Convaincu de l'impossibilité d'un siège en règle, Bussy eut un moment l'idée de s'emparer de la place par surprise.

Il semble avoir compté sur sa propre audace, sur le courage indomptable de ses troupes et par-dessus tout sur la faiblesse de son adversaire. Il s'arrêta par conséquent et quand il pensa que d'Auteuil, avec les munitions et le gros de l'armée, n'était plus très éloigné, il se mit en marche lentement. Pendant ce temps, heureusement pour Bussy, l'ennemi commit une erreur colossale. Il abandonna les murs de Gingee où il était redoutable et descendit dans la plaine sur les Français ; il perdait tout son avantage.

Aussitôt que Bussy aperçut l'ennemi venant à sa rencontre, il ordonna la marche en avant. Au début de l'action, l'ennemi offrit une faible résistance, mais ne put tenir très longtemps sous le feu de l'artillerie française. La cavalerie en première ligne, s'étant dispersée, reflua sur l'infanterie et y créa un grand désordre. Les Français s'emparèrent de l'artillerie ennemie et firent prisonniers les Européens qui servaient dans les rangs de l'adversaire. L'armée en déroute battit en retraite et se réfugia sous les murs de Gingee (1).

Sans perdre une minute, Bussy poursuivit les fugitifs jusqu'aux portes du mur d'enceinte derrière lequel ils s'abritèrent pour jeter sur ses troupes des troncs d'arbres enflammés, en si grande quantité, qu'ils déversaient, on peut le dire, du feu sur les Français. La position devenait intenable. Ces derniers ayant réussi à placer une bombe sous la porte principale, la firent sauter. Bussy et ses troupes se ruèrent dans la place et une terrible escarmouche eut lieu derrière les murs. Juste

(1) De Fosses, o.c., p. 49.

avant le crépuscule les Français s'emparaient de la ville que le reste des troupes d'Auteuil occupa pendant la nuit.

Mais ici la position des Français devenait tout à fait critique. Ils étaient exposés au feu meurtrier des citadelles. Les Français, se tenant à couvert, s'employaient de leur mieux à bombarder les mortiers. Peu après minuit, Bussy, accompagné de soldats triés sur le volet, fit une sortie pour escalader les glacis des trois citadelles. Leur plan consistait à attaquer à la fois les fortifications de trois côtés différents.

Comme Orme le décrit, c'était là une dure entreprise. Avec un courage indomptable et une ardeur magnifique, ils arrivèrent jusqu'au haut des glacis. Pressant leur marche ils firent sauter les portes et, en moins d'une heure, ils étaient maîtres de la place. Les Français n'avaient perdu que vingt hommes au cours des différentes opérations. Ils trouvèrent dans les citadelles une grande quantité de vivres et de munitions (1). Comme le jour pointait, Bussy se demandait encore par quel miracle il avait vaincu une armée qui surpassait la sienne dans la proportion de 20 contre 1 et comment il avait pu prendre, d'un seul assaut, une position réputée imprenable !

La prise de Gingee est l'une des plus hautes aventures des Français dans les Indes. Ce fut, en vérité, un exploit splendide d'autant plus retentissant pour Bussy.

La nouvelle de cette victoire merveilleuse remportée par l'armée française se répandit de toutes parts, et on reçut les Français à la Cour Mogole à Delhi, et à Poona avec grand étonnement et grande admiration. Les Anglais s'inquiétèrent. Outre son effet moral, cette victoire remplit Dupleix d'une grande

(1) A.C.C.² 82 ; 300-331.

confiance dans la valeur des soldats français et il se prépara à entreprendre des expéditions, malgré les ordres contraires et explicites du ministre de la métropole. Le 12 septembre, d'Auteuil, de la Touche, M. Law et Bussy félicitèrent collectivement Dupleix par la lettre suivante : « La gloire de toutes ces victoires vous revient parce que nous n'avons fait qu'exécuter vos ordres ; tous les officiers vous remercient de leur avoir procuré une occasion de se distinguer en combattant au service de la France ». En vérité, une telle lettre ne pouvait que flatter l'orgueil de Dupleix, mais il lui était impossible d'oublier le soldat dont le courage et l'idée première lui avaient valu la victoire, victoire qui avait planté les étendards fleurdelisés sur les murs de Rajagiri. Il adressa ses félicitations à Bussy. « Les plus belles récompenses vous sont dues, et je ne manquerais pas de vous les obtenir. » (1). Quant à Bussy, cette victoire le remplit d'une sorte d'audacieuse confiance en lui-même, qui, en se développant, lui permit d'atteindre les plus hauts sommets de la fortune et de la gloire.

Le 17 septembre, Dupleix, sans perdre de temps, donna à d'Auteuil l'ordre de reprendre la marche en avant de peur que l'ennemi ne puisse penser « que nous avons du bon temps à Gingee ». Dupleix disait, dans sa fierté, « il faut toujours les tenir dans la crainte comme des chiens ».

La perte de la forteresse ouvrit les yeux de Nasir Jang sur la réalité de la situation. Elle lui fit repousser l'engourdissement d'une vie de luxe et se rendit compte de l'urgente nécessité d'arrêter les progrès des Français. Il se rendit au devant des Français pour les écraser. Plein de colère et de terreur à la fois, il tremblait au souvenir de ses défaites et leur avance le terri-

(1) De Fosses, o. c., p. 50.

fiait. A son retour à Arcot, il avait renvoyé quelques-unes de ses troupes et avait autorisé certains de ses officiers à retourner chez eux. Rappelant ses chefs et rassemblant ses armées, il pensa d'abord marcher contre les Français ; mais dans l'espoir que la nouvelle de ces formidables préparatifs de guerre accompagnés de propositions de paix conçues en termes modérés agirait sur Dupleix, il changea d'avis et envoya deux ambassadeurs à Pondichéry pour négocier (1).

Muzaffar Jang, qui était alors prisonnier de Nasir Jang s'était efforcé d'entrer en relations secrètes avec Dupleix (2). Les Pathan-Nababs de Cuddapah Kournul et Savanour étaient mécontents de l'attitude hautaine de Nasir Jang de qui ils ne pouvaient attendre ni récompenses ni profits. De Muzaffar, au contraire, ils pouvaient espérer de grandes récompenses et, par conséquent, désiraient ardemment son rétablissement. Au milieu de septembre 1750, Dupleix avait donc reçu une lettre de Muzaffar Jang, lui faisant connaître la consternation causée dans le camp de Nasir Jang par la prise de Gingee. Cette nouvelle permit à Dupleix d'adopter une attitude ferme dans ses pourparlers avec les ambassadeurs de Nasir Jang, qu'il accueillit avec la plus grande indifférence. Non seulement il insista sur la nécessité de restaurer Muzaffar Jang dans tous ses droits et dans tous ses Etats, ainsi que sur la nomination de Chanda Sahib comme Nabab d'Arcot, mais il exigea également la possession de Masulipatam et de ses dépendances et celle de Gingee jusqu'à ce que tout fût définitivement réglé (3). En leur faisant connaître ces clauses draconiennes, lesquelles, il en était sûr, Nasir Jang n'ac-

(1) Orme, o.c. I., p. 157.

(2) Pillai, o.c. VII., p. 207. Wilks, *Historical sketches of South India*. I., p. 266.

(3) A. C. C.², 82, 319.

cepterait pas, il avait l'intention de le provoquer sur le champ de bataille, car c'était là seulement qu'il pourrait mettre à exécution les projets qu'il avait formés contre lui. Les clauses offertes par Dupleix étaient, en vérité, entièrement inacceptables, car l'élargissement de Muzaffar Jang équivalait à une nouvelle guerre civile et plutôt que d'y consentir, le Nabab préféra tenter les risques d'une rupture. Rassemblant ses troupes, il se mit en route à la tête d'une armée de 60,000 fantassins, 45,000 chevaux, 700 éléphants et 300 canons, dans la direction de Gingee, pour arrêter la progression des armées françaises commandées par d'Auteuil (1).

Les pluies saisonnières tombaient déjà, rendant impossible toute marche en avant; d'Auteuil dut revenir en arrière vers Gingee après s'être avancé de quelques lieues dans la direction d'Arcot. Nasir Jang campait entre Arcot et Kalavai, sur l'autre rive du Cheyyar (2).

Les deux mois qui s'écoulèrent de septembre au commencement d'octobre furent une période d'inaction pour les deux armées campées dans de mauvaises conditions. Mais, pendant ce répit, Dupleix s'employa en communications secrètes avec Muzaffar Jang contre Nasir Jang. Il arriva à persuader les Marathas qu'il serait plus avantageux pour eux de considérer les Français comme des amis et non comme des ennemis. En effet, les débauches continuelles de Nasir Jang et la fausseté qu'il avait témoignée envers Muzaffar Jang avaient provoqué la désapprobation de ses courtisans.

Dupleix recevait sans cesse des messages des chefs mécon-

(1) Orm, o.c. I., p. 156.

(2) Pillai, o.c. VII., p. 401.

(3) Fr. n. acq., 12087, 104.

tents de Nasir Jang, et les agents de Chanda Sahib mettaient tout en œuvre pour répandre la révolte et la trahison parmi ses officiers et ses vassaux. A nouveau au commencement d'octobre, les trois Nababs de Cuddapah, Kournul et Savanour envoyèrent un espion appelé Abdulla pour conspirer avec Dupleix en vue d'amener la mise en liberté de Muzaffar Jang (1). La caractéristique la plus remarquable de ces entretiens était le fait que Dupleix sans être le provocateur avait fomenté autour de Nasir Jang une conspiration qui lui permettait d'affecter la plus grande indifférence dans ses pourparlers avec les émissaires de Nasir Jang. Les trois Nababs avaient promis de s'attaquer aux forces de Nasir Jang durant la bataille et, comme signe de ralliement, ils avaient reçu un drapeau blanc.

D'autre part, Nasir Jang concevait beaucoup d'inquiétudes au sujet de la progression difficile de ses troupes sous les pluies torrentielles. Il s'était rendu compte du mécontentement qui régnait dans son camp et commençait par conséquent à perdre de sa confiance dans le succès. Résolu à faire toutes les concessions possibles à Dupleix, il envoya à nouveau ses ambassadeurs à Pondichéry pour essayer encore de négocier la paix (2).

Dupleix, qui attendait cette occasion, se prépara à en finir avec Nasir Jang et, après s'être entendu avec les ambassadeurs, donna par lettre l'ordre au commandant en chef français de suspendre les hostilités ; mais il était trop tard (3).

D'Auteuil, en proie à une attaque de goutte, avait été rem-

(1) Grant Duff., o. c. I., p. 450.

(2) Pillai, o. c. VIII., p. 401.

(3) Dupleix dit dans son premier Mémoire contre la Compagnie qu'il avait donné l'ordre de suspendre les hostilités mais que l'ordre arriva après la bataille.

placé par La Touche qui ignorait tout de l'état des négociations avec Nasir Jang. Suivant les instructions déjà reçues, il entreprit sa marche en avant dès la fin de la saison des pluies. Le 4 septembre, à quatre heures du matin, l'armée française était tout près du camp de Nasir Jang. Ce fut pour celui-ci une grande surprise, car il avait déjà ratifié les conditions de la paix offerte par Dupleix. Quoi qu'il en soit, la lettre écrite par Dupleix contenant ses instructions au général français pour la suspension des hostilités arriva juste après que ce général eut reçu des conspirateurs le signal d'avancer. De crainte qu'un délai pût gêner la marche de plans longuement élaborés, La Touche commença ses opérations.

L'armée française comprenait 800 Européens, 3.000 cipayes, 1,500 cavaliers et 30 bouches à feu. Elle était divisée en trois divisions commandées par Bussy, Kerjean et Villeon. Aux ailes se trouvaient les cipayes et la cavalerie ; les soldats européens étaient au centre et Bussy sur la gauche. Personne n'avait connaissance du plan excepté Bussy et un petit nombre d'officiers.

Au premier abord, Nasir Jang ne put ajouter foi aux nouvelles qu'on lui apporta concernant l'avance de l'armée française, mais quand il en fut assuré, il donna à ses généraux l'ordre de repousser les Français, qualifiant leur attaque de « folle tentative d'une poignée de Français ivres » (1). Dans sa royale colère, Nasir Jang monta sur son éléphant et partit pour rejoindre son armée. Il avait à côté de lui Muzaffar sur un autre éléphant sous la surveillance du bourreau avec ordre de le tuer au moindre signe de trahison (2).

(1) Orme, o.c. I., p. 161.
De Fosses, o.c., p. 51.

(2) Orme, o.c. I., p. 160.

La troupe de Maures opposa une certaine résistance, mais les grenadiers français dispersèrent les premières lignes et grâce au concours de l'artillerie, ils s'avancèrent impétueusement jusqu'au centre de l'armée ennemie. La bataille fit rage pendant quatre heures environ. L'ennemi avait pris position en sept endroits différents et, à tout moment, les Français devaient faire face à une nouvelle troupe pourvue d'artillerie. Le gros de l'adversaire était formé par une masse de 25,000 fantassins qui ne cessaient de s'accroître, et dont la supériorité numérique sur les Français était considérable. Bussy, guerrier indomptable, entraînait sa division au feu, donnant l'exemple du courage à ses soldats. Alors que la bataille faisait rage Nasir Jang apprit que les troupes des Nababs de Cuddapah, Kournul et Savanour ainsi que les Marathas n'avaient ni avancé ni fait aucune tentative pour repousser l'attaque des Français. Rencontrant le Nabab de Cuddapah il lui reprocha sa trahison; là-dessus ce dernier donna à ses gardes l'ordre de tirer sur Nasir Jang, mais les balles manquèrent leur but. Aussitôt, saisissant son fusil, le Nabab tira deux balles sur Nasir Jang qui, touché en plein cœur, vint rouler aux pieds de son éléphant. Le Nabab lui fit couper la tête et se hâta d'en parler à Muzaffar Jang. Muzaffar Jang l'avait échappé belle, le garde chargé de le surveiller faisant partie de la conspiration contre Nasir Jang. Les conspirateurs avaient joué leur rôle avec succès; voyant la tête de Nasir Jang sur une perche, ils s'étaient rassemblés tout autour de Muzaffar Jang en criant : « Vive le Soubah » (1). Les cris de cette énorme masse de 20,000 hommes plongèrent un bref instant les Français dans l'étonnement, mais à sa

(1) Orme, o. c. I., p. 160.

grande joie, La Touche apercevait sur un éléphant le drapeau blanc, signe de ralliement des confédérés. Aussitôt après, de La Touche apprenait la chute de Nasir Jang et la proclamation de Muzaffar Jang comme Soubah. Le champ de bataille était couvert de cadavres, mais à leur grande surprise, les Français n'avaient perdu que onze hommes et n'avaient que trente-six blessés (1).

On peut dire néanmoins que, n'eût été la conspiration des Nababs et le mécontentement des officiers de Nasir Jang, les Français eussent éprouvé les plus grandes difficultés à quitter le champ de bataille en vainqueurs, malgré le courage indomptable de combattants comme Bussy et Kerjean.

Les vaincus eux-mêmes — étrange ironie, — les applaudirent. Bussy découvrit le potentat nouvellement promu et reconnu comme Soubah assis sur l'éléphant magnifiquement caparaçonné de son prédécesseur. De prisonnier condamné à mort, Muzaffar Jang devint prince dans un intervalle de quelques heures. Telles étaient alors dans l'Inde les révolutions de palais, ainsi que Bussy venait de l'entrevoir pour la première fois.

A la vue de Bussy — le héros de Gingee — pâle blessé — et pourtant superbe de la lueur d'acier que le combat avait mis dans ses yeux, Muzaffar Jang se sentit faible et débile. Vêtu de noir, avec son air stoïque, Bussy était « l'incarnation » de l'esprit de conquête de l'Europe. Muzaffar Jang descendit de son éléphant et lui exprima sa gratitude.

Dupleix apprit la victoire par l'intermédiaire de Chanda

(1) A. C. C.² 82, 355.

Sahib et, à sa grande joie, reçut de La Touche une lettre contenant ces mots : « Vive le Roi, Nasir Jang est mort. — Notre victoire est complète » (1).

Dans son enthousiasme, Dupleix donna l'ordre qu'on chantât un **Te Deum** à Pondichéry et dépêcha à Muzaffar Jang deux officiers porteurs de ses compliments.

Escorté par les officiers français, le nouveau Soubah fit son entrée à Pondichéry le 26 décembre. On avait préparé pour le recevoir un Shamiana à la porte de Valadour. Le Soubah descendit de son éléphant et embrassa Dupleix. Ce fut pour les Français un moment d'orgueil et de joie immense quand ce souverain de trente cinq millions d'hommes rendit à Dupleix l'hommage et le respect dû à un seigneur féodal (2).

Dupleix fut appelé à arbitrer une dispute entre le Soubah et ses soi-disants rivaux — les Pathan Nababs. Le trésor, objet de la dispute, fut confié à sa garde. Dupleix, grâce à une politique clairvoyante de conciliation apaisa les Nababs sans que le Soubah eût grand'chose à sacrifier (3). Ensuite eut lieu, avec un grand faste, les cérémonies de l'investiture solennelle de Muzaffar Jang comme Soubahdar du Deccan en présence des Nababs, vasseaux et autres chefs qui rendirent l'hommage et prêtèrent serment de fidélité au nouveau Soubah.

Pondichéry fut le témoin de spectacles grandioses, de fêtes et d'illuminations à la mode orientale.

Pondichéry prit l'allure d'une capitale royale. Toutes les

(1) De Fosses, o.c., p. 53.

(2) A.C.C.² 82, 355.

(3) A. C. C.², 82, 355 et suite.

cérémonies furent célébrées avec la pompe magnifique des souverains hindous (1).

En plein Durbar, Dupleix fut élevé par le Soubah à la dignité de Nabab et la souveraineté de la Compagnie française sur Masulipatam et Yanaon fut confirmée ainsi que le droit de battre monnaie. Le titre de Mansebdar avec une donation de 100,000 roupies et les aldés de Valdavour furent également décernés à Dupleix à titre personnel (2). Les principaux officiers de l'armée française furent magnifiquement récompensés. On distribua 40,000 roupies environ parmi les soldats et les Chrétiens pauvres. Mme Dupleix reçut Archemanglan et Chandenour comme hommage (3).

Pour commémorer la victoire de Dupleix on érigea, sur le champ de bataille, une colonne majestueuse. On appela ce lieu Dupleix Fatehabad — La ville de la victoire de Dupleix (4).

Mieux encore, Dupleix reçut comme cadeau de nouvelle année un Serpaw — un poignard que Nizam-ul-Moulk avait reçu de l'empereur Aurang zeb et le titre de Zapher-Zing Bahadur, c'est-à-dire, toujours brave et victorieux (5).

En présence du Soubah, Dupleix fit investir Chanda Sahib du titre de Nabab du Carnatic (6) et envoya Janojee Nimbal-kar à Mahomed Ali avec les conditions de paix de la part du Soubah (7).

(1) Fr. n. acq. 12087, 110.

(2) *Ibid.*

(3) De Fosses, o. c., p. 58.

(4) Briggs, The Nizam, I., p. 170.

(5) A. Col. C.², 82, 355.

(6) Orme, o. c. I., p. 165.

(7) Malleison, History of the French people in India, p. 276.

Dupleix interprétait la passivité des Anglais depuis quelques semaines comme le signe de leur abandon de la lutte.

Ainsi l'année nouvelle 1751 trouva Dupleix tout près de réaliser ses ambitions. Grâce à une diplomatie habile, qui était presque de la duplicité, grâce à la valeur de ses troupes dévouées et à la timidité totale des indigènes, il tenait le Soubahdar du Deccan à son côté.

CHAPITRE IV

L'ESCORTE FRANÇAISE AU SOUBAH DU DECCAN

Les célébrations de la victoire terminées, Muzaffar Jang, le nouveau Soubahdar du Deccan, décida de partir pour Haiderabad, sa capitale.

Bien que, grâce au concours des Français, il se fût proclamé Soubah du Deccan, il doutait pourtant de la fidélité des petits Nababs et des chefs qui s'étaient ralliés à sa cause. Il savait très bien qu'il devait leur amitié à la terreur qu'inspirait l'armée française. Par suite, il lui paraissait absolument nécessaire de garder avec lui un bataillon de soldats français. Il devait encore se faire couronner sur le Musnud parmi les acclamations de ses sujets dans sa capitale de Haiderabad et consolider son autorité dans le Nord du pays.

Un voyage heureux, sûr et sans opposition, de Pondichéry à Haiderabad, à travers les provinces hostiles encore en rendit la nécessité d'autant plus évidente. Il fit connaître son désir à Dupleix, lui demandant un bataillon choisi de soldats français. Il fit savoir qu'il était prêt à en payer l'entretien (1).

(1) Fr. 12087, 112. Relation de la guerre des Français contre les Maures. Mémoire sur les dernières guerres de Maures, Lettres édifiantes. Ed. Buchon II, 720.

Dupleix pouvait-il accueillir une proposition plus favorable que celle-ci, qui s'accordait exactement avec sa propre ambition et consolidait l'influence française à la cour du Soubah et ainsi dans le Deccan. Mais, sur le moment, montrant l'habileté d'un diplomate, Dupleix reçut cette proposition plutôt froidement.

Ses manières hésitantes et rudes amenèrent Muzaffar Jang à promettre au trésor français l'impôt annuel levé sur la province d'Arcot (1). L'envoi d'une force auxiliaire pour escorter le Soubah devint pour Dupleix une matière digne de la plus haute considération, dès lors qu'il s'agissait de savoir qui serait désigné pour l'accompagner. Outre la mission militaire, il y avait là pour Dupleix une question de la plus grande portée au point de vue politique. Les faveurs et les concessions accordées à la Compagnie par Muzaffar Jang devaient être reconnues par lettres patentes, non seulement par la Soubah du Deccan, mais aussi par l'empereur Mogol à Delhi.

Poussé par la nécessité d'avoir dans le Deccan une garnison qui protégerait Muzaffar Jang contre toute opposition et désireux de voir Muzaffar Jang installé sur le trône à Haiderabad, Dupleix décida d'envoyer un détachement pour escorter Muzaffar Jang à Haiderabad.

Dupleix ne paraît avoir eu alors aucun système politique fixe et déterminé. Il adaptait sa conduite aux circonstances.

D'autre part, ces mesures de sécurité cessaient d'être prises au delà de Haiderabad, afin de laisser à Bussy, à qui la mission en avait été confiée, une occasion nouvelle de marchander ses services dans le cas où le Soubah exprimerait le désir de l'emmener lui et ses hommes jusqu'à Aurangabad. A cette époque, Bussy et

(1) Mémoire sur les dernières guerres des Maures, Lettres édifiantes. Ed. Buchon II., 720.

ses hommes étaient de véritables soldats de fortune, ni plus ni moins que Dugald Dalgetty.

La lettre que Dupleix écrivait de Gingee quelques semaines plus tard nous permet de confirmer ce point de vue sur des raisons suffisantes (1) ; plus tard encore, d'autres preuves justifieront cette manière de voir.

Une pareille expédition dont le but principal était d'assurer la sécurité du Soubah exigeait non seulement la présence d'un général qui fût brave, mais qui réunît en lui les qualités d'un bon militaire et d'un homme capable d'avoir une vue nette de ce qui se passait autour de lui. A ce moment de convulsions révolutionnaires et en ces lieux pleins de complots un observateur clairvoyant était nécessaire.

Deux hommes seulement paraissaient à Dupleix être à la hauteur de la situation : de La Touche et Bussy, le héros de Gingee. Tous deux s'étaient magnifiquement distingués dans les derniers combats. Mais en dépit de la grande valeur que Bussy avait montrée dans la prise de l'imprenable Gingee, de La Touche l'emportait sur lui.

Il était l'aîné et l'ancien de Bussy et on l'admirait pour ses solides et constantes qualités de bravoure et de sang-froid. Bien que Bussy ne fût qu'un novice inexpérimenté, il l'emportait sur de La Touche par l'aspect extérieur. Ce dernier était de petite taille et n'avait pas une personnalité dominante. Tandis que Bussy était de haute stature et possédait une personnalité imposante; il était plus séduisant et plus charmant que de La Touche (2).

En outre, l'ardeur juvénile, les inspirations enthousiastes et la courageuse audace de Bussy avaient attiré, à plusieurs reprises,

(1) Arch. Vers. E. 3748, Dupleix à Bussy.

(2) Hamont, o. c., p. 148.

l'attention de Dupleix. Finalement, ce fut Bussy qu'il choisit comme général en chef de l'expédition. Il devait escorter le Soubah jusqu'à Haiderabad et recevoir 400,000 roupies (1). Dupleix venait d'apprécier la valeur du jeune général, mais personne ne pouvait prévoir tout à fait que ce capitaine d'une troupe de mercenaires, d'une poignée de soldats allait par son audace et sa clairvoyance politique auréoler de gloire le nom de Dupleix et de la France.

Ce choix de Bussy comme chef de l'escorte du Soubah était un coup heureux de la fortune pour tous les deux. Le 7 janvier 1751, Muzaffar Jang quittait Pondichéry, faisant ses adieux à Dupleix avec une grande cérémonie (2).

Le contingent placé sous les ordres de Bussy comprenait 300 soldats français, 1,800 cipayes, 60 cafres et 6 canons (3). Ils quittèrent tous Pondichéry sous les ordres de Bussy comme de vrais soldats d'aventure, partant pour des lieux inconnus à travers un pays étranger pour porter plus haut la gloire de la France et se félicitant d'être comme une garde du corps — veillant à la sécurité d'un potentat oriental.

Tout alla bien pendant les quinze premiers jours. Toute la troupe avançait, les étendards déployés avec la gaieté d'une armée de conquérants. Il ne faut pas oublier que les Pathan Nababs de Cuddapah, Kournul et Savanour qui avaient exprimé toute leur satisfaction de l'arbitrage de Dupleix au sujet du partage du trésor et de leurs demandes de récompenses de la part de Muzaffar Jang s'étaient séparés de Dupleix en même temps que Muzaffar après un échange de salutations amicales. Ils avaient aussi promis d'être

(1) Fr. 12087, 112.

(2) Mémoire historique par Delaitre, R.H.I.F. II., p. 272.

(3) Fr. 12087, 112.

fidèles au Soubah. Mais comme l'armée faisait son entrée dans le territoire du Nabab de Cuddapah à environ 60 lieues de Pondichéry, un changement notable se produisit dans leur conduite. Désillusionnés dans leurs espoirs de récompenses, la rancune s'éleva dans leur cœur contre le Soubah (1). L'insolence de leurs prétentions s'accrut. D'après eux, le Soubah était leur créature. C'est à eux qu'il devait la vie et la couronne. La présence des Français contrariait leur désir de dicter leurs conditions au Soubah et rendait plus manifeste dans leur attitude le mécontentement amer. Ils avaient souvent des conversations secrètes et s'arrêtaient fréquemment au milieu du chemin. Ainsi que nous l'apprend Kerjean dans l'une de ses lettres, ces Pathan Nababs avaient l'habitude, le soir venu, de danser et de boire en grande quantité et exposaient ainsi les autres soldats à de grandes tentations. Kerjean lui-même fut invité à ces beuveries. Cela occasionnait un relâchement de la discipline.

Le 14 février, l'armée étant encore sur le territoire du Nabab de Cuddapah, les Pathan Nababs trouvèrent une occasion pour se révolter ouvertement. Ils arrêtaient l'artillerie du Soubah, pillèrent l'avant-garde et empêchèrent d'avancer le wagon des munitions qui appartenait à Bussy. Le commencement de la discorde était insignifiant, une dispute entre quelques cavaliers du Soubah et les habitants d'un village. Avec leur habituelle arrogance, ils mirent le feu à ce village ainsi qu'à quelques autres du voisinage. Le Nabab de Cuddapah, prétendant venger cet outrage, attaqua l'arrière-garde de la division de Muzaffar Jang. Une escarmouche eut lieu, forçant le Nabab à battre en retraite vers le gros de ses troupes. Malheureusement, par hasard, il arriva à attaquer la partie

(1) Orme, o.c. I., p. 167.

Mémoire historique par Delaitre, R.H.I.F. II., p. 274.

de l'armée du Soubah qui formait l'escorte des femmes du Zannana (1). Le Soubah considéra cette attaque comme la plus grande insulte à sa dignité. Déjà irrité par leur méfiance, cet outrage personnel le rendit furieux. Il appela ses troupes et se prépara à marcher contre le Nabab.

Cette dissension entre le Soubah et le Nabab de Cuddapah auquel s'étaient joints les autres Pathan Nababs méritait que Bussy y apportât la plus grande attention. Dupleix lui avait donné les instructions les plus explicites afin d'éviter le long de la route tout incident susceptible d'ouvrir les hostilités, et en particulier toujours de s'interposer en médiateur aux périodes de conflits entre le Soubah et les Nababs. Et il n'arriva que difficilement à persuader le Soubah de suspendre le cours de sa colère jusqu'à ce que le Nabab ait expliqué les raisons de sa conduite. Essayant de négocier, Bussy envoya immédiatement des messagers auprès des Nababs révoltés. Cependant, le Nabab de Cuddapah, le plus habile des Pathan Nababs, essaya de jouer un double jeu. Il répondit avec hauteur au messager du Soubah tandis qu'il se soumettait volontiers. Bien plus, pour augmenter la colère du Soubah, il avait chassé les délégués envoyés par celui-ci pour demander une explication. Ce défi piqua au vif le Soubah et il mit tout en œuvre pour se venger sur-le-champ. Pendant ce temps, Bussy essayait de verser de l'huile sur les eaux agitées. Il dépêcha l'interprète Roumikhan pour intimor au Nabab l'ordre de se soumettre immédiatement au Soubah (2).

Les espions du Soubah firent savoir à leur maître à ce moment que les trois Nababs avaient replié leurs troupes en ordre de bataille et préparaient activement le soulèvement général. Ces

(1) Orme, o.c. I., p. 167.

(2) Fr. 12087, 112.

nouvelles obligèrent Muzaffar Jang à prendre immédiatement un parti. Il se mit hâtivement en marche à la tête de sa cavalerie. Telle fut sa colère que, perdant patience devant l'allure modérée du bataillon français, il précipita sa marche pour attaquer les rebelles avant que Bussy pût le joindre.

Les Nababs avaient 4.000 hommes environ avec eux et une pièce de campagne à Rachoity (1). La plupart d'entre eux étaient de robustes Pathans et bien qu'en nombre inférieur ils résistèrent avec une grande intrépidité et purent même repousser les troupes du Soubah avant l'arrivée de Bussy. Mais l'entrée en lice des Français mit en fuite les rebelles. Le feu de l'artillerie française après un terrible massacre changea le sort de la journée. Irrité par l'échec qu'il venait de subir, Muzaffar Jang rallia ses troupes et, sans écouter les observations de Bussy, se jeta à la poursuite des fuyards et, une fois de plus, laissa derrière le détachement français. Il se livra alors un terrible combat. Le Nabab de Savanour tomba mort sur le champ de bataille, tandis que le Nabab de Cuddapah, atteint de profondes blessures, prenait la fuite (2). Mais Muzaffar Jang ne pouvait pas permettre à son ennemi mortel de lui échapper et il se jeta à sa poursuite. Le Nabab de Kournul livré à lui-même avec une poignée d'hommes et se trouvant incapable de s'enfuir, décida de faire une tentative désespérée. Dans ce but, il fit marcher son éléphant contre le Soubah. Exaspéré par ce défi désespéré, Muzaffar Jang ordonna à ses soldats de le laisser lui-même attaquer son ennemi. Les deux éléphants arrivés l'un près de l'autre, et avant que Muzaffar Jang ait pu lever l'épée contre son adversaire, le Nabab lui lançait son javelot en plein front avec une telle force que la pointe pénétrait dans

(1) Wilks, o.c. I., p. 274.

(2) Orme, o.c. I., p. 167.

le cerveau et le Soubah tombait mort, tandis que ses soldats se précipitaient sur le Nabab et le mettaient en pièces (1).

La nouvelle de la mort du Soubah fut reçue avec de grandes marques d'affliction et de désespoir. L'idée des conséquences qu'allait entraîner la mort du Soubah remplit Bussy de consternation. Comme on peut le lire dans ses mémoires, il avait lui-même été blessé (2). Le danger lui paraissait immense et les conséquences du désastre funestes aux intérêts français. Les avantages conquis par les Français à la mort de Nasir Jang paraissaient entièrement anéantis et la sécurité de l'armée compromise. Au lieu de l'entrée triomphale à Golconde, c'était la perspective de la guerre qui apparaissait dans le lointain. La mort du Soubah enlevait à Bussy tout prétexte pour intervenir plus avant dans les affaires du Soubah. Pourtant sa fidélité et son dévouement aux intérêts français rendaient sa prompte intervention nécessaire. Dès lors, à la place d'un Soubah en qui les Français avaient un ami dévoué, mieux encore un simple protégé, se présentaient quatre prétendants, chacun d'eux destiné à être le jouet de son ambition. La grande question du moment était celle-ci : qui allait succéder à Soubah ? Pour Bussy, la question se posait ainsi : « A qui devrai-je permettre de prendre la succession du Soubah ? » Muzaffar Jang laissait un fils mineur et dans le camp se trouvaient prisonniers les frères de Nasir Jang dont le plus âgé Salabat jouissait dans l'armée d'une grande popularité. Bussy devait choisir entre les deux. Le premier n'était que mineur, absolument sans argent et sans partisans, tandis que l'autre était très populaire et était suivi par de nombreux partisans sympathiques. Immédiatement

(1) Fr. 12087, 112.

Orme, o.c. I., p. 108.

(2) Mémoires pour le Marquis de Bussy (1767), p. 10.

après la mort de Muzaffar Jang, il avait été relâché et un grand nombre de soldats s'étaient ralliés à sa cause. C'était maintenant pour Bussy l'heure de l'épreuve, car la situation était de la plus grande importance. Avec un calme parfait et un sang-froid imperturbable, Bussy décida d'affronter hardiment la situation.

Salabat Jang rechercha une entrevue avec Bussy et, tandis qu'il réclamait le concours des Français, il s'adressa au général d'un ton pathétique : « Dupleix regardant Muzaffar comme son frère, le Soubah était mon oncle et ainsi je suis le neveu de Dupleix. Qu'il cesse d'être magnanime et je préférerai renoncer à tous les droits que me donne ma naissance à la succession de mon frère ! (1) » Cet appel s'adressait évidemment plus au cœur qu'à la raison. De même, la veuve de Muzaffar Jang arriva en larmes avec son enfant, suppliant Bussy de sauvegarder les droits de son fils. Ces deux appels jetèrent Bussy dans la plus grande perplexité, mais le soulagèrent cependant d'une grande appréhension. Il craignait, en effet, que ses prétentions à jouer le rôle d'arbitre entre les prétendants pour décider lequel serait Soubah, ne fussent mises en question. Le recours que lui avaient adressé les deux principaux prétendants au Musnud du Deccan était pour les Français une invitation claire et nette à intervenir. Et Bussy, grâce aux pleins pouvoirs que lui avait donnés Dupleix était prêt à la saisir avec promptitude. Ces supplications permirent à Bussy de se rendre compte que les Français étaient considérés comme arbitres, et une fois convaincu, il décida d'assumer dans toute la mesure du possible l'attitude d'un protecteur ainsi qu'il le faisait depuis le début et de jouer fièrement son rôle d'arbitre pour sauvegarder les intérêts français. Il n'y a rien en vérité de plus sur-

(1) Mémoire sur les dernières guerres de Maures, Lettres édifiantes. Ed. Buchon II., 725.

prenant que de voir un soldat comme Bussy adopter une attitude d'une si grande portée politique. L'attitude qu'il adopta et poursuivit à ce moment-là lui valut de la part de ses chefs les marques les plus hautes d'approbation.

Avec la sagacité d'un arbitre capable, Bussy réunit chez lui en conférence les principaux chefs et les prétendants. Pour apaiser la veuve, il prit avec lui le fils mineur de Muzaffar Jang et le fit asseoir parmi eux. Salabat Jang était soutenu par les chefs et, avec l'approbation de tous, il fut décidé que Salabat Jang commanderait en tant que Soubah.

Cette conférence se termina par une cérémonie symbolique et, conformément à la coutume orientale, on y distribua du sucre candi (1).

Bussy évitait ainsi pour le moment la catastrophe qui menaçait. Mais rien n'était encore décidé. C'était là un dénouement qui éloignait l'imminence de la crise, mais une situation restée ainsi sans véritable solution réclamait une prompte décision.

Pendant ce temps, Bussy désirait ardemment porter à la connaissance de Salabat Jang l'importance du concours que lui apportaient les Français ; bien qu'il doutât de la sincérité des chefs qui se prétendaient les amis de Salabat Jang, Bussy tourna les yeux vers Ramdas Pandit (2) — que Muzaffar Jang avait nommé Diwan à son service sur la recommandation de Dupleix. Une entrevue avec lui permit à Bussy de juger de la situation. Grâce à sa pénétration psychologique — l'une de ses principales caractéristique — il trouva en Ramdas l'homme qu'il lui fallait pour

(1) Hamont, o. c., p. 156.

(2) C'est la même personne « Raja Ragnoldas » ou « Raje Raghonath Dass ». C'était par lui que Dupleix put avoir une correspondance avec les Pathan Nababs. Grant Duff, o. c. I., p. 450.
Sardesai Maratha Riyasat, p. 336.

mener à bien ses projets. La mort de Muzaffar Jang avait dépourvu Ramdas Pandit de son pouvoir officiel. Afin d'assurer sa situation, il sollicita l'amitié des Français et l'aide de Bussy.

D'après ses conversations avec Ramdas, Bussy apprit que la dernière demande de secours faite par Salabat Jang lui avait été inspirée par une suggestion de ses chefs. Ramdas aussi était du parti de Salabat Jang, et il fit connaître à Bussy les graves dangers qui menaceraient les intérêts des Français, s'ils apportaient leur concours au fils mineur de Muzaffar Jang et non à Salabat Jang.

Bussy vit alors clairement la voie qu'il devait suivre. Jusqu'à ce moment-là, il avait hésité ; on pourra dire qu'il eut pu retarder le moment de prendre une décision pour en référer à Dupleix et connaître son avis. Mais ayant maintenant la maîtrise de la situation, il vit la nécessité de prendre une décision prompte et définitive. Plein de confiance en lui-même et avec son audace habituelle, il amena le dénouement par un coup de force. Sans hésitation, sans même attendre les instructions de Dupleix, il proclama Salabat Jang Soubah du Deccan au milieu des acclamations de l'armée (1). Salabat Jang confirma toutes les concessions faites aux Français par Muzaffar Jang et en reconnaissance pour son élévation il ajouta aux possessions françaises de Masulipatam les villes de Nizampatam — partie importante de la province de Krishna — et de Gantoor, ainsi que les villes de Almanva et Narsapur dans la province de Godavari avec les terres qui s'y rattachaient. Il ordonna en même temps la reconstruction des fabriques à Yanoan que Nasir Jang avait fait détruire. Il céda à Dupleix, comme cadeau personnel, la part

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 11.

de Motousbender sur la côte d'Orissa. Afin de donner satisfaction aux partisans du fils mineur de Muzaffar Jang, il donna à ce dernier, sur le conseil de Bussy, les provinces d'Adoni, de Raichur, Bijopour, Cuddapay, Kournul, et d'autres territoires moins importants.

Ainsi Bussy, sans verser une seule goutte de sang ni heurter aucun sentiment, maîtrisa la situation et évita les dangers d'une convulsion politique.

Cependant la question se pose de savoir si Bussy avait eu raison d'abandonner le fils de Muzaffar Jang, le Soubah défunt à qui les Français avaient solennellement promis leur amitié à Pondichéry ? Et n'outrepassa-t-il pas les pouvoirs qui lui étaient conférés en proclamant Salabat Jang Soubah de sa propre initiative sans attendre les instructions de Dupleix ?

En effet, on peut lui reprocher d'avoir abandonné la cause du fils de Muzaffar Jang, mais il ne pouvait faire autrement. C'était une nécessité politique. Donner son appui à cet enfant sans argent et sans partisan aurait amené la guerre que Dupleix lui avait donné l'ordre clair et explicite d'éviter. Remarquons aussi que la promesse de fidélité faite au Soubah Muzaffar était une équation politique et que les intérêts français eussent été ruinés si Bussy avait défendu le fils de Muzaffar Jang. On peut dire cependant à la louange de Bussy qu'il n'abandonna pas complètement la cause de l'enfant, car il persuada le nouveau Soubah de lui céder quelques territoires. En ce qui concerne l'action de Bussy entreprise d'après sa propre initiative sans attendre les ordres de Dupleix, on peut dire qu'elle fut alors une infraction à la discipline militaire susceptible de tous les pardons. Considérant ce qu'il avait accompli et ce dont on l'avait chargé, on ne peut que justifier sa conduite et applaudir d'autant plus

à son coup de force. Sans le secours d'aucune consultation ou d'une entente mutuelle, Bussy jugea la situation exactement comme Dupleix l'aurait fait. On peut naturellement se rendre compte de la situation où il se trouva quand s'est réunie la conférence qui prolongeait ainsi la crise initiale; on le voit hésiter pendant un certain temps à agir suivant sa propre initiative. Il eût pu même avoir la pensée d'en référer à Dupleix, mais quand il eut compris la situation et la possibilité pour l'ambition politique de Dupleix d'y trouver facilement son compte, il fit appel à tout son courage et décida d'agir immédiatement sans attendre les ordres de Dupleix ; autrement l'occasion favorable eût été laissée aux mains du hasard et avec quel résultat, on ne sait pas. Il pensait fermement qu'en agissant si audacieusement et en un sens en autocrate, il rendait à Dupleix les services mêmes que celui-ci attendait de lui.

Avec quelle précision n'avait-il pas jugé l'événement, avec la clairvoyance même d'un Dupleix ! Quelle exactitude dans son analyse et quel infaillible psycho-analyste il était ! Dans sa lettre du 24 janvier, Dupleix écrit : « Mettez-vous en tête que vous faites la loi dans cette armée... Menez tout au bout que je désire... Tout votre but et le mien doivent être de conserver les possessions de la Compagnie, de les augmenter même... Affectez beaucoup d'affabilité pour tout le monde et tâchez de vous attirer l'amitié de ces gens-là (1). »

Mais avant d'avoir reçu cette lettre, Bussy avait déjà pris l'initiative et rendu la situation tout à fait favorable à la domination française dans le Deccan. Quels eussent été les sentiments de Dupleix s'il avait reçu la lettre datée du 21 février

(1) Arch. Vers. E. 3748, 14.

dans laquelle Bussy écrivait : « Voici selon moi le moment de faire de grandes choses... Toute l'armée et en général grands et petits, ne reconnaissent que vous et les Français... Les trésors de Golconde nous seront remis à notre arrivée, si vous le voulez. Je crois que la nation peut tirer de très grands avantages de cette révolution. On nous promet de belles choses si nous voulons aller jusqu'à Golconde. Nous sommes trop avancés, je pense, pour reculer, et toute notre attention devant être d'étendre la gloire du nom français et de procurer le bien de la Compagnie. Il ne se présentera jamais une plus belle occasion de le faire sûrement. Je mettrai tout en usage pour faire l'un et l'autre... (1) ».

De crainte que Dupleix ne reculât, il préparait à son ambition une nouvelle justification en lui suggérant l'espoir de gagner de nouvelles richesses pour la Compagnie. Quelle impulsion devait être pour Dupleix cette dernière partie de la lettre. Vu sous cet angle, l'acte de Bussy nous apparaît comme un admirable coup d'Etat et Dupleix ne devait pas lui épargner ses félicitations. Dans ses lettres des 24 et 25 février, Dupleix confirma les actes de Bussy, proclamant Soubah Salabat Jang, et lui enjoignant d'accompagner le Soubah à Aurangabad et de ne pas revenir (2).

Nous avons là encore un exemple qui vient confirmer ce que nous avons déjà dit concernant l'absence, dans les débuts, d'un plan politique préconçu de grande envergure, au moment où l'escorte française avait été prêtée à Muzaffar Jang. C'est maintenant que nous voyons Dupleix faire un pas en avant.

Après la proclamation du nouveau Soubahdar, l'armée reprit

(1) A.C.C.² 83, p. 8-11.

(2) Arch. Vers. E. 3748, 14.

sa marche. Bussy n'était pas alors en très bonne santé. Il écrivit à Dupleix le 14 février, lui demandant la permission de retourner à Pondichéry et, dans sa lettre du 6 mars, Dupleix la lui accordait, mais non sans lui suggérer que dans son intérêt aussi bien que dans l'intérêt du Roi, il serait préférable qu'il demeurât auprès du Soubah (1). Il semble que Bussy, sa santé s'étant améliorée, ait remis à plus tard son séjour à Pondichéry.

Vers le milieu du mois de mars, l'armée approcha de Kournul, la capitale de ce Pathan Nabab qui avait trahi successivement Nasir Jang et Muzaffar Jang et de la main de qui le dernier Soubah avait reçu la mort (2). On se le rappelle, ce Nabab fut également tué sur le champ. Soubah Salabat Jang décida de prendre la ville d'assaut dès lors que son Nabab avait trahi le défunt Soubah. Kournul était autrefois une place bien fortifiée, mais sous les Pathan Nababs, on avait négligé les défenses et la rivière proche avait emporté les murs en plusieurs endroits. Bien que le Nabab eût été tué, 4,000 Pathans s'étaient ralliés autour de la veuve et de ses deux enfants pour défendre la ville (3).

Le détachement français marcha contre les Pathans déployés à l'extérieur de la citadelle. Dès que les canons français entrèrent en action, les Pathans furent mis en fuite. Ils se retirèrent sur la citadelle qui fut prise d'assaut par les Français à la seconde tentative. Les troupes du Soubah prêtant main-forte, les soldats de la garnison furent facilement passés par l'épée, tandis que de nombreux habitants étaient également massacrés sans merci. La femme et les enfants du défunt Nabab furent fait prisonniers. Ce haut fait gagna aux Français l'approbation

(1) Arch. Vers. E. 3748, 14.

(2) Orme, o.c. I., p. 253.

Wilks, o.c. I., p. 272.

(3) Orme, o.c. I., p. 253.

du Soubah et rendit plus grande encore la crainte de leurs armes.

On a souvent cru à tort que Bussy était alors le favori de Dupleix et qu'il existait entre eux quelque lien de parenté. Ajouter foi à cette histoire serait une grande injustice à l'égard de Bussy, car l'affection de Dupleix pour Bussy vint plus tard et c'est l'excellence de sa politique à Haiderabad qui en fut l'origine. A l'époque que nous décrivons, Dupleix n'éprouvait pour Bussy aucune affection particulière. En dépit des services rendus et de l'admiration que Dupleix lui avait souvent témoignée, ce dernier n'appréciait pas Bussy à sa juste valeur. Il n'y avait entre eux que de rares échanges de correspondance. Dupleix correspondait régulièrement avec Kerjean et avait grande confiance en lui. Celui-ci était une sorte d'espion surveillant Bussy, si nous donnons à ce mot son acception la plus bénigne. Nous aimerions citer ici un exemple, pour montrer que Bussy n'était pour Dupleix qu'un officier ordinaire susceptible d'être critiqué et réprimandé. Kerjean ayant rapporté à Dupleix l'attitude fière et quelque peu hautaine adoptée une fois par Bussy à l'égard de Ramdas Pandit, Dupleix en montra son déplaisir dans sa réponse du 16 mars. A la fin de sa lettre, Dupleix ajoutait confidentiellement à Kerjean : « Sois affable et poli avec tout le monde ! » comme si Bussy avait péché par l'absence totale de ces qualités. En outre, Dupleix avait donné l'ordre à Bussy de s'adresser à Kerjean, priant celui-ci de prendre le commandement de l'armée dans le cas où Bussy montrerait de la répugnance à continuer. A cet effet, il expédia aussitôt un ordre qui ne fut rapporté que le 18 avril (1).

Il apparaît donc, qu'à cette époque, Bussy n'était pas un

(1) Arch. Vers. E. 3748, 23.

favori de Dupleix. Il ne faut pas, par conséquent, sous-estimer l'opinion exprimée par Dupleix sur Bussy en la considérant comme une exagération due au favoritisme.

La reddition de la citadelle de Kournul défendue par les Pathans avait créé sur la population indigène une profonde impression de crainte pour les Français.

Alors que le Soubah, escorté par le bataillon français, reprenait sa marche en avant après la chute de Kournul, de surprenantes nouvelles — mais qui n'étaient que trop certaines — leur parvinrent inopinément. Il s'agissait de Balaji Rao, le Peshwa, à la tête de 20,000 Marathas, qui s'avavançait dans l'intention de barrer à l'armée du Soubah la route de Haiderabad. On pensait que cette armée était payée par Ghazee-ud-din, fils aîné de Asaf Jah le Nizam-ul-Moulk.

Balaji Rao, Peshwa de la Cour des Marathas à Poona, considérait avec une impatience croissante les événements rapides, d'une importance capitale, qui se déroulaient spasmodiquement depuis six mois.

Après la mort d'Asaf Jah — le puissant Nizam-ul-Moulk — les Marathas, sous le commandement de l'audacieux et indomptable Balaji Rao et des autres chefs Marattes, avaient commencé à prendre une situation prépondérante dans le monde politique. Ils reprenaient petit à petit leur souveraineté sur les territoires voisins, et la dernière brouille entre Nasir Jang et Muzaffar Jang avait facilité leur progression. L'état révolutionnaire du Deccan approchait de la fin. Salabat Jang avait réduit les territoires des Nababs révoltés à la plus complète soumission grâce à l'aide des Français.

L'ambitieux Balaji Rao voyait avec appréhension la position de son ennemi se consolider avec les soldats français. Un pou-

voir central allait maintenant se manifester, qui selon toutes probabilités, allait être un sérieux obstacle à la progression des Marathas dans le Deccan. Non seulement le Peshwa Balaji Rao était le témoin anxieux de la succession rapide de ces événements qui se déroulaient ainsi tout tranquillement, il y avait encore un homme plein de prétentions plausibles à entrer dans l'arène et à jouer le rôle d'un adversaire résolu du Soubah nouvellement promu par les Français. Nous voulons parler de Ghazee-ud-din, fils aîné du Nizam-ul-Moul qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, se trouvait à Delhi à la cour du Mogol, et qui avait vu avec résignation l'élévation de Nasir Jang, son frère, à la dignité de Soubah du Deccan, plutôt que d'entrer en conflit avec celui qui avait tenu à s'assurer le trésor et par conséquent à entretenir l'appui de l'armée. Nasir Jang jouit de la couronne de Nizam pendant une courte période de six mois, puis il fut suivi par Muzaffar Jang qui avait échangé les barreaux de sa prison pour un trône royal, sous les auspices des Français. Ces événements qui étaient d'essence révolutionnaire, Ghazee-ud-din les regarda avec intérêt après la mort de Nasir Jang. L'influence des Français, à peine sensible au début, s'y révélait croissante. Le capitaine d'une troupe de mercenaires au service d'un candidat au titre de Soubah était devenu au cours des événements un faiseur de Soubah !

C'était là une pénible surprise à la fois pour Ghazee-ud-din, candidat à la royauté, et pour Balaji Rao, chef ambitieux d'une race aventureuse. Tous deux considéraient comme une menace grandissante tout progrès nouveau de Salabat Jang, d'accord avec ses auxiliaires français. Le danger commun fut le lien qui resserra leur amitié, car leur intérêt identique leur montra la nécessité d'une alliance.

Ghazee-ud-din trouva que l'appui de Balaji Rao, qui avait sous ses ordres une armée puissante, était indispensable pour s'opposer avec succès à Salabat Jang, favorisé par les Français. Dans ce but, il commença par Malhar Rao Holkar des négociations avec Balaji Rao. Le Peshwa l'assura de son concours dans ses prétentions au trône du Deccan et écrivit même à l'empereur Mahomed Shah, lui demandant de nommer Ghazee-ud-din vice-roi, pour sauver le Deccan des pillards indépendants et pour sauvegarder la paix du pays (1).

Ghazee-ud-din promit de céder aux Marathas les provinces d'Aurangabad et de Burhampur pour récompenser leur appui. Et même le Peshwa se mit à correspondre avec Sayyad Lashkar Khan, gouverneur d'Aurangabad, qui secrètement prenait le parti de Ghazee-ud-din. Recevant de Sayyad Lashkar Khan des messages favorables, le Peshwa se prépara à la guerre.

Le 29 janvier 1751, il quitta Poona avec son armée Maratte, traversa le pays et occupa effectivement les deux districts d'Aurangabad et de Burhampur, offerts par Ghazee-ud-din (2). Sayyad Lashkar Khan lui paya quinze lakhs de roupies, apparemment pour éviter le siège, mais en réalité pour aider son entreprise (3).

Après avoir reçu ce renfort, le Peshwa s'avança vers le bord de la Krishna pour barrer la marche de Salabat Jang, accompagné d'un bataillon français sous les ordres de Bussy. La nouvelle que les Marathas avaient établi leur camp sur le bord de la Krishna atteignit le Soubah après la reddition de la citadelle

(1) Grant Duff., o.c. I., p. 449.

(2) Orme, o.c. I., p. 254.

(3) Or-Rookun-ud-Dowlah.

Grant Duff., o. c. I., p. 451.

(4) *Un Lakh* : 100.000.

de Kournul. Bussy vit le danger sous son véritable aspect. Il comprit la nécessité de consolider l'autorité du Soubah. Il comprenait aussi, dans ce but, qu'il était important d'éviter toute hostilité. Salabat Jang lui-même désirait se faire installer à Haiderabad aussi tôt que possible. Dans ces circonstances, il considérait la prudence comme supérieure à la bravoure; c'est pour cela qu'il désirait une entente amicale avec le Peshwa, et le départ de l'armée maratthe. Balaji Rao exigea une grande somme d'argent. Les négociations durèrent huit jours. Bussy, dissimulant son inquiétude, demanda une entente immédiate aux plénipotentiaires maratthes.

En attendant, le Peshwa apprit la nouvelle alarmante de la ligue entre Tara Bai et Damajee Gaekwad. Cette ligue menaçait son pouvoir et sa position. Par conséquent, il résolut d'abandonner la cause de Ghazee-ud-din. Il donna des instructions à Janojee Nimbalker pour conclure le meilleur arrangement possible avec Salabat Jang. D'après le conseil de Bussy, Salabat Jang offrit deux lakhs de roupies au comptant et quinze lakhs en traites sur les banquiers à Haiderabad, Ahmadnagar et Burhampur (1).

Balaji Rao accepta l'offre avec joie et retourna ainsi que son armée à Poona (2).

L'armée de Salabat Jang continuait sa marche sans obstacle et entra à Golconde « dans le triomphe d'une procession à la mode orientale, le 2 avril » (3). La cérémonie du couronnement eut lieu avec tout l'éclat de la splendeur et de la pompe orientales. Des hommages furent reçus par Salabat Jang sur le Mus-

(1) Grant Duff., o.c. I., p. 451.

(2) Orme, o.c. I., p. 254.

(3) Orme, o. c., I., p. 255.

nud, de tous les gouverneurs, et même les chefs de provinces éloignées étaient venus pour affirmer leur fidélité au nouveau Soubah. Comme il avait été promis par Muzaffar Jang à Pondichéry et confirmé par lui-même, Salabat Jang récompensa généreusement les soldats français pour leurs services. Selon Martineau, Bussy avait reçu pour son compte 120,000 livres. La somme totale de Rs. 689.644 fut donnée comme remboursement du total, avancé à Muzaffar Jang par Dupleix (1). Les appointements mensuels du capitaine, en dehors de la voiture pour le bagage, fournie aux dépens de Salabat Jang, étaient fixés à Rs. 1.000, ceux d'un sergent à Rs. 90, et d'un simple soldat à Rs. 60 (2).

Pendant ce temps, Ghazee-ud-din avait reçu de la cour de Delhi l'investiture impériale comme Soubah du Deccan et le bruit de son approche vers Aurangabad (3) avec une armée, déterminait Salabat Jang à quitter Golconde et à se rendre à Aurangabad. La marche vers Aurangabad fut reprise avec de grandes appréhensions. Shah Nawaz Khan, chef important, avait quitté le camp et avait été à Aurangabad, où il enflammait l'esprit des gens contre Salabat Jang, en le représentant comme un instrument dans les mains d'étrangers infidèles. Salabat Jang lui-même était plein d'appréhensions. Il doutait lui-même de la légalité de sa prétention et entrevoyait la nécessité de recevoir l'investiture de l'empereur Mogol, avant d'entrer à Aurangabad.

Le 15 mai, une cérémonie pompeuse eut lieu, la réception d'un ambassadeur, que l'on supposait avoir été envoyé par l'em-

(1) Orme, o. c. I., p. 255.

(2) Martineau, o. c. IV., p. 19.

(3) Seir Mutaqherin III, p. 329.

pereur, avec les lettres patentes qui désignaient Salabat Jang, comme vice-roi du Deccan (1). C'était un acte fabriqué à la cour du Soubah. Si l'on calculait le temps écoulé depuis la mort de Muzaffar Jang, il était bien difficile de croire que quelqu'un avait pu écrire à Delhi et recevoir une réponse dans une période aussi courte. En outre, il y avait une grande confusion à la cour de Delhi. Dupleix lui-même doutait de l'authenticité de cet ordre et attribuait l'honneur à Ramdas Pandit (2).

Cependant, l'acte fut reçu au son retentissant des canons. Le Soubah tenait le Durbar et reçut les félicitations de ses officiers. Bussy fut le premier à offrir ses hommages et félicita le Soubah de la part des Français (3).

Il avait l'effet désiré; au milieu de ce grand éclat, les faibles rumeurs que Ghazee-ud-din allait être désigné le Soubah, et qu'il se préparait à marcher vers Aurangabad, s'évanouirent.

L'armée reprenait sa marche et avançait vers Aurangabad, la vraie capitale du Deccan depuis la conquête de Golconde par Aurangzeb en 1687. Le 20 juin, l'armée y faisait son entrée avec beaucoup plus de magnificence encore qu'à Golconde (4). La ville, privée de son Soubah depuis la mort du grand Nizam-ul-Moult, était heureuse de devenir de nouveau la capitale. Avec toute la pompe, les festins et les célébrations qui accompagnent habituellement l'arrivée d'un nouveau régent, l'enthousiasme de saluer le nouveau Soubah était si grand, que des gens des provinces lointaines étaient venus et il n'y avait pas moins d'un millions de personnes à Aurangabad à ce moment (5).

(1) Martineau, o. c., IV, p. 18.

(2) Ibid.

(3) Orme, o. c. I., p. 254.

(4) Ibid, p. 255.

(5) Ibid.

La foule, avec ce sentiment de dévotion à l'égard du roi, reçut le Soubah au milieu de grandes acclamations.

Après son arrivée à Aurangabad, Bussy reçut de Dupleix l'ordre d'obtenir de Delhi la confirmation impériale de toutes les possessions et dignités conférées par le Soubah. C'était alors la seule mission que Dupleix confiât aux soins de Bussy (1).

Mais, avant que cette lettre pût l'atteindre, Bussy écrivait à Dupleix que le Soubahdar désirait retenir les troupes françaises dans le Deccan. Pour se tenir lui-même libre de toute responsabilité, il demandait des instructions positives à Dupleix, puisque l'objet de son expédition avait été accompli en mettant Salabat Jang sur le trône du Deccan.

En réponse à cette demande de Bussy, Dupleix envoya un ordre formel avec la formule : « De par le Roi et la Compagnie des Indes » de rester à la disposition du Soubahdar jusqu'à nouvel ordre (2). Ainsi, nous voyons de nouveau que l'idée de garder Bussy et ses hommes définitivement à Aurangabad n'avait pas été conçue avant que n'arrivât la demande de Bussy.

Ainsi, loin d'avoir des projets fixes, Dupleix développait ses plans au gré des circonstances, toujours changeantes, auxquelles Bussy avait à faire.

A la cour du Soubah, les personnages principaux étaient le Diwan Ramdas Pandit, Sayyad Lashkar Khan, le gouverneur d'Aurangabad et Shah Nawaz Khan, un des vieux conseillers de Nasir Jang. Le Diwan devait sa position de Premier Ministre à Dupleix et, par conséquent, il était bien disposé en faveur des Français. C'est par lui que Dupleix désirait que Bussy montrât

(1) Dupleix à Bussy, le 16 juillet 1751, Cultru, o. c., p. 267.

(2) Mémoires pour le Marquis de Bussy, partie II.

au Soubah l'importance de l'amitié avec les Français (1). Sayyad Lashkar Khan était considéré par Dupleix comme un ami sincère des Français, mais, en réalité, c'était tout le contraire. Il était pour Ghazee-ud-din et il avait même intrigué en son nom auprès du Peshwa Balaji Rao (2). Shah Nawaz Khan avait perdu l'influence qu'il avait eue à la cour. Il se montrait très mécontent de la présence des étrangers à la cour. Sayyad Lashkar Khan l'était aussi, car il jalousait Ramdas, le Diwan. C'était par Sayyad Lashkar Khan que Dupleix voulait que Bussy obtînt la faveur d'ordres seigneuriaux de la cour de Delhi pour les Français. Bussy devait manœuvrer alors avec un mélange d'énergie et d'amitié entre ces deux personnages influents, il lui fallait, d'ailleurs, conserver intacts les intérêts français; et nous trouvons Dupleix donnant des instructions à Bussy dans ce sens. Dans une de ses lettres, Dupleix avait ordonné à Bussy d'obtenir du grand Mogol un ordre seigneurial, confirmant tous les dons territoriaux et les concessions accordées aux Français par Soubah (3). Puis dans sa lettre du 24 mai, il écrit à Bussy : « Vous connaissez parfaitement bien la sorte de gens avec lesquels vous avez à faire; de la fermeté bien dirigée et mêlée d'affabilité vont vous conduire où vous voulez... » (4).

Ainsi nous trouvons que les relations des Français avec le Soubah deviennent graduellement plus serrées, avec une nuance politique qui s'accroît par des circonstances variées. Dupleix commence maintenant à apprécier Bussy et il écrit dans sa lettre du 27 mai : « Vous avez toute ma confiance, nul de mes sentiments n'a changé. Ils sont encore les mêmes et il me fait plaisir

(1) Lettre de Dupleix à Bussy, comme en Martineau, o.c., IV, p. 10.

(2) Grant Duff., o.c., I., p. 457.

(3) Arch. Vers. E. 3748 (le 24 janvier 1751).

(4) Ibid.

d'avoir contribué à la fortune d'un galant homme. » De plus, il remerciait Bussy lorsqu'il écrivait : « J'ai lu avec plaisir le court rapport de votre entrée dans Aurangabad que vous m'avez envoyé. Il n'y a rien de plus honorable que ce qui s'est passé et tout cela va être lu en France avec beaucoup de satisfaction. Je vais envoyer les extraits de votre lettre qui méritent d'être lus. Avec quel courage, mon cher Bussy, avez-vous dirigé cela, et avec quelle grandeur ! Cette entreprise n'aurait pu être confiée à de meilleures mains. Je vous remercie de tout mon cœur et vous prie de continuer avec la même vigueur et le même courage... En effet, il n'y a rien de plus glorieux pour le règne de notre Souverain ; tous ces événements vont occuper une place très honorable dans les annales de son règne... et si le Roi et la Nation me doivent l'obligation d'une idée, qu'est-ce qu'ils ne vous doivent pas pour l'exécution de cette idée ?... Persévérez et continuez jusqu'à la fin ce que vous avez commencé si bien. » (1).

En effet, nous devons attribuer le mérite à Dupleix pour sa prescience, concernant ce que Bussy jugeait si précieux — la gloire de la France et de son Roi — et de l'honneur glorieux pour soi-même « la dernière infirmité d'un noble esprit ».

De nouveau, Bussy reçut une lettre de Dupleix, à Aurangabad, insistant sur son besoin d'obtenir l'investiture de la cour du Mogol à Delhi. Cela même constitue une mission pour lui, parce que nous trouvons Dupleix écrivant : « Il est temps d'obtenir du Grand Mogol les ordres seigneuriaux, dont nous avons besoin. Cette affaire mérite votre attention. Restez à Aurangabad, afin que ces ordres seigneuriaux et les lettres

(1) Martineau, o.c., IV, p. 19.

patentes déterminant nos possessions territoriales, nos titres, nos dignités, soient l'achèvement de votre mission, qui y trouvera son accomplissement » (1). Et pour cela, Bussy avait à jouer le rôle d'un diplomate à la cour du Soubah. Ainsi, l'expédition sous Bussy qui, au début, n'avait pour objet que d'être un sauf-conduit, une escorte sûre pour le Soubah, devint graduellement une mission politique par les vicissitudes changeantes. Cependant, elle avait, quoique temporairement, gagné une très grande importance. Donc, nous trouvons Bussy introduit dans l'arène de la politique diplomatique. Il a une mission à remplir pour la gloire de son pays, pour son gouverneur et pour lui-même. Mais la tâche placée devant lui n'était pas un lit de roses, parce que Salabat Jang était un homme de volonté faible. Les circonstances demandaient de lui à la fois le rôle d'un souverain hardi, et même celui d'un dictateur diplomatique, et nous allons voir avec combien de succès il joue ce rôle et avec quelle gloire pour lui-même et pour son pays !

En effet, la marche victorieuse de Bussy avec le Soubah avait élevé le prestige des Français à la cour du Soubah, mais la fomentation secrète des vieux courtisans mécontents avait répandu dans la population une sorte d'esprit de race, qui commençait à regarder avec soupçon et à douter en secret des motifs de la présence des Français dans le Deccan. Bussy ne pouvait manquer de s'apercevoir de ce sentiment d'impatience et d'appréhension, même dans l'esprit des courtisans qui avaient reçu des bienfaits des Français. Dès les premiers jours de son arrivée à Aurangabad, il avait pris toutes les précautions, afin de ne pas être victime d'une trahison imprévue et soudaine ou

(1) Arch. Vers. E. 3748, 66 ; Dupleix à Bussy, le 24 févr. 1751.

d'être saisi par surprise. Il avait choisi pour résidence de son armée une petite forteresse à l'extrémité de la ville, l'endroit duquel il pouvait commander la ville entière (1). De l'autre côté, il prit des mesures pour maintenir la plus stricte discipline parmi ses troupes. Les soldats ne pouvaient sortir qu'à une certaine heure fixée, et encore munis d'une permission spéciale de lui. Ainsi, il avait gardé son armée à l'abri des débauches et des excès; il en résultait que toutes sortes de querelles et d'égarements qui auraient excité violemment le peuple furent évités. Même le moindre manquement à la discipline était puni avec une rigoureuse sévérité (2). Peu à peu, le peuple commença à considérer les Français non comme des dominateurs, dont la présence continuelle offensait ses sentiments religieux et nationaux, mais comme des amis utiles, dont la présence était moins formidable et qui les servaient avec un exemple de discipline et de respect pour les lois. Ces gens, accoutumés aux excès des despotes dominants, étaient favorablement impressionnés par la conduite courtoise de Bussy et de ses officiers. Beaucoup de riches marchands et de banquiers proéminents venaient mettre leurs objets précieux sous la garde du général français. Sous la pression des événements et non moins par la nécessité de contact fréquent avec des hommes, si différents de lui par leur race, leur religion et leur conception générale de la vie, ils s'étaient graduellement adapté et avait accommodé leur conduite aux circonstances et, sans cesser d'être un peu réservé et un peu sceptique en égard aux qualités de ceux qu'il protégeait, il s'était montré plus conciliant et plus affable qu'on n'aurait pu l'attendre d'un militaire de carrière. Ceci n'était pas

(1) Orme, o. c., I, p. 256.

(2) Ibid., Hamont, o. c., p. 164.

chose facile pour quelqu'un qui, jusque-là, n'avait servi que comme soldat. En adoptant cette ligne de conduite, Bussy avait suivi le conseil de Dupleix.

Comme le dit Bionne, Salabat Jang, pour exprimer sa gratitude aux Français, avait commandé que le 15 août, le jour de Saint-Louis, fut observé comme jour de fête publique, et Bussy avait si bien réussi à gagner l'admiration et la sympathie générales du peuple, que toute la ville prit part aux solennités du jour (1). On organisa une parade militaire et les soldats français, revêtus de leurs uniformes, défilèrent à travers la ville et y furent l'objet d'ovations publiques. Nous pouvons dire que ceci fut peut-être l'unique événement dans l'histoire des nations européennes aux Indes jusqu'à cette époque, où les Européens furent reçus avec tant de respect et de sympathie.

Sa manière d'agir en général, ainsi que sa conduite publique à la cour du Soubah, était pleine de dignité et en façon digne d'un représentant du peuple français. Auprès du Soubah, il était comme une incarnation de son gouverneur, Dupleix, qu'il imitait en bien des manières. Connaissant parfaitement l'impression que la splendeur et les parades produisait sur le peuple hindou, il ne négligeait rien de ce qui pouvait captiver la fantaisie des populations et les fasciner. Il y vivait en grand luxe et quel tableau magnifique de son genre d'existence a été donné par l'auteur de *Seir Mutaqherin*, lorsqu'il décrit comment Bussy avait l'habitude de vivre à la cour du Soubah!

Habillé de velours noir et de brocard, Bussy avait l'habitude de monter un éléphant, accompagné de toute la pompe et le luxe d'un prince oriental. Il avait l'habitude de dîner dans des

(1) Bionne, o.c., I, p. 173. Aussi Clarin, o.c., p. 127.
Hamont, o.c., p. 165.

assiettes en or et en argent, avec accompagnement de musique (1). Dans sa conduite envers le Soubah, il avait évité toute attitude tendant à dominer le Soubah ou ses ministres et à les lasser par des entrevues réitérées; mais, en toutes circonstances, en chaque affaire, même celles de moindre importance, sa main invisible, pourtant présente, leur faisait sentir l'influence de sa présence mystérieuse. Avec une clairvoyance, une pénétration analogue, celle d'un observateur habile, il savait où flatter et où condescendre avantageusement. Il savait comment s'y prendre avec des politiciens, des seigneurs hindous et des courtisans, sans devenir la dupe de leur pompe et de leur orgueil; il agissait souvent si adroitement pour leur faire voir une différence apparente qui ne justifiait pas toujours leurs prétentions trop élevées de grandeur et de supériorité. Il feignait de leur laisser l'initiative de l'action qu'il inspirait et, jouant ainsi avec leur amour-propre, il arrivait à ce que son amitié était recherchée par tous. Ainsi, il manœuvrait avec tant d'application ses relations avec Ramdas Pandit et Sayyad Lashkar Khan, que, sans différer d'opinions avec eux, il pouvait obtenir facilement les concessions et les ordres seigneuriaux, tâche qui lui avait été confiée.

Avant d'avoir reçu les lettres de Dupleix, Bussy avait presque obtenu ce que Dupleix lui recommandait d'acquérir. Le 1^{er} septembre 1751, il écrivit à Dupleix : « Tout ce que vous demandez de Delhi va venir. Ne vous en inquiétez pas. J'y mets toute mon attention et je ressens comme vous la nécessité d'obtenir les lettres-patentes de la Cour de l'Empereur à Delhi (2) ». Et,

(1) Seir Mutaqherin, III, p. 354 (Note).

(2) Lettre de Bussy à Dupleix (1^{er} sept. 1751), Cultru, o. c., p. 270.

de nouveau, dans sa lettre du 23 du même mois, Bussy, pour délivrer Dupleix de son inquiétude, l'informa que la Cour de Delhi avait décidé d'envoyer les lettres-patentes (1). Et, en effet, à la fin du mois, Salabat Jang reçut de la Cour de Delhi un « *serpaw* » (2) avec l'épée et d'autres symboles de souveraineté, en même temps que l'ordre seigneurial que l'on devait transmettre aux Français. Il fut reçu avec un grand éclat.

Bussy, comme le dit Orme, présentait au Soubah, de la part de Dupleix, un Nazar de 24 pièces d'or (3), que le Soubah reçut avec une grande démonstration de gratitude.

Ensuite, Bussy ajoute dans sa lettre: « Permettez-moi d'agir; à ma guise, je vous assure de vous faire Soubah du Carnatic. Les lettres-patentes, demandées par vous, sont en route. En attendant, je vous envoie la confirmation de toutes nos possessions par le Soubah. » D'après Cultru, le même messenger l'informait qu'il irait bientôt recevoir les titres d'honneur de Zaffar Jang et de Hafthazari Mahi Muratibe (4).

(1) Lettre de Bussy à Dupleix (le 23 sept. 1751), voir la référence que fait Cultru, o.c., p. 270.

(2) D'après Martineau, il fut reçu par l'influence de Capté Bahadour, eunuque au Sérail Impérial à Delhi. Tout l'honneur était dû aux efforts de Ramdas Pandit. Il fut obtenu avec beaucoup de peine, malgré l'opposition de Ghazee-ud-Din.

Orme dit que ce *serpaw* fut reçu au mois d'août; mais cela ne semble pas exact, parce qu'il est évident, d'après la lettre de Bussy à Dupleix, écrite le 1^{er} et le 23 sept., que le *serpaw* ne fut pas reçu avant le 1^{er} sept. En outre, Orme l'associe avec une solennité publique. De telles fêtes publiques étaient fréquentes en ce temps-là à Aurangabad et nous pouvons dire qu'une de ces solennités a eu lieu. Pourquoi cela n'aurait-ce pas été la célébration de la fête de Saint-Louis au mois d'août?

(3) Orme, 1, p. 256; Martineau, o. c., IV, p. 29.

(4) Cultru, o. c., p. 270.

Haft Hazari Mahi Muratibe veut dire littéralement: « le poisson des dignités ». C'était un étendard de la forme d'un poisson, conféré par les empereurs Mogols seulement aux chefs de plus haut rang.

Par des suggestions et par son influence indirecte, Bussy régnait à la Cour du Soubah avec plus d'autocratie qu'un César. D'accord avec les désirs de Dupleix, il avait fait écrire par Salabat Jang à M. Saunders, le gouverneur anglais à Madras, une lettre le menaçant que ses compatriotes seraient chassés des offices occupés par eux dans le gouvernement du Soubah, si les Anglais continuaient à soutenir Mohamed Ali.

Pour couronner ces succès, Bussy proposait à Dupleix d'envoyer deux députés : l'un à la Cour du Mogol, à Delhi (1); l'autre au Roi de France. Pour ce dernier office, il s'offrait lui-même.

En effet, il ne se sous-estimait guère trop, lorsqu'il dit à Dupleix : « Si vous me déléguez à Delhi, l'Empereur lui-même va trembler au nom de Dupleix. » (2)

Mais avant qu'il pût entreprendre cette tâche, l'atmosphère du Deccan fut menacée par les nuages sombres de la guerre. La présence de Bussy à la Cour du Soubah devint alors une pure nécessité dans l'intérêt du Soubah, de même que dans celui de la puissance et de l'autorité française dans le Deccan.

(1) Martineau, o.c., IV, p. 29.

(2) Bionne, o.c., I, p. 186.

CHAPITRE V

AVEC LE SOUBAH CONTRE LES MARATHAS

Pendant que Bussy s'occupait de consolider l'autorité de Salabat Jang et de maintenir fermement sa position à la Cour du Soubah, un nouvel orage était prêt à éclater du côté de Marathas et de Delhi; la présence de Bussy devenait indispensable au Soubah. Ghazee-ud-din n'avait pas renoncé à l'espoir de devenir Soubah. Au début du mois d'octobre, les bruits circulaient partout que Ghazee-ud-din avait commencé son avance vers le Deccan, venant du Nord avec 150,000 hommes. D'un autre côté, Balaji Rao, dont la retraite avait été récemment achetée, se préparait à aider Ghazee-ud-din avec une armée de 10,000 hommes. Selon le Daftar du Peshwa, citée par Sardesai, Ramdas Pandit avait fait piller un convoi du Peshwa, et avait détourné la conversation avec de fausses excuses et des promesses, quand on lui avait demandé une explication sur cette affaire (1). Il ordonna à Holkar et à Sindhia de rejoindre Ghazee-ud-din et de faire la jonction avec lui-même près d'Aurangabad. Cette annonce d'une nouvelle campagne fut reçue par le Soubah et ses conseiller avec crainte et consternation. Tout Aurangabad fut frappé de terreur. Les populations s'ima-

(1) Sardesai, o. c., pp. 343-344.

ginèrent le Deccan envahi par le Nord et l'Ouest. Quelques-uns conseillèrent la soumission et d'autres optèrent pour des négociations. Bussy, seul, calme et sans trouble, examina froidement la situation. D'après Malleson, il dit au Soubah qui tremblait : « Ne vous inquiétez de rien », avec le même esprit que Clive quand il donnait, un peu plus tard, le même conseil au gouverneur Saunders. Il était, par cela même, l'homme du moment : « Ne vous inquiétez pas de l'armée envahissante, la meilleure façon de préserver le Deccan est de marcher sur Poona. » (1) Le danger, en effet, était imminent et Bussy voyait la nécessité de l'affronter par une attaque offensive. Avec une froide audace, il révéla son plan à Salabat Jang et son influence fut telle qu'il fut promptement suivi. Pour créer une atmosphère pleine d'espoir et d'optimisme, ce qui est nécessaire à la veille d'une guerre, Bussy avait l'habitude d'organiser des parades et des revues de troupes auxquelles le peuple assistait avec un enthousiasme débordant et une très grande admiration. Le 14 octobre, on passa la revue générale des troupes. Dans leurs uniformes splendides, les soldats français avaient une belle apparence. Le soir, les troupes firent une retraite aux flambeaux. Le Diwan et plusieurs de leurs chefs qui avaient assisté à ce spectacle furent charmés et assurèrent la victoire à Bussy. Comme dit Sardesai, tout le monde prédisait la victoire; les fakirs couraient les rues en proclamant que l'heure était venue d'écraser les Marathas (3).

Pour Bussy, la guerre offrait des possibilités nouvelles pour les intérêts français aux Indes. La mission que Dupleix lui avait confiée était presque accomplie quand il reçut le firman ; c'était

(1) Malleson, o.c., p. 359.

(2) Octave Sachot, *La France et l'Empire des Indes*, p. 131.

(3) Sardesai, o. c., p. 345.

confirmer les concessions faites aux Français par le Soubah (1). Le danger de la guerre rendait indispensable sa présence auprès du Soubah et à la Cour. Le besoin de nouveaux approvisionnements devint plus urgent. Dupleix fut quelque peu embarrassé à ce moment-là : il avait des instructions de la métropole qui disaient clairement : « La Compagnie est effrayée de l'agrandissement de ses territoires, son but n'est pas de devenir une puissance dans le pays... Le rôle que nous devons assumer est celui d'une stricte neutralité. » (2).

Cependant, Bussy tranquillisa Dupleix en écrivant à Michault une sorte de rapport des événements du Deccan. « Rien de plus glorieux et de plus heureux que ce qui se passa dans l'Inde depuis quelques années... Dupleix a conduit les choses avec tant de sagesse et de fermeté qu'il mérite les plus grands éloges... Je travaille aujourd'hui à affranchir les Français de tous droits dans toute l'étendue de la domination de l'Empereur Mogol. Comme il est nécessaire d'unir le commerce et la guerre, je mets toute mon attention à ménager l'amitié des seigneurs commandant dans les endroits qui avoisinent nos concessions, afin qu'ils favorisent notre commerce. » (3). Evidemment, Bussy travaillait pour la gloire de la France et le renom de Dupleix, et il désirait étendre jusqu'à Delhi l'activité diplomatique française. Mais il ne dédaignait pas les avantages personnels de son ambition et l'intérêt qui pouvait résulter de son activité, ce qui était tout à fait naturel. « J'espère, écrivait-il à Dupleix le 11 septembre, que vous présenterez mes services d'une façon telle qu'ils me

(1) Le *firman* fut reçu le 23 octobre à Aurangabad. Il fut envoyé directement à Pondichéry. Une fête fut donnée durant laquelle Dupleix buvait le Champagne à la santé du Soubah. Hamont, o. c. p. 166.

(2) Lettre du Comitiary adressée à Dupleix (1^{er} février 1752) comme donnée par Bionne, Ibid, p. 162.

(3) A.C.C.² 83, p. 22-23. Lettre de Bussy du 15 septembre 1751.

feront honneur. Je vous remets le soin de ma réputation et de me faire connaître en Europe par vos lettres au ministre et à la Compagnie » (1).

Ainsi, pendant que Bussy souhaitait avec ambition un avancement de la part de ses chefs de la métropole et qu'il projetait d'attirer le Soubah dans une guerre contre Balaji Rao, — un rival terrible — il imitait la politique de « diviser pour régner » sous la forme la plus douce.

D'un autre côté, comme le dit Sardesai, Sayyad Lashkar Khan et Janojee, — chef Maratha au service de la Cour du Soubah — étaient en train d'essayer de négocier la paix avec le Peshwa Balaji Rao (2). Sayyad Lashkar Khan avait à s'occuper de ses propres affaires. Avec le Peshwa pour allié et ami puissant, il était sûr de devenir insignifiant pour Ghazee-ud-din, et nous verrons dans ce chapitre comment son intérêt personnel doublé de cette appréhension entraîna un conflit avec le Peshwa, au sujet de leur coopération avec Ghazee-ud-din. Mais Bussy tenait à faire la guerre. Il persuada le Soubah de lancer une attaque offensive contre les Marathas avant qu'ils ne pussent devenir plus dangereux. En plein Durbar, comme dit Malleson, dans un langage fougueux, digne d'un lutteur né, Bussy conseillait la guerre et son conseil était adopté sans opposition (3). Après avoir passé quelques jours à Golconde pour se préparer à la lutte prochaine, l'armée se mit en route dans le but d'effectuer une marche audacieuse sur Poona, la capitale du Peshwa (4).

Le commandement de l'armée fut confié à Bussy. Il avait avec lui son bataillon d'Européens d'environ 500 soldats. Comme

(1) A.C.C.² 83, p. 30.

(2) Sardesai, o. c. II., p. 386

(3) Malleson, o. c., p. 359.

(4) Grant Duff, o. c. I., p. 455.

moyen avantageux de repousser les Marathas, Bussy avait ordonné que la guerre serait faite sur le territoire des Marathas. Cela préserverait le territoire du Soubah d'un pillage organisé que les Marathas pratiquaient habituellement à cette époque pour harceler l'ennemi. Mais l'armée du Soubah était une masse incapable d'être gouvernée et elle était accompagnée d'une grande quantité de bétail, de chars et de lourds bagages. Pour que l'armée puisse avoir ses mouvements faciles et libres, Bussy résolut de s'arrêter à Ahmadnagar et d'alléger l'armée de son fardeau encombrant. Arrivés à Ahmadnagar, on y laissa les réserves de vivres importantes et les gros bagages (1) qui servirent, comme nous le verrons plus tard, de nouveaux approvisionnements au moment où l'on en eut besoin. Quittant Ahmadnagar, l'armée marcha jusqu'à Bedar.

Pour mettre le Peshwa dans une situation fâcheuse, Ramdas Pandit entama secrètement des pourparlers avec Tara Bai et autres chefs Marathas qui, à cause de leur jalousie et de leur crainte de la puissance du Peshwa, avaient regardé avec espoir du côté de ses ennemis. Les négociations prirent une tournure favorable. Tara Bai montra son désir de venir en aide avec 30,000 hommes et de loger l'armée du Soubah après qu'elle aurait traversé la rivière Bhima (2).

Avec l'intention de déjouer la coalition, le Peshwa quitta Poona le 4 octobre avec une armée de 40.000 cavaliers choisis (3).

(1) Lettre de Kerjean. A.C.C.², 83, p. 144-150.

(2) Selon Grant Duff, l'armée du Soubah, après avoir quitté Golconde, marcha sur Ahmadnagar et ensuite vers Poona. Tandis que, selon Orme, l'armée, après avoir quitté Golconde, alla à Bedar. Cette assertion de Duff peut être confirmée par la lettre de Kerjean citée par Martineau et Sardesai, qui, en décrivant cette campagne fait allusion à cet endroit ; Grant Duff, o.c., I, p. 454. Orme, o.c., I, p. 389 ; Martineau, o. c., IV, p. 34 ; Sardesai. o. c., p. 346.

(3) Sardesai, o. c., p. 389.

Il se mit à ravager le pays de tous les côtés, selon la manière habituelle des Marathas de faire la guerre. Les forces du Soubah consistaient en grandes levées irrégulières complètement incapables d'affronter la cavalerie de Balaji Rao. Mais elles étaient accompagnées du bataillon de Bussy et d'un détachement de 5,000 cipayes bien disciplinés sous les ordres des officiers français (1). La marche audacieuse de l'armée du Soubah vers Poona sous le commandement de Bussy déconcerta le Peshwa et ses officiers, qui n'étaient pas préparés ni à ce plan inattendu d'opérations, ni à tant de promptitude de la part du Soubah. Le 26 novembre, l'armée du Soubah n'était qu'à une distance de 28 kilomètres. A partir du 29, il y eut de petites escarmouches avec l'armée des Marathas qui évita constamment la bataille. Quand Bussy reçut la nouvelle que l'ennemi était arrivé, il prit possession de quelques hauteurs et sur un des côtés arrangea ses pièces de campagne de façon à ce qu'il pût commander le pays à travers lequel le Peshwa devait attaquer. L'armée avait décidé d'attendre l'attaque des Marathas. Balaji harcela l'adversaire, le mettant continuellement à l'épreuve avant d'engager la bataille. Mais cette tactique eut un mauvais résultat en face du tir rapide des pièces de campagne françaises et le feu continu de leurs fantassins exercés. L'armée des Marathas, après avoir essuyé quelques pertes, se replia. Ce fut « l'escarmouche de Parnera », dit Sardesai (2). Bussy dirigea le Soubah et s'avança vers Poona, détruisant presque tous les villages qu'il traversa. Le Peshwa, effrayé de ses progrès, tenta de négocier et en même

(1) Selon la lettre de Kerjean, ceci a été beaucoup exagéré par les indigènes. Elle ne se composa que de 300 fantassins et de 3.000 cipayes avec 500 cavaliers et 10 pièces de campagne. A.C.C.², 83, p. 144-150.

(2) Sardesai, o. c., p. 346.

temps d'accroître la jalousie et la méfiance dans le camp du Soubah en incitant ses Wakils à faire courir les bruits tendancieux d'une trahison de la part des Français. La propagande fut facilitée du fait que les officiers de Salabat Jang ressentait une jalousie considérable pour les Français. Les mauvaises langues se servirent des communications avec Tara Bai comme prétexte. Bussy, dans le but de contrecarrer de tels plans et d'assurer son influence, employa tout son jugement et toute son énergie. Sa réponse fut un brillant coup de main. La veille du 3 décembre, les Marathas étaient à Kukadi (1). Il y avait une éclipse de lune. Balaji, comme la plupart des Brahmanes, était strict dans ses croyances et dans l'observation des rites religieux. Il avait permis à ses soldats de prier le Tout-Puissant pour qu'il assurât à la lune sa délivrance rapide des griffes du démon Ketu. Bussy crut que c'était le moment opportun de surprendre les Marathas. Avec son bataillon de soldats exercés, il se précipita audacieusement sur les Marathas. Ainsi surpris, les Marathas s'enfuirent en désordre, laissant leur camp à l'ennemi qui le pillait. L'armée du Soubah put s'assurer d'un butin considérable et, parmi ses trophées, figurèrent les précieuses vaisselle d'or et d'argent dont le Peshwa se servait pour ses besoins personnels et dans un but religieux (2). Le Peshwa lui-même, qui était en train de prier et qui était nu, eut à peine le temps de se jeter sur une jument désellée et de s'enfuir à toute vitesse pour sauvegarder son existence (3). Cet exploit, bien qu'il ne coûtât pas de grosses pertes aux Marathas, fut fatal dans ses conséquences. Il punit la fierté martiale de l'armée du

(1) Grant Duff, o. c., I, p. 455.

(2) Ibid.

Sardesai, o. c., p. 346 (basé sur le Daftar du Peshwa).

(3) Seir Mutaqherin, III, p. 323.

Peshwa. Tandis qu'il fit une grande impression sur les esprits des Marathas au sujet de la valeur des soldats exercés sous les ordres des officiers français, et peut-être eut-il des conséquences plus grandes en relevant le prestige des Français à la fois parmi les Marathas et les Mahométans. Bussy fut reçu comme un général victorieux. Le Diwan vint le recevoir à cinquante pas devant sa tente. Après l'avoir salué, il le fit conduire dans la tente du Soubah, qui, en le voyant, fit deux pas en avant, l'embrassa (1) et lui offrit des bijoux et des cadeaux. D'autres officiers français furent également récompensés (2). Après un jour de repos, Bussy avança vers Poona. Le 24 novembre, il saccagea Ranjangaon et détruisit entièrement Talegaon Damdhare (3). Jusque là, le plan de campagne de Bussy avait réussi, car, loin d'envahir les territoires du Soubah, Balaji Rao fut contrarié dans ses desseins, ne sachant pas comment sauver Poona. Il renforça son armée en lui adjoignant le contingent de Sindhia conduit par Dattaji et Madhava Rao Sindhia — deux fils de Ranoji Sindhia — pour faire une tentative désespérée en vue de reconquérir le prestige perdu. Le 27 novembre, avec l'aide de ses chefs de clan choisis, il se jeta sur les troupes indigènes du Soubah qui campaient sur les rives de la rivière Ghod (4). Balaji Rao était accompagné par Mahadji Purandar, les frères Sindhia et Kanherao Triumbuk Ekbote. L'attaque des Marathas fut si vigoureuse et si pleine de fureur que les levées du Soubah furent complètement détruites. Les guerriers Marathas montrèrent alors une grande bravoure et Kanherao Triumbuk

(1) Description comme mentionnée par Kerjean dans sa lettre. A.C.C.² 83, p. 144-150.

(2) Ibid.

(3) Sardesai, o.c. (basé sur le Daftar du Peshwa), p. 346.

(4) Grant Duff, o. c., I, p. 455.

Ekbote s'était battu avec une noblesse si magnifique que le Peshwa lui conféra le titre distingué de « Phakde » ou le Brave (1).

Ayant remarqué la terrible charge des Marathas, Bussy changea son front et ramena son artillerie pour la porter sur les masses des Marathas. Kerjean reçut l'ordre de s'élancer en avant et la charge fut si violente que, bien que les pertes de l'armée des Marathas fussent beaucoup moins importantes que celles de leurs ennemis, Balaji Rao fut obligé de battre rapidement en retraite et de quitter le champ qu'il avait presque conquis, « emportant quatre éléphants, sept cents chevaux et le howdah de Salabat Jang. » (2). Sans la petite troupe des Français, les Marathas auraient remporté la victoire. Le lendemain, Bussy occupa la ville de Koregaon sur la rivière Bhima et se trouva à moins de 20 milles de Poona. Balaji Rao était au désespoir, et prêt à négocier avec l'ennemi. Après la dernière escarmouche, il avait commencé à se rendre compte avec terreur que toute avance de l'ennemi vers Poona pourrait fortifier la position de Tara Bai et de ses partisans, menaçant ainsi assez dangereusement son influence. Il ouvrit des pourparlers avec Salabat Jang, et bien qu'ils fussent prolongés par les hésitations des négociateurs, il fut prêt à conclure un armistice.

Salabat Jang était également très découragé et par conséquent

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 455.

Le mot maratte « Phakde » signifie : vigoureux, fougueux, hardi, intelligent, habile (Marathi, Dictionnaire de Molesworth). Ce titre, ou plutôt ce sobriquet ne fut conféré que trois fois par les Marathas et ceci aux applaudissements unanimes des troupes. Il donne droit au bénéficiaire de faire porter un bracelet en argent à la patte de devant de son cheval. Les deux autres hommes valeureux qui furent honorés de la même façon furent Manaji Sindhia et le capitaine James Stewart, encore connu sous le nom de Isthur Phakde.

(2) Sardesai, o.c., p. 346.

prêt à saisir une offre de paix des Marathas. Son armée était désorganisée, la paie était en retard et les officiers jaloux et mécontents de l'influence acquise par les Français. Avec les agents du Peshwa, ils créèrent du mécontentement parmi les soldats en insinuant que Bussy, général français avait des projets dissimulés (1).

Bussy, de son côté, malgré ses rencontres victorieuses avec les Marathas, fut très désolé de voir la déloyauté des troupes et des officiers du Soubah. Terrifiés par les attaques féroces des Marathas, ceux-ci avaient pris l'habitude de les éviter en restant à l'arrière. L'issue du combat ne dépendait donc que des troupes françaises. Mais il y en avait peu et leur victoire était incertaine, car les Marathas s'étaient révélés de leur taille dans quelques escarmouches. Jusqu'alors aucune aide n'avait été reçue de Tara Bai. Aucun renfort ne paraissait devoir bientôt venir de Dupleix, dont Bussy ignorait la situation. Les troupes françaises étaient dans un état pitoyable dû aux intempéries du climat étranger (2). Les munitions diminuaient continuellement. La question des provisions devint chaque jour plus angoissante. Chassant les villageois hors des villages et les dévalisant du peu qu'ils possédaient, le mécontentement croissant des troupes indigènes ne pouvait pas non plus échapper à son attention. Ses projets étaient de marcher sur Poona et de mettre en échec l'alliance des Marathas avec Ghazee-ud-din. C'était donc un moyen d'atteindre le but — laisser Ghazee-ud-din seul devant l'attaque. Dans ces circonstances, il n'aurait naturellement pas

(1) Grant Duff, o. c., I., p. 455.

Octave Sachot, *La France et l'Empire des Indes*, p. 133.

(2) A.C.C.². 83, p. 150 ; suivant la description donnée dans la lettre de Kerjean du 5 janvier.

hésité à accepter une proposition de paix si elle lui avait été offerte.

Les négociateurs furent de nouveau occupés à échanger des conditions. Le Diwan Ramdas Pandit rencontra Sadashivrao, le wakil du Peshwa, à Koregaon, pour conclure la paix entre le Soubah et le Peshwa. Ce dernier rendrait au Soubah le fort de Triumbuk et un partisan de Tara Bai, nommé Senapati, qui avait joint le parti du Soubah, devait recevoir l'ordre de quitter la cour de ce dernier (1). Bussy ne fut pas satisfait de ce résultat. Comme Kerjean le dit, il avait l'air triste et usé par les soucis. Pendant quelques jours, il ne vit personne. Toutefois, les événements le ramenèrent bientôt à l'action (2). Entre temps, l'armée retourna à Ahmadnagar, où elle trouva un nouveau renfort de quelques soldats et des provisions suffisantes pour un mois (3).

Balaji Rao, voyant l'ennemi se retirer de Poona, eut l'intention de profiter du mécontentement qui régnait dans le camp du Soubah ; il renforça le fort de Triumbuk, pris par un de ses chefs. Salabat Jang protesta contre cet outrage et demanda la restitution du fort, ce que le Peshwa refusa, donnant comme raison qu'il n'avait pas chassé Senapati de son territoire. Ce prétexte envoyé par Balaji Rao ne fut qu'une excuse. C'était une violation flagrante de l'entente faite par Ramdas Pandit avec Sadashiva Rao. Ramdas la considéra comme une grave provocation. La guerre était de nouveau inévitable. Là-dessus, le Soubah équipa une armée pour reprendre Triumbuk et se mit en route vers Joonere (4). On marcha pendant trois jours

(1) Sardesai, o.c., p. 347 (basé sur les letters du Peshwa, p. 124).

(2) Lettre de Kerjean. A.C.C.², 83.

(3) Ibid.

(4) Grant Duff, o. c., I, p. 456.

sans rencontrer l'ennemi. Le quatrième jour, il y eut une escarmouche près d'un « ghat », où Ramdas et Bussy, avec leurs soldats, refoulèrent encore les Marathas. Le Soubah, une fois de plus, exprima sa gratitude à Bussy.

A ce moment, Sayyad Lashkar Khan promit de ramener la paix et persuada Ramdas de ne pas poursuivre l'armée des Marathas. Sayyad Lashkar Khan et Janojee allèrent conférer avec Balaji Rao (1). Pendant cette marche, le Soubah fut harcelé sans cesse par des maraudeurs Marathas. L'armée était très gênée par le chemin raboteux qu'elle devait traverser avec les gros bagages. Voyant le Soubah et son armée fortement engagés dans une guerre avec le Peshwa, Raghojee Bhonsle commença à faire des incursions dans le pays appartenant au Soubah (2). La nouvelle que Raghojee Bhonsle envahissait son pays entre la Payn-Ganga et la Godavari augmenta son désespoir. La sagacité de Bussy vint à son secours. Voyant l'inutilité de la marche sur Triumbuk aussi bien que sur Poona, alors que les deux partis avaient un besoin impératif de paix, il conseilla au Soubah de conclure.

Après six jours de pourparlers, la paix fut enfin signée à Shingwa, le 17 janvier 1752 (3). Rien n'était vraiment changé dans les conditions convenues entre Ramdas et Sadashiva Rao. Le fort de Triumbuk devait être rendu dans un mois (4). La seule victime du traité fut l'infortuné Senapati, qui reçut l'ordre de quitter la Cour de Salabat Jang. En vérité, conclut Kerjean, commentant cet événement particulier, « il sera difficile de dire

(1) Grant Duff, o. c. I, p. 457.

Rajwade, o. c., p. 40.

(2) Grant Duff, l. c. « territoire entre Payn-Granga et Godavari », suivant Sardesai, o. c., p. 347.

(3) Sardesai, b. c.

(4) Lettre de Kerjean, A.C.C.², 83, p. 151.

qui sont les plus grands scélérats, les Maures ou les Marathas » (1). Les deux adversaires échangèrent des cadeaux comme preuve de leur bonne foi (2).

Après la conclusion de la paix, Salabat Jang retourna vers Golconde. Il fut encore en grand danger. Les coffres du Trésor étaient vides et l'armée demandait à grands cris sa paie arriérée. Sur la route du retour vers Golconde, le Diwan Ramdas Pandit fut assassiné à Bhalkee, le 7 avril, par un soldat mécontent dont la paie était en retard (3). L'événement présageait une révolte. Bussy était à Aurangabad quand le meurtre eut lieu. Quand il apprit que ce meurtre n'était pas suivi d'autres incidents fâcheux il devint moins inquiet. Toutefois, il se rendit compte de la nécessité d'être sur ses gardes. Comme mesure de protection, il mit immédiatement sur pied son bataillon et organisa des parades, annonçant en même temps l'arrivée d'un nouveau renfort de troupes européennes. La nomination du nouveau Diwan devint pour lui une question à étudier sérieusement. Aucun courtisan influent de la Cour du Soubah n'était favorable aux intérêts français.

Pensant qu'un ennemi connu serait meilleur qu'un ami douteux, il décida de faire nommer Sayyad Lashkar Khan comme Diwan. Le 7 avril 1752, le poste vacant du Diwan fut donné à Sayyad Lashkar Khan et Shah Nawaz Khan fut nommé gouverneur de Haiderabad (4). Ce fut une énigme pour certains historiens de savoir comment Bussy pu favoriser la nomination au

(1) Lettre de Kerjean, A.C.C.², 83, p. 151.

(2) Comme Rajwade dit : « Salabat Jang envoya quelques gâteaux et le Diwan envoya des feuilles de Tulsi comme preuve de leur bonne foi. » Rajwade, o. c., p. 40.

(3) Grant Duff (basé sur Maratha MSS et Khuzaneh Amirah), o. c. I, p. 456.

(4) Grant Duff, o. c., I, p. 460. Seir Mutaqherin, III, p. 324.

poste influent du Diwan, d'un homme dont l'amitié était suspecte. Quelques écrivains considèrent que ce fut une grande erreur de la part de Bussy, tandis que d'autres l'expliquent en disant que les circonstances nécessitèrent une action audacieuse et immédiate. Il y avait possibilité d'une révolte sérieuse. Ses collègues capables, Kerjean et Vincens, avaient pris leur retraite et étaient remplacés par Goupil et Mainville ; ni l'un ni l'autre n'ignorait les affaires de l'Inde, mais ils avaient beaucoup à apprendre au sujet des affaires du Deccan. Sayyad Lashkar Khan avait beaucoup d'influence à la Cour du Soubah et son amitié pouvait créer une atmosphère favorable aux intérêts français. Ce ne fut ni une erreur, ni une mauvaise action de Bussy. Ce fut un acte spontané et il fit ce qu'il ne pouvait que faire.

Bussy aurait peut-être pris cette décision comme le meilleur moyen dont il disposait pour paralyser les intrigues de Sayyad, en l'amenant sous son influence directe. Quant au Soubah, celui-ci était complètement sous l'influence de Bussy. « Qu'importe, écrivit Bussy à Moracin, si le nouveau Diwan est plus ou moins dévoué au Soubah, maintenant que le Soubah règne lui-même par nous ! » Cela démontre clairement que Bussy ne se trompait nullement. Il savait ce qu'il allait faire et il le faisait par la confiance dans l'influence qu'il avait sur le Soubah. La fin dramatique de Ramdas, comme l'élévation de Sayyad Lashkar Khan faisaient comprendre au Soubah qu'il ne pouvait pas avoir beaucoup de confiance ni dans ses chefs, ni dans l'efficacité de son gouvernement. Sa vie serait en danger au moment où les Français le quitteraient. De ce fait, le Soubah avait un plus grand besoin de solliciter l'aide des Français. Il demanda à Bussy un nouveau renfort de soldats de Pondichéry. Neutra-

liser le Soubah au pouvoir devint dès lors la tâche sacrée de Bussy. Salabat Jang devait sa position à Bussy. Bien mieux, le Soubah était par conséquent son œuvre, si l'on peut s'exprimer ainsi. Sa personnalité était précieuse pour les Français et, d'autre part, elle leur était sacrée. C'est à lui que les Français devaient leurs établissements dans le Carnatic. Au moment où ce prince serait destitué du pouvoir, les prétentions des Français cesseraient d'être légitimes.

Dupleix avait ses projets : maintenant que la paix était faite avec Balaji Rao, il voulait demander l'aide de Salabat Jang pour ses expéditions contre Mahomed Ali à Trichinopoly « Avec l'assistance de Dieu, » écrivait Dupleix à Bussy le 5 juin 1752, « tout ira au mieux pour la Nation. » (1). Si grande était l'influence des Français dans le Deccan, que malgré la situation désespérée à Trichinopoly, Dupleix n'hésita pas à envoyer quelques officiers sous les ordres de Monjustin à Masulipatam, sur la route de Haiderabad. Dans sa lettre du 27 juin, nous voyons qu'il remercie Bussy de sa résolution de rester encore à la Cour du Soubah. « Le motif qui vous engage de rester est digne de vous. En mon particulier je vous en ai une obligation parfaite et je souhaite ardemment que vous y persisterez jusqu'à ce que tout soit ferme et stable. » (2). Après la capitulation déplorable de Law près de Trichinopoly, Dupleix avait mis tout son espoir en Bussy et lui avait même écrit : « Je vous considère aujourd'hui comme le restaurateur de notre gloire, qu'un étourdi (Law) vient d'avilir » (3).

(1) A.C.C.², 83, Dupleix à Bussy, le 5 juin 1752.

(2) A.C.C.², 83, Dupleix à Bussy, le 21 juin 1752.

(3) A.C.C.², 83, Dupleix à Bussy, le 27 juin 1752.

Bussy, de son côté, n'appréciait pas la politique de Dupleix dans le Carnatic, Dupleix voulait lui-même se proclamer Nabab d'Arcot à la mort de Chanda Sahib, et Bussy écrivit dans sa lettre du 13 juillet : « Désirer vous faire déclarer Nabab d'Arcot avant que Salabat Jang ait sa puissance assurée au Deccan, c'est comme si vous vouliez cueillir des fruits avant qu'ils soient mûrs. On me considérera comme un flatteur, si, avec la connaissance que j'ai de ce pays, je ne m'oppose pas à votre projet. » (1). Suivant Bussy, ce projet de Dupleix était « hors de saison », il aurait entraîné la perte de tous leurs espoirs, et il craignait que « la nation ne soit jetée dans un abîme d'humiliation dont elle ne sortirait peut-être jamais » (2). Ceci nous donne une idée de la clairvoyance et de l'équilibre avec lesquels Bussy jugeait. Il ne se laissait pas emporter, ainsi que Dupleix, par l'imagination. C'était un réaliste froid. Les difficultés qu'il avait rencontrées à la Cour de Salabat Jang lui avaient donné ce caractère modéré et loyal.

Chaque jour, la situation à la Cour de Soubah devenait de plus en plus décourageante pour Bussy. Avec de faibles moyens et une armée mécontente, le souci de se battre avec Ghazee-ud-din, qui descendait vers Aurangabad, pesait lourdement sur son esprit.

Sans être découragé par la nouvelle de la paix, conclue entre Balaji Rao et Salabat Jang, Ghazee-ud-din, soutenu par Holkar et Bhonsle, marchait rapidement vers Aurangabad. Suivant ses plans, Raghojee Bhonsle devait attaquer le Deccan du côté Nord-Est et lui-même avec Malhar Rao Holkar devait mar-

(1) Mémoires pour le marquis de Bussy (1767), p. 13.

(2) Ibid, p. 14.

cher directement sur Aurangabad (1). Les intrigues qui se nouaient à la Cour de l'Empereur à Delhi et l'attitude hostile des Rohillas, ainsi qu'une menace d'invasion de la part de Ahmed Shah Abdali, l'avait retardé. Néanmoins, au mois de septembre 1752, il s'approchait d'Aurangabad (2).

A la nouvelle de l'approche de Ghazee-ud-din, Sayyad Lashkar Khan commença à jouer un rôle de traître. Il persuada le Soubah qu'en renonçant à son poste de Diwan, et en faisant croire qu'il passait du côté des Marathas, il serait facile à Sayyad Lashkar Khan de contrecarrer les plans de Ghazee-ud-din. Le Soubah se laissa facilement tromper. Sous prétexte de persuader quelques-uns des chefs Marathas de rester neutres ou de se mettre du côté de Salabat Jang, Sayyad Lashkar Khan alla voir Janojee Nimbalkar à Kurmilla (3). Sa véritable intention, au contraire, était de faciliter une alliance entre Ghazee-ud-din et les Marathas et de provoquer la chute de Salabat Jang et, avec lui, le départ des Français de la Cour du Deccan. Salabat Jang était trop crédule pour voir ses intentions. Shah Nawaz Khan fut nommé à la place de Sayyad Lashkar Khan au poste de Diwan (4). Bussy était également trompé.

Balaji Rao, de son côté, pensait jouer le rôle d'arbitre entre les deux combattants. En apportant son aide au plus offrant des deux frères rivaux, le Peshwa voulait retirer l'avantage le plus complet de la situation. Dans cette intention, il s'en alla vers Burhampur, où il rencontra Janojee Nimbalkar et Sayyad

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 460. Sardesai, o.c., II, p. 8.

(2) Grant Duff, o.c., I, p. 461. Pillai, o.c., VIII, p. 227. Elliot, *History of India by its own Historians*, VIII p. 318.

(3) Grant Duff, o.c., I, p. 461 (basé sur Maratha MSS et Seir Mutaqherin, III, p. 324.

(4) Ibid.

Lashkar Khan. A cette rencontre, Sayyad Lashkar Khan agit comme l'envoyé de Salabat Jang, disant que son maître avait reçu des ordres de l'Empereur pour que Ghazee-ud-din se rende à Aurangabad afin d'établir le gouvernement en son propre nom et retourner ensuite à Delhi ; comme nous l'avons dit plus haut, Balaji Rao, qui désirait faire tourner à son avantage la lutte entre les deux frères, écrivit à Ghazee-ud-din au sujet de ces ouvertures. Ghazee-ud-din était accompagné de Sayyad Lashkar Khan et de Mahommed Anwar Khan, qui, soupçonnant Sayyad Lashkar Khan d'être plus un rival qu'un ennemi, désirait que le Peshwa le retienne, lui et Nimbalkar, et les amène dans leur camp (1). Le Peshwa se déclara pour Ghazee-ud-din et se joignit à lui, à Burhampur.

A ce moment-là, Salabat Jang se trouvait à Haiderabad. Il reçut un courrier de Ghazee-ud-din l'exhortant à conclure un arrangement. Ghazee-ud-din réclamait les six provinces pour lesquelles il prétendait posséder un *firman*. En même temps, il promettait de mettre son armée en route pour faire entrer Salabat Jang en possession de quelques provinces du Bengale dont il possédait également le *firman* (2).

Ghazee-ud-din, étant le fils aîné de Nizam-ul-Moulk, exerça une sorte de pression morale sur sa prétention au pouvoir de Soubah, et arrivé directement de la Cour de l'Empereur à Delhi, il convainquit le peuple de la légitimité de sa cause. Entre temps, il promit au Peshwa la cession du territoire à l'Ouest de Berar, depuis la rivière Tapti jusqu'à la rivière Godavari (3), et il fit cette promesse après son entrée à Aurangabad.

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 461.

(2) Gentil, *Mémoires sur l'Indostan*, p. 52.

(3) Seir Mutaqherin, III, p. 324.

Cette nouvelle eut un effet épouvantable sur Salabat Jang et nous n'hésitons pas à croire qu'il aurait très probablement donné son trône en échange d'un territoire à Ghazee-ud-din, qui aurait été le nouveau Soubahdar du Deccan. Bussy avait également reçu des instructions de Dupleix en vue d'essayer de négocier avec Ghazee-ud-din dans le cas où il le jugerait nécessaire (1). Mais cet arrangement, qui aurait été fatal à l'influence française, fut rendu subitement impossible par l'assassinat de Ghazee-ud-din. Il succomba malheureuse victime de l'ambition d'une belle-mère, une des intrigues les plus ordinaires des palais royaux des Indes. La veuve-mère de Nizam Ali, qui venait, dans l'ordre de la succession, après Salabat Jang, — poussée par le désir ardent de voir son fils sur le Musnud du Deccan après Salabat Jang — invita Ghazee-ud-din à dîner et l'empoisonna avec un plat dont elle lui avait persuadé de manger et cela avec de bruyantes marques d'affection. Il mourut empoisonné la même nuit (2).

(1) Martineau, o.c., IV p. 62.

(2) Grant Duff, o.c., I, p. 461.

Cet incident du meurtre a été attribué par les différents écrivains à diverses personnes. Orme, qui prenait la belle-mère de Salabat Jang pour la propre mère de Salabat Jang attribue le meurtre à Salabat Jang (Orme, o.c., I, p. 278). M. Waring confirme presque le même point de vue quand il dit : « Ghazee-ud-din mourut du poison donné par sa propre mère. » Comme Orme, Waring aussi confond entre la belle-mère et la mère véritable de Ghazee-ud-din (Waring, *A History of the Mahrathas* p. 148). L'auteur de Mutaqherin nous informe que Salabat Jang a tellement intrigué avec les femmes de son frère qu'elles l'ont empoisonné (p. 324). Tous ces écrivains concordent au moins sur ce point que Ghazee-ud-din mourut le poison donné par une de ses mères. De ces « mères », nous pouvons maintenant éliminer la mère de Ghazee-ud-din lui-même et celle de Salabat Jang, parce que dans le premier cas, la mère de Ghazee-ud-din n'avait aucune intention d'administrer du poison à son propre fils et dans le second cas, Ghazee-ud-din ne voulait prendre aucun plat des mains de la mère de Salabat Jang, dont il pouvait suspecter une intrigue. Nous pouvons donc identifier l'assassin de Ghazee-ud-din comme étant la mère de Nizam Ali, le demi-frère de Ghazee-ud-

Ce terrible meurtre fut très avantageux pour Salabat Jang. Il le laissait sans rival déclaré quant au Musnud du Deccan. Ce fut très allègrement qu'il envoya un ambassadeur à Pondichéry confirmant à Dupleix son titre de Nabab des contrées au Sud de la Krishna (1). L'ambassadeur fut reçu en grande pompe et très respectueusement par Dupleix à Pondichéry. Toutefois, l'atmosphère n'était pas exempte de tous soucis. Balaji Rao envoya la nouvelle du meurtre de Ghazee-ud-din à Salabat Jang en insistant sur l'exécution fidèle de la promesse, donnée par le défunt aux Marathas (2). Le Peshwa revendiquait le territoire à l'ouest du Bérar, de la Tapti à la Godavari. Salabat Jang devait alors choisir entre une guerre fatale et la cession du territoire revendiqué par le Peshwa, et promis par Ghazee-ud-din. Cette fois-ci, le Peshwa avait avec lui les forces alliées des armées de Holkar et de Bhonsle. Il était aussi soutenu par quelques chefs Mogols, qui après avoir donné leur aide à Ghazee-ud-din avaient peur de la vengeance de Salabat Jang. Cependant, Salabat Jang refusa. Les deux partis mirent leurs armées en marche. Après deux ou trois escarmouches, les armées arrivèrent près de Bhalki. L'armée des Marathas entourait toute l'armée du Soubah, qui était sans vivres depuis trois jours. Réduit à la dernière extrémité, Bussy expédia Marion de Mersan négocier la

din. Comme Salabat Jang n'avait pas de descendant, il est très plausible de croire que la mère de Nizam-Ali, qui venait après Salabat Jang dans la succession, serait tentée de donner du poison à Ghazee-ud-din pour faciliter le chemin de son propre fils. Que Salabat Jang n'ait pas trempé dans le meurtre, on peut le déduire de la remarque faite par Gentil que le Soubah reçut la nouvelle par une lettre du Peshwa Balaji Rao. Jusqu'alors il ignorait tout de l'affaire et il était rempli de terreur et de crainte, ne sachant pas comment il devait affronter Ghazee-ud-din. Gentil, o.c., p. 51.

(1) Orme, I, p. 332.

(2) Gentil, o.c., p. 52.

paix (1). Balaji Rao était prêt à des concessions en échange de la cession des provinces de Khandesh et Aurangabad dans un but lucratif (2). Marion de Mersan retourna avec ces conditions vers le Soubah. Bussy se rendait compte qu'il était à la fois sage et nécessaire de préférer une paix solide à une guerre douteuse. Il recommanda l'acquiescement aux conditions offertes par Balaji Rao, stipulant que Bhonsle devait retirer ses troupes au delà du Payn Ganga (3). Balaji Rao accepta cette clause. Bussy rapporta cet accord au Soubah, qui le reçut avec des larmes, l'appelant son « libérateur », et l'assurant qu'il n'oublierait jamais ses services (4). Ce traité est connu sous le nom de traité de Bhalki. Il fut signé le 29 novembre 1752 (5). Il n'était pas plus avantageux pour le Soubah, qu'il n'était honorable pour Bussy, qui par son intelligence et sa diplomatie, plutôt que par la force des armes, avait encore une fois rétabli une situation compromettante.

Après le traité, Balaji Rao invita Bussy à son camp et envoya Malhar Rao Holkar et d'autres chefs pour l'escorter jusqu'à lui (6). La rencontre qui eut lieu entre Balaji Rao et Bussy se fit en grande pompe. Bussy fut reçu pendant deux jours. On donna en son honneur une fête magnifique qui coûta 2,000 roupies. Pillai en a fait mention dans son journal. Il nous donne une liste caractéristique des cadeaux que Balaji Rao donna à Bussy en cette occasion. La liste contient beaucoup de cadeaux précieux, dont un éléphant avec des hanarchements en argent,

(1) Gentil, o.c., p. 53.

(2) Ibid.

(3) Grant Duff, o. c., I, p. 460.

(4) Martineau, o.c., IV, p. 70.

(5) *Mémoires historiques*, par Delaître, R.H.I.P., II, p. 265.

(6) Pillai, o.c., VII, p. 262.

un collier de perles, Kulgi Turra et un cheval caparaçonné (1). En effet, c'était un grand honneur pour Bussy d'être reçu ainsi par Balaji Rao, le Peshwa.

Outre la gloire qu'il donna à Bussy, ce traité fut l'issue heureuse des mesures politiques et des opérations militaires, grâce auxquelles Bussy avait créé, développé et affirmé le pouvoir de Salabat Jang — l'achèvement du plan pour lequel il s'était offert de servir Salabat Jang.

Le traité avec les Marathas et l'assassinat de Ghazee-ud-din libéraient Salabat Jang de la menace de tout trouble extérieur. Le Soubah revint à Haiderabad et Sayyad Lashkar Khan fut à nouveau réinstallé comme Diwan. Les Français reçurent le district de Condavir, contigu à la province de Masulipatam (2).

Bussy pensa que c'était alors le moment propice de se retirer du Deccan. Selon lui, aucune occasion n'était plus favorable que celle-ci pour se retirer du Deccan avec les lauriers gagnés sur les champs de bataille. Il avait exécuté les projets de Duplex et exécuté ses ordres avec une loyauté irréprochable. Cependant, il n'avait laissé échapper aucune occasion de lui montrer l'état du Deccan et les événements comme ils les voyait ; c'était une aventure pleine de dangers pour l'avenir, et dont la meilleure solution serait de la liquider au plus vite. Bussy avait essayé dans tous ses lettres, à partir du début de l'année, tout de suite après l'armistice de Shingwa avec Balaji Rao, d'attirer

(1) Pillai, o.c., VII, p. 263.

(2) Orme, o.c., I, p. 332. Comme Bussy le dit dans ses Mémoires (1767), cette province lui fut donnée par le Soubah comme jagir pour maintenir sa dignité comme « Maimaret » — un titre de distinction rare qui lui fut conféré. A ce moment, cela rapportait un revenu d'environ « 2 millions ». C'était une concession personnelle à Bussy, toutefois il la remit à la Compagnie. *Mémoires pour le Marquis de Bussy*, p. 48. Pillai aussi dit que c'était une concession faite à Bussy, qui la remit à la Compagnie Française. Pillai, o.c., VII, p. 290.

l'attention de Dupleix sur la situation obscure et pénible dans laquelle il avait trouvé le Soubah et sa Cour. Dans presque toutes les lettres qu'il avait écrites pendant son séjour à la Cour du Soubah, Bussy avait essayé de suggérer à Dupleix d'abandonner le Deccan avec honneur. Comme un grand nombre de ces lettres sont perdues aujourd'hui, nous ne pouvons que nous référer à quelques-unes d'entre elles, telles qu'elles sont notées par Godeheu dans sa *Réfutation*, parue en 1769, pour confirmer ses arguments. Le travail de Bussy à la Cour de Salabat Jang ne peut être appréciée pleinement sans connaître la situation et le milieu où il a continué à agir, s'acquittant de la tâche qui lui avait été confiée. La situation était tout à fait décevante, et son entourage également contraire aux intérêts français. Par ces lettres, nous avons appris que Salabat Jang fut un prince à l'esprit faible, au jugement mal équilibré et sans connaissances politiques. Il n'avait pas le respect de ses sujets. Même à Delhi, il y avait une cabale puissante contre lui. Par elles, nous sommes éclairés sur la jalousie et le mécontentement des chefs du Soubah, sur l'hostilité des Marathas, sur la suspicion dirigée contre les Français et surtout sur la détresse financière, et par conséquent sur l'état trouble de l'armée (1). C'est donc tout à l'honneur de Bussy qu'il ait pu se maintenir si fermement dans une contrée étrangère, avec un entourage dont l'attitude était hostile et essayer de consolider l'autorité de Salabat Jang. Dupleix tenta de lui donner de l'enthousiasme et du courage en faisant appel à ses sentiments qu'il devait diriger vers la gloire de la France. Au début, Dupleix s'élevant très haut dans ses projets ambitieux, ne s'était pas rendu compte de la gravité de la

(1) Godeheu: *Réfutation*, p. 43.

situation. Même quand l'aide financière, qu'il avait demandée, fut annulée sur la prière de Bussy lui-même (1), il n'hésita pas à donner à Bussy des instructions pour tirer des traites au nom de Dupleix. Peut-être pouvons-nous dire qu'il pensait, tant il avait de confiance dans les talents de Bussy, que l'affaire serait vite arrangée et que les mauvais pressentiments de celui-ci étaient simplement des scrupules prudents. De nouveau, dans sa lettre du 28 novembre, de peur que Dupleix se laisse aller à de grands espoirs (2), Bussy lui avait tracé un sombre tableau de la situation à la Cour du Soubah, où « la désertion, la folie, les conspirations secrètes et mille autres événements inattendus ont créé une grande confusion » (3). Dans cette lettre, il écrivait clairement : « La situation est si instable qu'il m'est impossible de jouer plus longtemps le même rôle » (4). Bien plus, il avait même suggéré à Dupleix de chercher à faire la paix avec Mahomed Ali et les Anglais, quelque désavantageuse qu'elle puisse être (5).

Bussy essayait toujours de faire le mieux possible pour mener à bien les projets de Dupleix dans les meilleures conditions, en dépit de la situation défavorable. Il n'eut guère le temps de parler ni de se lamenter. Suivant les instructions de Dupleix, il organisa une marche vers Mysore avec le Soubah. En décembre

(1) Dupleix avait demandé à Bussy, le 9 octobre, comme faveur personnelle de lui procurer trois ou quatre lakhs de roupies de Narsadev et Govindas, deux banquiers de Haiderabad, mais Bussy l'avait informé dans sa lettre du 24 sept. 1752, qu'il avait lui-même un grand besoin d'argent. Arch. Vers. E. 3754, Dupleix à Bussy, 1^{er} juin 1753.

Dupleix à Bussy, Arch. Vers. E. 3754 (1^{er} janvier 1753).

(2) Dupleix avait projeté une expédition ensemble avec Salabat Jang contre Mahomed Ali à Trichinopoly.

(3) Arch. Vers. E. 3754, Bussy à Dupleix, 28 novembre 1752.

(4) Ibid.

(5) Ibid., p. 73; Pillai, o.c., VIII, p. 187.

1752, l'armée avait campé à Gulberge (1). A l'annonce d'une nouvelle expédition, les chefs et les troupes protestèrent unanimement. De tout le camp montaient de lourds murmures de mécontentement. Le 23 décembre, quelques cavaliers turbulents entourèrent la tente du Diwan et le menacèrent de mort. Des chefs se rassemblèrent autour d'une tombe ancestrale et jurèrent de ne pas avancer plus loin, avant que leur solde ne soit payée intégralement (2). Salabat Jang se trouvait dans un état de désespoir, il craignait que l'armée ne se révolte par suite du non règlement de sa solde. A ceci Bussy répondit en lançant une amorce tentante : que l'on aurait la chance de faire payer les contributions de quelques-uns des vassaux de Mysore. Toutefois Salabat Jang ne voulait pas marcher plus loin. Ce qui mit Bussy dans un grand embarras. Il avait reçu de Dupleix cette réponse : « Vous songez à vous retirer lorsque vous êtes dans la fleur de l'âge et que la fortune vous rit de toutes les façons. Pourquoi arrêter sa course ? » (3). Dupleix ne voulait pas que Bussy se retire. Cependant, après avoir consulté encore une fois ses officiers (4), Bussy écrit à Dupleix : « Sans doute vous ne serez pas moins surpris et irrité que moi de la conduite du Soubah, dont la faiblesse et l'incapacité font manquer les meilleures affaires... Il est impossible de soutenir longtemps pareil homme. Je souhaiterais bien que vous prissiez des mesures pour éviter l'extrême embarras où nous jeterait encore une pareille révolution. Le principal objet de notre expédition était d'établir Salabat Jang dans la place qu'il occupe et de le faire connaître dans tout

(1) Gentil, o.c., p. 57.

(2) Martineau, o.c., IV, p. 81.

(3) Arch. Vers. E. 3754. Bussy à Dupleix, 1^{er} janvier 1753.

(4) « Leur réponse unanime était qu'ils n'abandonneraient pas le Soubah. » B.N. 9158, p. 44-45.

le Deccan. Nous y avons réussi... Nous sommes venus à bout de ce que nous avons entrepris, car apparemment nous ne sommes pas engagés à rendre éternelle la domination de Salabat Jang et de sa postérité... Je pense donc qu'après avoir conduit le Soubah à Aurangabad ou dans quelque autre endroit qu'il veuille se retirer, il conviendrait que je prisse, avec nos troupes, la route de Masulipatam. Je vous prie de me donner là-dessus des ordres précis, qui ne me mettent pas dans la nécessité de rien prendre sur moi et de prescrire aussi ce qu'il faudra faire si le Soubah se trouve hors d'état, comme cela va arriver, de donner la paie ordinaire à nos troupes » (1). Bussy ne reçut pas de réponse précise de Dupleix. « Je suis toujours prêt d'approuver ce que vous faites, car je suis persuadé qu'aucune vue particulière ne vous guide dans toutes vos opérations, que la gloire du Roi, celle de la Nation et l'avantage de la Compagnie » (2).

Bussy se trouva alors dans une situation très embarrassante. Il avait surmonté bien des difficultés qui s'étaient trouvés sur son chemin. Cette crise financière le paralysait. Les coffres du trésor du Soubah étaient presque vides. La Compagnie française devait une somme énorme. Des emprunts étaient conclus avec des banquiers à un taux d'intérêt très élevé. Bussy était donc parfaitement qualifié pour écrire : « Le Diwan m'a déclaré qu'il n'y avait plus du tout d'argent, je ne sais trop comment je ferai si je ne puis pas engager les « serafs » (*) à faire les avances nécessaires pour la paie de nos soldats... Il ne faut pas espérer

(1) Suivant la lettre de Dupleix du 9 décembre 1752, le Soubah devait aux Français Rs. 1.589,638 et Rs. 400,000 en plus pour le nouveau trimestre. Godeheu, *Réfutation* (lettre de Bussy à Dupleix), p. 49.

(2) Arch. Vers. E. 3754, lettre de Dupleix à Bussy, 8 janvier 1753).

(*) Les *Serafs* sont les banquiers indigènes.

que Salabat Jang puisse jamais rétablir ses finances; elles sont très mal administrées. C'est une espèce de brigandage... Les rentiers ne fournissent pas la moitié de ce qu'ils doivent, tout ce que pourra faire Salabat Jang ce sera de s'entretenir assez modiquement et je ne lui connais aucune ressource pour pouvoir former un trésor pareil à celui de Nizam-ul-Moulk... Trouvant une aussi belle porte pour sortir de ce dédale, il ne serait guère prudent de s'y engager une seconde fois... Je vous le répète, Monsieur, il est temps de se tirer de ce labyrinthe... » (1).

Sous le poids de graves inquiétudes et des fatigues, la santé de Bussy s'altérait. Le 11 janvier, il tomba sérieusement malade (2). Depuis août 1752, sa santé laissait à désirer, mais dans son enthousiasme à servir la gloire et les intérêts français, il avait négligé de prendre toute précaution. Finalement, il dut consulter le chirurgien Guyonnet, qui se montra très inquiet; il lui prescrivit un repos absolu et un changement d'air; il était alors sur les bords de la Mangera, à 34 kilomètres d'Oudguir. Sur la demande du Soubah, il s'arrêta à Oudguir, où l'armée devait passer, avant de retourner à son quartier général (3). A Oudguir, on trouva Bussy encore plus malade qu'auparavant. Le 11 janvier, son état était très sérieux. C'était l'onzième jour qu'il avait continuellement de la fièvre, il souffrait du côté. Après une semaine passée à Oudguir, on l'emmena à Haiderabad, où il arriva dans un état de faiblesse extrême. Le capitaine Goupil prit provisoirement le commandement (4). Sayyad Lashkar Khan, Shah Nawaz Khan et Hussein khan, gouverneur à ce

(1) Arch. Vers. E. 3754. Lettre de Bussy à Dupleix (28 décembre 1752).

(2) Gentil, o.c., p. 57.

(3) Gentil, o.c., p. 58.

(4) Pillai, o.c., VIII, p. 291.

moment-là de Haiderabad, promirent à Bussy de soutenir Salabat Jang et de conserver les mêmes relations amicales avec les Français. A la fin du mois de janvier 1753, Bussy partit pour Masulipatam (1).

Dès que Bussy fut parti pour Masulipatam, Sayyad Lashkar Khan commença les machinations secrètes par lesquelles il espérait chasser les Français du Deccan. C'était pour lui une bonne occasion, car Goupil était un homme doué de médiocres capacités (2), un de ces caractères simples que le manque d'imagination expose constamment aux machinations des intrigants. C'était un soldat valeureux, mais pas un diplomate, ce qu'il devait être alors. En outre, il n'avait pas le génie politique d'un Bussy ou d'un Dupleix, il n'était même pas homme à comprendre la discipline.

L'effet immédiat de l'absence de Bussy se manifesta par la disparition de la discipline militaire. Les règlements que Bussy avait maintenus rigoureusement furent petit à petit mis de côté. La débauche et l'ivresse remplacèrent la discipline et la sobriété. Les soldats et les officiers passèrent leur temps en réjouissances inutiles; les méfaits du vin et des femmes s'introduirent dans le camp. Il y eut des querelles fortuites parmi les soldats et de fréquentes bagarres avec le peuple. Ce changement de conduite de la part des soldats fut suivi d'un changement de sentiments de la part du peuple, jusqu'à ce que, par degrés, la division devint visible et l'aversion intense envers les étrangers augmenta. L'auréole d'admiration créée autour des soldats français par Bussy fut détruite. Grâce à l'aversion populaire, Sayyad Lashkar Khan réussit à provoquer un mécontentement et une amertume encore

(1) Gentil, o.c., p. 59.

(2) Orme, o.c., I, p. 333.

plus considérable contre les Français. Sous prétexte que le trésor était vide, la paie de l'armée fut négligée, et quand Goupil protesta, Sayyad Lashkar Khan lui suggéra, d'une façon habile, que pour garantir la paie des troupes françaises, il fallait employer les soldats français au recouvrement des revenus des chefs et Zamindars récalcitrants (1). Goupil se laissa prendre à ce piège sans se douter que la proposition n'avait d'autre but que de diviser l'armée française et de lui aliéner l'opinion, afin de provoquer envers les Français l'impopularité et le mécontentement des Zamindars. La manœuvre suivante de Sayyad Lashkar Khan fut de convaincre le faible Soubah d'aller à Aurangabad. Le Soubah, privé des conseils fidèles de Bussy, fut dans une triste situation. Les officiers et courtisans qui rampaient en présence de Bussy, connaissant la faiblesse de Goupil, commencèrent peu à peu à lever la tête et se joignirent à Sayyad Lashkar Khan pour expulser les Français hors du Deccan. On persuada alors facilement Salabat Jang de signer l'ordre à Goupil de rester à Haiderabad (2), tandis que l'on ordonnait au lieutenant Mainville de l'accompagner à Aurangabad avec un petit détachement. Ainsi, par suite de ses habiles manœuvres, Sayyad Lashkar Khan créa une division dans la force française du Deccan : Mainville à Aurangabad et Goupil avec la section principale de l'armée à Haiderabad. Ne s'arrêtant pas là, Sayyad Lashkar Khan avait cherché à entrer par ruse en communication avec Mr. Saunders, le gouverneur anglais de Madras, dans l'intention de demander l'aide des Anglais pour chasser Bussy et son influence hors du Deccan. Malheureusement pour lui, les Anglais étaient alors occupés à se battre avec les Français près de Trichinopoly

(1) Orme, o.c., I, p. 334.

(2) Gentil, o.c., p. 59.

et par conséquent sa tentative n'aboutit à aucun résultat important. De nouveau, au mois d'avril, il renouvela ses tentatives et une correspondance régulière semble avoir été échangée entre lui et Saunders. Une de ses lettres adressées à Saunders fut interceptée et envoyée à Dupleix à Pondichéry (1). Dupleix reçut cette lettre avec une vive inquiétude et s'informa immédiatement de l'état des affaires à la Cour du Soubah.

Par ailleurs, Bussy commençait à se remettre, grâce à l'hospitalité de Moracin et grâce à la saine brise marine de Masulipatam. Il ne voulait plus retourner au Deccan (2). Il désirait ardemment aller à Pondichéry, aussitôt que sa santé le lui permettrait. Une puissante force d'attraction l'y appelait. Chouchou, la fille de Mme Dupleix, qu'il avait prise en affection, se trouvait à Pondichéry (3). Il avait rencontré cette jeune fille et par amour et par ambition voulait l'épouser. Dupleix et sa femme avaient approuvé cette union. On disait que le mariage aurait lieu au retour de Bussy du Deccan. Dupleix avait promis d'envoyer un bateau pour l'amener à Palicotta. Mais quand il reçut les nouvelles du Deccan, Dupleix remit à plus tard l'exécution de ce projet.

Quand il apprit la décadence malheureuse de l'influence française à la Cour de Salabat Jang, Dupleix fut très affligé de cet état de choses. Il ne voyait le remède que dans une alternative. Il fallait quitter le Deccan pour toujours, ou Bussy devait y retourner. Il demanda à Bussy d'aller à Haiderabad aussitôt

(1) MALLESON, *o. c.*, p. 374.

(2) *Mémoires pour le Marquis de Bussy* (1767), p. 17.

(3) Chouchou était la jeune Mademoiselle Vincent, la fille de Madame Dupleix par son premier mariage. Son nom réel était Marie-Françoise Xavier. Gaudart, *Catalogue de l'Exposition Coloniale*, p. 120.

que possible et de sacrifier sa tranquillité et son amour. Malgré son désir de vivre confortablement, en possession d'une fortune considérable et bien établie, Bussy ne s'aveuglait pas sur la situation au Deccan. Il ne pouvait pas voir sans chagrin l'écroulement d'un édifice qu'il avait érigé avec effort et peine. Il avait pu s'imaginer l'évacuation du Deccan, ayant sur sa tête des lauriers verts, fraîchement cueillis sur le champ de bataille, mais être chassé du Deccan par des intrigues était pour lui une pensée trop humiliante. Il se rendit compte que tout serait perdu s'il ne revenait pas et il n'opposa pas un refus catégorique à la première sollicitation de Dupleix. Le 10 mai, Bussy répondit qu'il était prêt à partir (1).

Il quitta Masulipatam sans espoir ni enthousiasme. Il ne pouvait oublier que cinq mois auparavant il avait suggéré lui-même à Dupleix l'idée de quitter le Deccan et les événements qui avaient suivi n'étaient pas de nature à le faire changer d'avis. Comme il avait amassé une assez grande fortune, il ne désirait pas engager sa réputation dans une tâche qui lui semblait n'être qu'une aventure. Sa lettre à Moracin (2) exprime les mêmes sentiments et les mêmes idées qu'il considérait comme des arguments propres à atténuer sa responsabilité. Il était prêt à retourner au Deccan, parce que « Il (Dupleix) croit que ma présence guérira tout » (3). Il s'apprêta à agir pour prouver qu'aucun motif personnel n'avait guidé sa conduite. Il l'entreprit simplement comme un sacrifice — sacrifice de sa santé, peut-être de sa vie et de ce qui lui était plus cher que tout le reste — d'une

(1) Martineau, o.c., IV, p. 98.

(2) B.N. 9158, p. 88. Lettre de Bussy à Moracin, 28 mai 1753.

(3) Ibid.

partie de sa réputation et l'honneur de sa patrie (1). Il retourna à l'armée comme un soldat qui se jette au devant du feu par devoir et par nécessité.

Bussy reçut plein pouvoir pour agir comme bon lui semblait quant aux questions urgentes (2). Avant d'entrer en campagne, il reçut une lettre de Roumikhan (3) qui lui demandait de ne pas aller à Haiderabad, où sa popularité était perdue. A la réception de la lettre et des nouvelles de la division de l'armée française et apprenant que les soldats français étaient employés à recevoir les revenus, Bussy considéra comme un honneur plutôt que comme un devoir de ne pas quitter le Deccan avant que l'ordre y soit rétabli. Avec le dernier conseil de Moracin: « Marchez avec confiance, souvenez-vous de César au passage du Rubicon; vous êtes en meilleur chemin qu'il n'était alors... » (4), Bussy rappela ses troupes de l'intérieur et reprit sa marche le 26 mai 1753.

(1) B. N. 9158, p. 88. Lettre de Bussy à Moracin, 28 mai 1753.

(2) Note officielle de Dupleix du 4 mai 1753.

(3) Un chef de la Cour de Salabat Jang, qui prétendait être un ami des Français.

(4) B.N. 9158, p. 88, Moracin à Dupleix.

CHAPITRE VI

ACQUISITION DES CIRKARS

Bussy rappela les détachements que Goupil avait envoyés imprudemment dans les districts et partit immédiatement à Haiderabad. Sur le chemin, les troupes le rejoignirent. Au milieu de juin, il arriva à Haiderabad avec 400 Européens et 3,000 cipayes (1).

Son arrivée gênait les projets de Mahomed Hussein, le gouverneur à Haiderabad, qui avait retenu la paie des troupes françaises et avait tenté de les inquiéter par les ruses de Sayyad Lashkar Khan.

Haiderabad révéla à Bussy une situation telle qu'il aurait à peine pu se l'imaginer. Le désordre, presque l'anarchie, y régnait. La paie des troupes était en retard; les soldats étaient mal entretenus; la discipline avait dégénéré en débauche et la corruption n'avait pas mis longtemps à s'infiltrer.

Bussy rétablit immédiatement une forte discipline et demanda des comptes à Goupil et à Mainville. A son grand regret, il s'aperçut que ces deux officiers — Goupil et Mainville

(1) Orme, o.c., I, p. 335.

Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 29.

— avaient détourné une somme de Rs. 40,000 (1). De peur qu'ils ne provoquent de l'agitation, Bussy les renvoya à Pondichéry.

Sayyad Lashkar Khan, de son côté, ourdissait rapidement ses intrigues contre les Français. Il avait reçu des Anglais une réponse favorable à sa lettre. Ne s'arrêtant pas là, il fit interner à Dawlatabad, Nizam Ali et Bassalat Jang, deux frères de Salabat Jang, attribuant à Bussy l'initiative de cet acte, afin de provoquer une antipathie générale (2).

Bussy se rendait compte de la gravité de la situation; l'influence française au Deccan était menacée. Il ne répétait plus qu'il allait quitter le Deccan. Son activité se concentra sur cette idée, qu'il fallait rétablir la suprématie française à la Cour de Salabat Jang. Dans la circonstance, ses talents militaires ne lui suggéraient qu'un moyen : marcher à Aurangabad et forcer les traîtres qui avaient entouré le Soubah, à la soumission. L'idée était téméraire. C'était une entreprise pleine de périls et extrêmement audacieuse, mais elle n'en était pas moins digne du soldat qui en était l'auteur.

Aller à Aurangabad équivalait à une marche de plus de 700 kilomètres à travers un pays hostile et personne ne savait ce que le rusé Sayyad Lashkar Khan inventerait pour créer de nouveaux troubles et de nouveaux obstacles à l'exécution de ce projet. Il y avait toujours la crainte d'une alliance probable des Marathas avec Sayyad Lashkar Khan, car Raghojee Bhonsle et Balaji Rao désiraient avidement, malgré leur traité, profiter de l'absence de Bussy. Celui-ci avait décidé Mahomed Hussein à faire un paiement partiel de la paie des troupes, pour le mois

(1) Martineau, o.c., IV, p. 125.

(2) Gentil, o.c., p. 65.

de septembre, quoique la dette entière se montât à 88 lakhs (1). Sayyad Lashkar Khan fit remplacer Mahomed Hussein. Bussy ne pouvait pas voir clairement l'habileté du Diwan. Il félicita le nouveau gouverneur avec une égale finesse et demanda un lakh de roupies pour la garnison, mais ceci était impossible et la nomination fut annulée. Mahomed Hussein fut remis en place et les Français y gagnèrent un ami.

Cependant, rien n'effrayait Bussy. Il conservait son intrépidité militaire, malgré les circonstances contraires et les dangers menaçants; il résolut d'amener au port le bateau dont il avait assumé la charge, n'ayant d'autre aide que sa bravoure et sa capacité de meneur d'hommes.

Son habileté militaire lui suggéra la nécessité d'avoir un lieu de refuge fortifié dans le cas où un malheur arriverait. Bussy installa une garnison sous Dugrez, dans le fort de Golconde, sous le prétexte de le défendre au nom du Soubah. Nous voyons alors Dupleix recommander la même précaution, mais Bussy, avec sa prévoyance militaire, l'avait déjà mise à exécution quand Dupleix le lui écrivit.

Aussitôt que la saison des pluies fut finie, Bussy se mit audacieusement en route pour Aurangabad, sans attendre aucun ordre du Soubah, qui était retourné lui-même à Aurangabad (2). Avant son départ, il fit une grande revue de son armée et écrivit une lettre à Salabat Jang, lui rappelant impudemment qu'il ne devait qu'à Bussy sa situation de Soubah (3).

En route, Bussy fut rejoint par M. de Conflans avec un deta-

(1) Mémoire pour le Marquis de Bussy, p. 29.

(2) Ibid., p. 30.

(3) B.N. 9158, pp. 48-49.

chement d'environ 300 soldats. Il avait fait un accord avec Mahomed Hussein, et le gouverneur de Bedar, qui ayant appris sa marche, était venu le voir.

Les Marathas, sous Balaji Rao et Raghojee, étaient entrés dans le territoire du Soubah en violant les termes du traité. Sayyad Lashkar Khan n'avait ni les forces militaires ni la diplomatie pour les en empêcher; et la nouvelle que Bussy avançait vers Aurangabad bouleversait complètement les projets de cet intrigant. Ceci lui fit perdre tout contrôle de lui-même. Il savait que sa lettre adressée à M. Saunders avait été interceptée. Il savait que le masque était tombé de son visage et que le coup d'œil vif de Bussy avait lu toutes ses pensées intimes. Agissant, comme toujours, avec bassesse et sans énergie, à la fois arrogant et plein de confiance, il envoya à Bussy des lettres de soumission, demandant de négocier. Ces propositions n'arrêtèrent pas Bussy dans sa marche fougueuse.

Balaji Rao, voyant que Bussy continuait sa marche avec ses troupes, dut abandonner l'exécution de son projet de ravager les terres du Soubah. Bussy rencontra Balaji Rao, qui confirma le traité précédent, promettant de restituer le territoire pris pendant cette incursion (1). Cette entente avec les Marathas fortifia le dévouement vacillant du Soubah et de quelques chefs de la Cour. Ayant plus de confiance en lui-même, Bussy continua sa marche et arriva à Aurangabad. Il entra dans la ville avec ses 8,000 hommes en ordre de bataille, lui-même et Conflans au milieu. Pendant le peu de temps qu'avait duré cette marche, sa conduite avait assez déconcerté ses ennemis. Sa marche rapide et le respect dont Balaji Rao Peshwa, l'avait entouré lors de

(1) Orme, o.c., I, p. 335.

leur rencontre, avaient produit un grand changement dans l'attitude du Soubah et des courtisans de son entourage.

Pour lui souhaiter la bienvenue, plusieurs chefs du Soubah étaient venus au devant de lui jusqu'aux portes; et, d'après Gentil, il fut reçu avec grand respect par les chefs qui étaient allés le saluer avec 16 éléphants (1).

Sayyad Lashkar Khan commençait à se sentir très effrayé. Comme Bussy trouvait qu'une attitude soumise lui était favorable, il changea sa façon d'être. Avec une grande promptitude, il fit reprendre à ses troupes le service de la garde du Soubah, comme si leurs anciennes relations amicales étaient restées les mêmes. Cette attitude de froide dissimulation de la part de Bussy intriguait encore plus Sayyad Lashkar Khan. Il recherchait l'amitié de Bussy et était prêt à faire son possible pour apaiser le grand général.

Le 4 décembre, Sayyad Lashkar Khan rencontra Bussy et l'amena devant le Soubah (2). Le Soubah reçut Bussy avec une grande cordialité. Le résultat fut que les ennemis se virent obligés de changer de conduite vis-à-vis de Bussy. Ils essayèrent de gagner son amitié et c'était à qui lui exprimerait le mieux sa gratitude et son respect. Bussy, voyant que la situation lui était favorable, reprit son rôle d'allié soumis, avec l'intention de gagner en influence. Il voulait regagner cette influence par une amitié apparente. Il ne demandait rien, mais faisait allusion à tout. Quelques jours après son arrivée, il tint un conseil, auquel il invita plusieurs chefs influents et courtisans du Soubah. Son but principal était d'amener un accord avec le Soubah par l'ami-

(1) Gentil, o.c., p. 84.

(2) Ibid, p. 74.

tié et l'approbation de ses chefs, et d'établir ainsi sur des bases solides l'influence et l'autorité françaises à la Cour du Soubah. Son projet était de faire céder aux Français les provinces de Rajmundry Ellore, Moustaphanagar et Chicacole (1) ou les Cirkars, comme elles s'appelaient, de sorte que les troupes françaises, grâce au revenu de ces provinces, pourraient être bien payées et maintenues à la Cour du Deccan, et éviter ainsi la crise financière qui mettrait souvent les troupes à la merci du Diwan ou des officiers du Soubah.

Ces Cirkars avaient une étendue de 950 kilomètres et produisaient 50 lakhs de roupies par an (2). Avec la prudence intelligente qui lui était coutumière, Bussy faisait promettre aux chefs d'appuyer son projet et les cinq grands personnages qui se rencontrèrent avec lui à l'assemblée, rédigèrent un accord qu'ils signèrent. A quelques-uns, il promit des Jagirs, à d'autres son amitié. Sayyad Lashkar Khan n'était pas favorable à la cession des provinces que Bussy avait demandées. Il considérait ces provinces comme ayant une grande importance politique, en toires à l'intérieur de la péninsule au lieu de ces régions côtières (3).

Bussy voyait la nécessité de se débarrasser de Sayyad Lashkar Khan, mais il ne se faisait pas d'illusion sur le prestige et l'influence dont le Diwan jouissait au Deccan. Sans se laisser aller à la décision irréfléchie d'arrêter Sayyad Lashkar Khan et de l'envoyer à Masulipatam sous une forte escorte, comme Dupleix le lui avait suggéré (4), Bussy profita de l'occasion qui

(1) Gentil, o.c., p. 74, p. 31. Mémoires pour le Marquis de Bussy (1767). p. 31.

(2) Marshman, *History of India*, p. 337.

(3) Orme, o.c., I, p. 337.

(4) Martineau, o.c., IV, p. 161.

se présentait, sans se montrer du tout agressif. Sayyad Lashkar Khan ne pouvait pas supporter l'amitié que d'autres chefs juraient à Bussy. Il sentait sa faiblesse et il ne se trouvait pas assez fort pour contrecarrer les plans de Bussy; il préféra donc résigner ses pouvoirs de Diwan. Sayyad Lashkar Khan envoya à Bussy les sceaux de sa fonction avec ses compliments, disant que personne d'autre que lui n'était digne de les tenir (1). Avec une dissimulation analogue, Bussy renvoya les sceaux à Sayyad Lashkar Khan avec les mêmes compliments, tandis qu'indirectement, par d'autres chefs, il rendait la situation si intenable pour Sayyad Lashkar Khan, que ce dernier donna sa démission (2). A sa place fut nommé Shah Nawaz Khan (3), qui, se rendant bien compte de l'influence de Bussy, avait été assez intelligent pour montrer de l'amitié aux Français. Il était un des cinq chefs qui avaient signé la convention avec Bussy. A nouveau celui-ci fit une manœuvre habile. Pour apaiser Sayyad Lashkar Khan, il lui proposa de le nommer Gouverneur de Bedar (4). Cette place était occupée par Raghojee Bhonsle. Il semble donc que Bussy avait eu l'idée de créer une rivalité entre ces deux personnages dangereux, empêchant ainsi leur attention de se porter sur son influence à la Cour et de la gêner.

A nouveau, une rencontre officielle eut lieu. Bussy y exprima le désir de se faire céder les provinces de Moustaphanagar, Ellore, Rajmundry et Chicacole, pour assurer aux troupes françaises une paie régulière avec les revenus de ces provinces. Sayyad Lashkar Khan fut malgré tout opposé à cette cession.

(1) Orme, o.c., I, p. 336.

(2) Seir Mutaqherin, III, p. 354.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

Bussy fit mettre à sa place Shah Nawaz Khan, qui acquiesça facilement à sa demande (1). L'entretien, qui était d'un caractère purement formel, ayant été conclu, Bussy signa avec le Diwan les articles de la convention par laquelle l'alliance française s'était désormais régularisée.

Comme il avait été stipulé dans ce pacte, les Français obtinrent les quatre provinces de Rajmandry, Moustaphanagar, Chiacole et Ellore pour subvenir à l'entretien de leurs troupes. Ils devaient recevoir les sommes dues à ce moment-là par ces provinces. Aux troupes françaises seules serait confiée la garde de la personne du Soubahdar. Le Soubahdar ne devait pas se mêler des affaires du Carnatic, administré par les Français et les autres affaires de l'Etat devaient être menées avec la collaboration et l'avis de Bussy.

Presque tous les écrivains qui se sont occupés de cette période de l'histoire des Indes, ont noté avec admiration cette réussite de Bussy. En effet, elle fut le point culminant de son habileté politique. C'était le fruit d'une expérience personnelle d'environ trois années pleines de vicissitudes étranges et passées au Deccan, à la Cour du Soubahdar. Ses ennuis financiers et par conséquent l'état précaire dans lequel ils se trouvaient souvent, lui et ses troupes, presque à la merci des officiers du Soubah, lui avaient suggéré cette méthode comme la véritable solution. Un moment, découragé par cet état des affaires, il fut sur le point d'abandonner le Deccan, mais maintenant que ce projet lui était apparu comme une solution convenable de ses difficultés, nous voyons changer totalement ses idées sur le Deccan. Cet exploit de Bussy mérite notre attention non parce qu'il apportait un

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 463 (basé sur Khuzaneh Amirah).

moyen de se débarrasser des obstacles, mais parce qu'il apparaissait comme le bon chemin dans lequel les efforts énergiques d'une puissance étrangère, ambitieuse de sa suprématie politique aux Indes, devait être dirigés, et nous pouvons signaler qu'il y avait là le germe du fameux « Subsidiary System » développé avec tant de succès plus tard par les Anglais. Bussy, de plus, était pleinement justifié par ce fait que cette convention avec le Soubah procurait aux Français quatre provinces importantes.

Ces provinces, où « les Cirkars », comme elles s'appelaient, ajoutées à l'acquisition faite précédemment de Masulipatam et Condavir, appelées les Guntoor Cirkars, mettaient les Français en possession d'une côte de mer étendue d'environ 750 kilomètres du Chilka à Motupili, s'étendant vers l'intérieur à une distance de 45 à 160 kilomètres, arrosée par la Krishna et la Godavari. Elles comprenaient le pays de Divi et beaucoup de villes importantes et de centres commerciaux. Ces territoires unis, appelés plus tard les Cirkars du Nord, formaient une superficie d'environ 17.000 milles géographiques (1) et produisaient un revenu de 10,247,350 francs (2). D'après les *Mémoires* de Noailles, le commissaire civil, ces revenus pouvaient se monter à un chiffre encore plus élevé, mais les villages étant abandonnés, un tiers seulement du pays était cultivé.

Suivant les *Mémoires* de M. Duplan, Masulipatam et Condavir produisaient un revenu de 25,00,000 francs, déduction faite des frais, tandis que M. Renel évalue le revenu total des Cirkars

(1) Malleson, o.c., p. 380.

(2) Pièces justificatives, nos IX et X. Collin de Bar, *Histoire de l'Inde*, II, p. 75.

à 10.000.000 francs (1). Quant à Bussy, nous voyons qu'il estimait le revenu généralement à 36 lakhs roupies; bien mieux, après déduction des dépenses militaires s'y rattachant, il prévoyait un surplus net de 2 lakhs (2).

Les *Mémoires* de M. Duplan parlent de mines de diamants dans le Condavir. Le territoire était riche, car les forêts abondaient en bois de teck. Quelques endroits du pays étaient renommés pour la fabrication du drap et la culture du riz. Il ne manquait pas non plus de moyens de défense. Des chaînes de mon-

(1) Collin de Bar, *Histoire de l'Inde*, II, p. 76.

Elphinstone faisant l'éloge de cette acquisition faite par Bussy, nous dit que ces Cirkas du Nord produisaient un revenu de 600.000 £. Elphinstone, *Rise of the British Power in India*, p. 218. Malleson estime le revenu à environ £ 400.000. Malleson, *o.c.*, p. 380.

(2) I. *Chicarole*:

Revenu : 16 lakhs.

Dépenses:

comme Sibandy de cette province	500. »
500 cavalerie. Rs. 30 chaque	15.000. »
1.000 cipayes. Rs. 15 chaque	15.000. »
4.000 Piadas. Rs. 3 chaque	12.000. »
paie de scribes et autres dépenses	8.000. »
	50.500. »

ce qui fait *six lakhs* par an à déduire des *seize lakhs*.

Reste *dix lakhs* à notre compte.

II. Le Sibandy d'*Ellore*, *Rajmundry*, *Mustafanagar* rapporte ensemble 20 lakhs comme suit :

Ellore	17 lakhs
Mustafanagar	3 lakhs

En déduisant une dépense de 6 lakhs pour le Sibandy des provinces : 1.000 cipayes, 500 cavaliers, 4.000 Piadas à la même paie que pour Chicacole et la même somme pour les scribes et autres dépenses, il restera..... 14 lakhs

En additionnant ceci aux 10 lakhs

de Chicacole, cela fait 24 lakhs
qui devraient être accordés pour le maintien de mon armée.

De la lettre de Bussy à Moracin (28 nov. 1753), comme citée dans *Mémoires pour le Marquis de Bussy*, pp. 158-159.

tagnes, des forêts épaisses et des passes de montagne servaient de défenses naturelles.

Ces acquisitions, pour employer le langage d'un historien anglais, « rendaient les Français maîtres des plus grands dominions, à la fois en étendue et en valeur, qui aient jamais appartenus aux Européens en Hindoustan, sans excepter les Portugais, quand ils étaient au sommet de leur prospérité » (1).

En effet, cette acquisition faite par Bussy promettait à la France d'exercer une suprématie sans rivale dans le triangle limité par Ganjam, Surat et le Cap Comorin. Ceci présentait de grands avantages commerciaux. Il ne lui restait qu'à s'assurer une suprématie bien marquée pour tenir tête à ses rivaux d'une façon énergique.

C'est difficile à être d'accord avec M. Dodwell, quand il dit : « Le Deccan ne valait pas la peine d'y tenir tant. » (2). Quant à Bussy, cette occasion des quatre provinces était le couronnement de sa carrière brillante, pendant trois années, à la Cour du Soubah. Ceci mérite spécialement notre attention, parce que c'est le point de départ d'un changement radical dans ses vues concernant le Deccan. La facilité avec laquelle il triompha l'autorisait à penser que Dupleix avait raison quand il lui conseillait de rester à la Cour du Deccan. Bussy, maintenant, ne parlait plus d'abandonner le Deccan. Bien mieux, il se déclarait ouvertement pour le maintien de l'influence des Français à la Cour du Soubah. Quand il sut que le bruit courait qu'on allait rappeler les troupes françaises, comme gage de leurs intentions pacifiques, il prit l'initiative de réclamer leur maintien. Il écrit,

(1) Orme, o.c., I, p. 337.

(2) Dodwell, *Clive and Dupleix*, p. 102.

le 16^e décembre 1753, à Rouillé (1), qui était en route pour la France : « Si nous quittons ce pays, le Soubah reprendra les provinces et les Anglais s'établiront sur notre ruine. Le vice-roi de Goa essaye aussi de se substituer à nos soldats dans le service du Soubah. » (2).

Il répète la même idée dans sa lettre à son ami Marion de Mersan, datée du 20 décembre (3).

Ainsi, pour Bussy aussi bien que pour Dupleix, le maintien d'une petite armée à la Cour de Salabat Jang était une nécessité absolue. C'était pour cette raison que Dupleix n'avait pas voulu exécuter l'ordre donné par la Compagnie de retirer les troupes du Deccan (4).

Pour la même raison, Dupleix avait envoyé un nouveau renfort de soldats à Bussy, alors qu'il en avait besoin lui-même, et c'était pour répondre à cette nécessité qu'il avait demandé encore 2.500 soldats pour occuper les principales places du Deccan. « Cinq mille hommes suffisent pour dicter notre loi et notre volonté dans toutes les Indes », dit Dupleix fièrement (5).

Et ici nous trouvons l'idée d'un protectorat politique du Deccan. Maintenant que Sayyad Lashkar Khan était privé de son pouvoir ministériel, Bussy se tourna vers les frères du Soubah, qui étaient détenus à Dowlatabad par les machinations

(1) Rouillé était un vieux marchand de la Compagnie. Il avait séjourné pendant longtemps en Chine et terminait son voyage aux Indes. Outre Pondicherry, il visita Masulipatam et quelques endroits en Bengale. A son retour en France, il fut nommé un des Directeurs de la Compagnie.

(2) A.C.C² 84, Bussy à Rouillé (18 déc. 1753).

(3) A.C.C² 84, p. 138.

(4) Fr. n. acq. 9151, 48, Dupleix à Machault; 16 oct. 1753.

(5) Fr. n. acq. 9151, 64, Dupleix à Montran, 9 nov. 1753.

de l'ancien Diwan. Il pensait les libérer dans le but de gagner la popularité et l'amitié de Nizam Ali, qui suivait Salabat Jang dans l'ordre de la succession. Depuis son arrivée à Aurangabad, Bussy avait réglé sa conduite d'une manière si intelligente qu'il avait l'air de se mêler moins des affaires privées du Soubah. Au début, il avait complètement fermé les yeux sur l'affaire concernant l'emprisonnement des princes, mais comme il était maintenant désireux de les voir relâchés, il ne laissait rien au hasard. Il se mettait en relations avec le Gouverneur de Dowlatabad, qui après bien des réticences demanda 50,000 roupies en espèces et un jagir valant 2 lakhs (1). Bussy ne voulait pas payer en espèces. D'un autre côté, Balaji Rao cherchait un prétexte d'intervenir dans les affaires du Deccan, et était prêt à prendre fait et cause pour Nizam Ali. Il avait offert trois lakhs de roupies en espèces et un jagir valant autant au Gouverneur de Dowlatabad, en échange de la mise en liberté des princes (2). Le Gouverneur hésita entre ces deux propositions.

Bussy se rendit compte de la nécessité de contrecarrer l'alliance des Marathas avec Nizam Ali, qui en toute probabilité en résulterait, si le premier payait la mise en liberté du dernier. Bussy y vit aussi la possibilité d'une autre révolution au Deccan. C'est pourquoi il laissait entendre très habilement au Soubah qu'un nouveau danger était probable. Le Soubah comprit le danger et consentit à libérer ses frères. Il avait cependant peur qu'ils ne créent de nouveaux troubles et il convint avec Bussy d'une condition : ils seraient gardés sous la protection des Français après leur élargissement de Dowlatabad. Le fils de Kallunder Khan fut envoyé à Dowlatabad avec 2.000 soldats ; il était

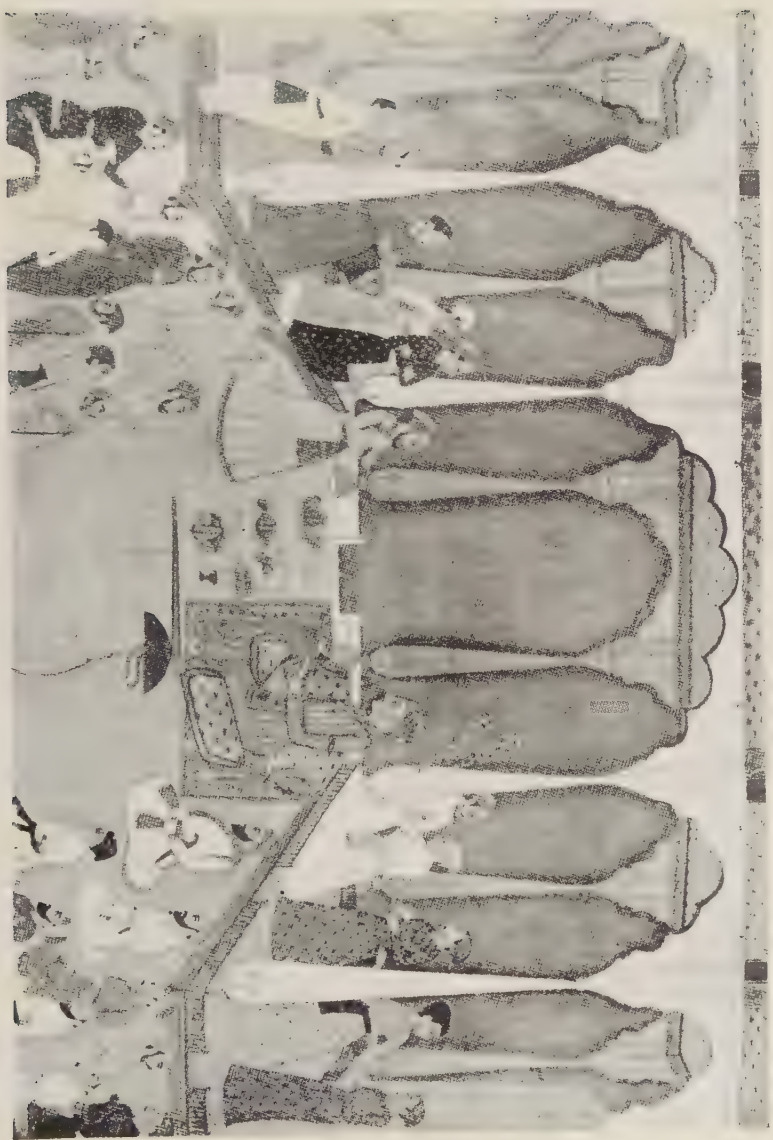
(1) Martineau, o.c., IV, p. 161.

(2) Ibid.

porteur des ordres de Salabat Jang. Le « Killedar » (1) refusa d'abord de reconnaître les ordres, mais quand il sut que c'était aussi le désir de Bussy, il libéra les princes. Les princes furent escortés par les troupes françaises à Aurangabad aux acclamations bruyantes du peuple. Tout le monde se mit à admirer la conduite de Bussy et les Français furent de nouveau tenus en grande estime. On les considéra comme les bienfaiteurs désintéressés du pays. Pour Bussy, cela avait été un acte opportun. Il pouvait maintenant compter sur un rival de Salabat Jang, dans le cas où le Soubah, impuissant et d'un caractère faible comme il l'était, pousserait l'ingratitude au point d'oublier l'aide des Français, ou si une révolution soudaine modifiait les circonstances actuelles.

Bussy avait appris le persan et pouvait parler avec le Soubah sans interprète. Il était alors moins embarrassé de gagner le Soubah à ses vues politiques. Au mois de décembre, Salabat Jang avait grand besoin d'argent. Bussy voyait là une occasion de nommer de nouveaux gouverneurs à son choix. Il pouvait immédiatement obtenir des gouverneurs nouvellement nommés 19 lakhs pour le Soubah. Le titre de Gouverneur de Haiderabad fut donné à Shikayat Khan pour cinq ans contre le paiement annuel de 40 lakhs, sur lesquels il payait 12 lakhs au comptant. Neayamadoulla Khan fut nommé Gouverneur d'Adoni et Raichur contre le paiement de 5 lakhs en espèces. Adboul-hadin-Khan, le frère de la veuve de Muzaffar Jang, reçut la forteresse de Mahour, en échange d'une contribution de 2 lakhs. En quelques autres lieux, il nomma des amis de Neayamdoulla Khan et Kallunder khan, qui avaient voué leur fidélité à Bussy. Le Kille-

(1) *Killedar*, c'est l'officier commandant d'une forteresse.



La Cour de Salabet jing.

dar de Bedar était aussi un ami des Français (1). De cette façon, Bussy était le maître de toute l'administration du Deccan. Même à la Cour du Soubah, il avait fait de la place pour ses favoris et ses amis.

Ainsi, sans faire couler une goutte de sang, avec sa dextérité militaire et politique, Bussy s'était fait le dictateur du Deccan. Ayant consolidé son autorité à la Cour du Soubah, Bussy dirigea son attention vers les provinces nouvellement cédées.

En effet, en obtenant ces provinces riches sur la côte du Coromandel, Bussy s'était assuré du maintien futur des troupes françaises, par un revenu régulier, sans avoir à dépendre d'un des officiers du Soubah. Mais les difficultés pécuniaires actuelles restaient sans solution. Il pensait aller personnellement dans ces provinces faire des arrangements, pour se libérer de ses ennuis financiers.

En outre, le caractère particulier de la cession de ces provinces rendait sa visite personnelle d'autant plus nécessaire. Bussy avait agi avec une grande intelligence quand il se fit céder ces territoires par le Soubah. Il s'était fait donner ces provinces par le Soubah à lui personnellement (2) et non pas à la Compagnie. Au début, Dupleix désapprouva cette sorte de disposition (3) qui semblait montrer le désir de Bussy d'être un vice-roi indépendant et autonome du Soubah. Bussy n'était poussé d'aucune façon par un motif égoïste d'autorité personnelle, en dehors des intérêts de la Compagnie, car il connaissait les derniers ordres reçus de la métropole : toutes les cessions reçues par les serviteurs de la Compa-

(1) Gentil, o.c., p. 72-73. Rajwade, o.c., p. 157.

(2) Mémoire pour les syndics et directeurs de la Compagnie des Indes contre le Marquis de Bussy, p. 18.

(3) Arch. Vers. E. 3754, Dupleix à Bussy, 28 février 1754.

gnie devaient être faites à la Compagnie elle-même. Il avait fait ce que Dupleix avait fait et même plus ; sa position, son influence et le tact politique particulier avec lequel il avait amené les chefs puissants du Soubah à signer la convention, demandaient que la cession fut faite à son nom. Que serait l'influence de Bussy sur ces chefs si la cession était faite à la Compagnie ? Celle-ci pourrait rappeler Bussy à tout moment, pourrait aussi refuser de reconnaître les relations établies par Bussy avec les chefs indigènes. Pour que les chefs indigènes qui s'étaient rangés du côté de Bussy puissent avoir confiance dans la perpétuité du soutien amical des Français, Bussy crut qu'il était nécessaire d'obtenir la cession à son nom.

On peut attribuer deux raisons à la conduite de Bussy. Premièrement, Bussy avait peur que la cession à la Compagnie puisse exciter la jalousie des Anglais au moment où les négociations se poursuivaient avec eux à Sadra pour amener la paix entre les deux nations ; et deuxièmement, Bussy, avec sa perspicacité intelligente, avait vu la possibilité que Salabat Jang, faible de caractère comme il était, par une influence hostile, consente à se dispenser des services des troupes françaises et, dans ce cas, si la cession était faite directement à la Compagnie, celle-ci serait forcée pour son prestige de les rendre sans aucune opposition, tandis que la cession était faite à Bussy, on ne pourrait le forcer à les rendre sans aucune résistance. La première raison nous semble purement apparente, car, étant donné la situation des Anglais vis-à-vis des Français, aucune session ou garantie d'amitié qui renforcerait la position des Français aux Indes ne serait acceptable pour les Anglais ; et si Bussy devait être si scrupuleux à ce point, et s'abstenir de tout ce qui ne plairait pas aux Anglais, sa présence même auprès du Soubah serait considérée

comme une grande inconséquence et y aurait-il une différence particulière aux yeux des Anglais, que la cession des provinces fût faite à Bussy et non pas à la Compagnie ? Nous reconnaissons que Bussy désirait faire la paix avec les Anglais à des conditions honorables, ainsi qu'il en émettait l'opinion dans sa lettre à Dupleix (1), comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, mais nous ne devons pas oublier qu'il ne le désirait qu'au sujet des affaires de Trichinopoly. Il ne serait pas déplacé de répéter ici qu'un des arguments de Dupleix qui avaient décidé Bussy à retourner au Deccan de Masulipatam était, qu'il fallait contrecarrer l'intrigue qui résulterait sans doute de la correspondance entre Sayyad Lashkar Khan et Mr. Saunders. L'influence française au Deccan était trop chère à Bussy et cela il le répète dans beaucoup de ses lettres à Dupleix après son arrivée à Aurangabad. Cet argument paraît de pure forme. Peut-être Dupleix avait-il une raison pour prétendre que ce n'était pas une cession aux Français et que Bussy n'avait qu'à donner en fermage le revenu de ces provinces, sous la domination du Soubah, pour pouvoir subvenir au maintien de ses troupes.

Et en effet, Dupleix dissimula et ferma les yeux officiellement sur cette cession. La deuxième raison nous semble expliquer en partie l'action de Bussy car, comme il l'écrivait lui-même dans sa lettre à Dupleix (2), Salabat Jang, alors Soubah, n'était pas homme qui méritait grande considération, mais il était Soubah et cela suffisait. Nous voyons clairement que Bussy envisagea la possibilité d'une révolution au Deccan et nous pou-

(1) Godeheu, *Réfutation*, Bussy à Dupleix, 13 juillet 1752.

(2) B.N. 9159, Bussy à Dupleix, 11 avril 1754.

vons considérer que c'était pour faire face à cette éventualité probable, qu'il avait obtenu à son nom la cession des provinces, depuis qu'il avait échangé personnellement des garanties mutuelles d'amitié avec quelques-uns des principaux chefs du Deccan.

Quand Bussy fit part à Dupleix de son intention de partir pour les districts cédés, laissant derrière lui auprès du Soubah un détachement de 100 ou 150 soldats et environ 10,000 cipayes, Dupleix désapprouva clairement l'intention exprimée par Bussy (1), car il avait peur de voir se répéter les mêmes troubles que l'année précédente. Moracin était déjà à Masulipatam et c'est lui qui pouvait prendre possession des nouvelles provinces. Il était aussi à même de prendre la succession nouvelle de l'administration, sans que Bussy ait à se déranger pour s'y rendre.

A ceci Bussy répondit avec beaucoup de vivacité. Il réclamait le droit de diriger seul la politique du Deccan comme il lui plaisait. Dupleix ne lui avait-il pas donné pleins pouvoirs ? Dupleix n'était pas en face d'un dilemme. Il désirait, de son côté, pratiquer la dissimulation, au sujet de la cession des Cirkars, vis-à-vis des Anglais, tandis que Bussy, de l'autre côté, insistait pour se rendre personnellement aux Cirkars pour en prendre possession lui-même. En outre, il existait une grande différence d'opinion entre Bussy et Moracin quant à l'administration des provinces cédées. Puisque les provinces avaient été cédées à des conditions personnelles, Moracin croyait n'y avoir rien à faire ; bien plus, il déclara à Bussy que, s'il devait aller prendre possession de ces provinces, les Anglais et les Hollandais sauraient quelles avaient été cédées réellement aux Français, et cela les

(1) Arch. Vers. E. 3754. Lettre de Dupleix à Bussy (16 janv. 1754).

encouragerait à faire cause commune avec les Poligars (1) pour chasser les Français. Moracin montrait aussi ses appréhensions au sujet de la sûreté de Masulipatam, au cas où Bussy devrait courir le risque d'une opposition dans ces provinces.

A ceci Bussy avait répondu avec beaucoup de force : « Si on ne veut pas aller jusqu'au bout, il n'était pas nécessaire du tout de se mêler de l'affaire. Il serait assez singulier que nous ne puissions pas nous emparer d'un pays qu'on nous donne sans la permission des Anglais. Si l'on craint les menées des Anglais et des Hollandais, il ne fallait pas demander ces provinces... Je le répète, c'est au nom des Français qu'il faut prendre possession et non au mien. Je suis ici au nom de la Nation et tout ce que je fais est fait en son nom et pour elle. » (2)

Bussy et Moracin n'étaient nullement d'accord sur la question du fermage de la province de Chicacole à Vijayaram Raje. Entre temps, Bussy apprit qu'Ingeram, Zamindar favorable aux Anglais, avait déclaré qu'il préférerait mourir que de voir les Français en possession de sa province (3). Les Anglais avaient essayé d'amener une réconciliation entre Jaffer Ali et Vijayaram Raje (4).

Dupleix devait décider entre les deux personnages ; l'un était son neveu et à l'autre il devait presque toute sa gloire et le prestige français. Il essaya de faire régner la paix entre eux. Il écrivit à Moracin : « Il faut pardonner à Bussy », et expliquait que les embarras financiers dans lesquels se trouvait Bussy avaient seuls déterminé l'attitude qu'il avait prise (5).

(1) Les *Poligars* sont les petits fermiers du pays.

(2) B.N. 9158, lettre de Bussy à Moracin, 3 février 1754.

(3) Martineau, o.c., IV, p. 176.

(4) Ibid.

(5) B.N. 9159, lettre de Dupleix à Moracin, 9 mars 1754.

Mais les questions pécuniaires agrandissaient l'abîme de mécontentement qui existait entre eux. Depuis le début, Bussy avait de grandes gênes financières. Pour répondre à ses besoins, il devait vendre même les cadeaux qu'il avait reçus de plusieurs chefs, ce qui lui rapportait 3,80000 roupies en plus des sommes qu'il avait empruntées (1). Chaque jour ses difficultés devenaient plus grandes et mettaient sa patience à l'épreuve.

Il ne pouvait se tourner que vers Dupleix et Moracin. Dupleix avait écrit à Moracin d'envoyer autant qu'il pouvait à Bussy et le 27 janvier il avait même exigé que l'on envoie chaque mois le montant d'un lakh (2). De son côté, Moracin était aussi très à court d'argent. Il n'avait rien reçu jusque là des nouvelles provinces, et il ne pouvait pas disposer du revenu des anciennes provinces sans les ordres exprès de Dupleix, car elles formaient un compte séparé (3).

Il avait été facile à Dupleix de décider l'envoi d'un lakh de roupies par mois à Bussy, mais il avait été difficile de trouver la somme ; — on ne pouvait pas non plus envoyer quoique ce soit dans les mois de février ou mars. Nous voyons que Dupleix écrit à nouveau au Conseil de Masulipatam de s'approprier les revenus avec soin et de faciliter ainsi la situation de Bussy vis-à-vis du Soubah. Moracin ayant reçu 3 lakhs de Vijayaram Raje comme revenu de Chicacole et de Rajamundry, il envoya sur cette somme, un lakh à Bussy qui le reçut le 17 mars 1754.

On peut facilement comprendre l'impatience de Bussy. Il était forcé de donner satisfaction à ses troupes qui menaçaient

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 58.

(2) B.N. 9159, lettre de Dupleix à Moracin, 9 mars 1754.

(3) Martineau, o.c., IV, p. 180.

à chaque moment de se révolter et de désertre. Un moment, il découvrit que dix déserteurs par jour quittaient le camp. Dupleix lui-même pouvait à peine s'imaginer comment Bussy réussissait à se maintenir au milieu de telles difficultés.

Le 11 avril 1754, Bussy envoya à Dupleix un compte de ses recettes et de ses dépenses. Depuis le 1^{er} septembre 1753, il avait reçu :

	Roupies
De Dupleix	100,000
Des fermiers par la voie de Dugrez	122,000
D'Aurangabad et de Haiderabad	200,000
De Masulipatam	42,000
De Kallunder Khan et de ses amis par emprunts successifs	519,638
Total	983,638
Avec un débours jusqu'au 15 avril de	983,000
dont, pour la dépense de l'armée jusqu'au départ d'Ibrahim	244,986
Et depuis son départ, en déterminant les cipayes à se contenter des rescriptions pour moitié de leur solde par mois (1)	150,950

Avant cette date, Bussy avait emprunté aux Sowcars, du 15 juin 1753 jusqu'à son arrivée à Haiderabad.

Pour compléter la paie du mois de juillet.....	15,769 Rs.
Pour compléter la paie du mois d'août	44,213 Rs.
Pour compléter la paie du mois de septembre	2,251 Rs.
Pour les mois d'avril, mai, et les quinze jours de juin au détachement d'Aurangabad	32,512 Rs.
Pour l'intérêt de deux mois et demi sur les dernières sommes.	255 Rs.

Total..... 100.000 Rs.

Le 26 août, il tira une lettre de change sur Masulipatam pour 80,000 pour payer l'arrérage de la paie de ses troupes et 7,300 roupies pour le mois d'avril et 7,270 roupies pour le mois de mai.

Le mois suivant, la situation ne s'était pas du tout améliorée. Dans les nouveaux comptes qu'il adressa à Duplex le 15 mai, Bussy déclara nettement qu'il était nécessaire de pourvoir aux nécessités présentes et futures suivantes :

	Roupies
Pour rembourser à différents seigneurs du Deccan....	600.000
Pour rembourser aux marchands.....	300.000
Solde de trois mois et demi aux officiers et des emprunts faits à quelques particuliers.....	100.000
Neuf mois et demi de solde aux sepoys.....	400.000
Entretien du détachement de blancs auprès du Soubah	100.000
Pour celle de Masulipatam, deux mois et demi.....	400.000
Pour quatre mois d'hivernage sur nos terres.....	400.000
Total.....(1) Rs	2300000

Duplex voyait que le seul moyen de le délivrer de cette situation était de mettre à sa disposition les revenus de Masulipatam et de Condavir pour l'année courante. La crise financière avait donné à Bussy des sentiments d'amertume et de rancune envers Moracin.

Entre temps, vers le 20 avril, Duplex, satisfait de l'action de Bussy, le nommait commandant en chef des nouvelles pro-

(1) BN. 9158, pp. 175-177.

vinces (1). Et nous voyons Dupleix apaiser Moracin qui désirait ce titre pour lui-même, en prenant pour excuse évidente les services rendus par Bussy.

« Vous êtes amis, Bussy et vous, et tous les deux vous m'êtes chers... N'oubliez jamais les obligations que la Nation doit à ce grand homme. Rendez-lui la justice qu'il mérite... » (2).

A la fin, Dupleix demanda à Moracin d'agir suivant les instructions de Bussy et de suivre son avis sur les questions essentielles. Cette lettre de Dupleix mettait fin au manque d'autorité de Bussy dans les nouvelles provinces. Dupleix, par sa prudence, établit les relations amicales entre Bussy et Moracin. Ayant reçu le titre de Commandant en Chef des nouvelles provinces, Bussy décida d'y aller avec l'intention de s'entendre pour établir une administration efficace dans ces districts nouvellement acquis. Dès le début du mois de février, nous voyons Bussy préoccupé au sujet de l'établissement de l'autorité française dans ces provinces. Sa lettre en réponse aux mauvais pressentiments exprimés par Moracin concernant l'attitude des Anglais et des Hollandais nous autorise à dire que Bussy désirait adopter une politique hardie et progressive dans ces nouvelles acquisitions (3). La remarque d'Injeram et la réconciliation procurée par les Anglais entre Vijayaram Raje et Jaffer Ali avait attiré son attention dans cette direction avec une impatience grandissante (1).

Au début, cette idée de Bussy fut très froidement reçue par

(1) Mémoires pour les syndics et les directeurs de la Compagnie des Indes contre le Marquis de Bussy, p. 20.

(2) Arch. Vers. E. 3756, Dupleix à Moracin, 28 avril 1754.

(3) Lettre de Bussy à Moracin, 28 novembre 1753.

Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 140.

(4) Martineau, o.c., IV, p. 176.

Dupleix, qui craignit que l'absence de Bussy n'occasionnât la reprise des intrigues contre les Français à la Cour de Salabat Jang. Il avait à plusieurs reprises demandé à Bussy de ne pas quitter le Deccan. A nouveau, Dupleix désirait éviter toutes occasions d'exciter la jalousie et l'appréhension dans l'esprit des Anglais, à un moment où il était en négociations avec eux pour essayer de conclure un arrangement amical entre les deux nations (1). Il avait tenté de calmer l'anxiété de Bussy en le rappelant loin de la présence de Moracin à Masulipatam et il avait donné des instructions à Moracin pour exécuter tous les ordres de Bussy. Toutefois, la cause qui provoqua l'anxiété de Bussy n'était pas puérile.

Après avoir pris sa décision, il eut l'idée de recourir à une autre méthode. Il envoya, au mois de février, un de ses lieutenants les plus fidèles et en qui il avait la plus grande confiance, — Sheikh Ibrahim, qui servait sous ses ordres comme capitaine des cipayes — avec 2,186 cipayes et environ 674 cavaliers aux Cirkars. Quelques jours après, il expédia Dugrez avec 150 soldats européens, pour se joindre à Sheikh Ibrahim. Bussy leur avait très sagement commandé d'éviter toute attitude susceptible de donner aux Anglais le moindre prétexte d'intervenir soit directement, soit par les Poligars des provinces (2). Ici, nous trouvons un exemple de plus, que malgré sa résolution de suivre une politique agressive, les raisons de crainte qu'avait eu Dupleix n'avaient pas échappé non plus à l'attention de Bussy.

Il y avait encore une autre raison qui peut expliquer le désir de Bussy de s'en aller vers les nouvelles provinces. Il est très

(1) Ces négociations amenèrent la Conférence à Sadras entre les Anglais et les Français, Orme, o.c., I, p. 367.

(2) Martineau, o.c., IV, p. 187.

intéressant de constater qu'après l'acquisition de ces provinces, il y avait eu un changement très net dans l'attitude que Bussy avait adoptée envers le Soubah. Il a, semble-t-il, décidé d'agir comme un des Jagirdars (1) indépendants du Soubah. Comme eux, il désirait se retirer en hiver, laissant seulement un Wakil (2) auprès du Soubah et retourner à l'automne, époque où ils devaient verser le montant de leurs contributions. Considérant le caractère extraordinaire de ses relations avec le Soubah, comparées avec celles d'autres chefs, Bussy avait eu l'idée de laisser un détachement auprès du Soubah avec un officier capable et vigilant et il avait déjà choisi pour ce poste Dioré, capitaine venu dernièrement de l'Ile de France. Nous pouvons attribuer cette idée de Bussy à son désir machiavélique d'adopter l'attitude paradoxale de ne pas se mêler des affaires du Soubah, tout en ne cessant de le dominer.

La situation aux Cirkars était quelque peu confuse. Ici, en effet, les préoccupations de Bussy étaient justifiées. Suivant la proposition de Bussy, Moracin était entré en communication avec Vijayaram Raje au début du mois de décembre. Il avait offert à Vijayaram Raje, dans le cas où il consentirait à payer d'avance la somme d'un lakh de roupies, la permission d'avoir non seulement la province de Chicacole, mais aussi Rajamundry, contre un paiement annuel de 9 à 10 lakhs. Entre temps, Jaffer Ali, qui connaissait la façon particulière dont ces provinces avaient été cédées aux Français, se rendait compte qu'elles ne lui seraient pas données en fermage. C'est pour cela qu'il se préparait avec 3.000 fantassins et 400 cavaliers à s'opposer aux Fran-

(1) *Jagirdar*, un chef féodal.

(2) *Wakil*, un agent ou un député.

çais (1). Sayyad Lashkar Khan l'avait poussé à suivre la conduite de Mahomed Ali dans le Carnatic et suggérait l'idée de conclure une alliance avec Vijayaram Raje à n'importe quel prix, dans le but d'empêcher les Français de pousser plus avant dans les Cirkars. Les Anglais et les Hollandais soutenaient Jaffer Ali, et le chef de Nellipelli lui envoya quelques soldats. Vijayaram Raje différait l'accord et n'avait pas donné de réponse définitive à l'offre faite par Moracin.

Au milieu de tant d'incertitudes, le pays était dans un état d'anarchie complète. Ni l'autorité du Soubah, ni celle de Bussy ne pouvait dominer effectivement. On négligeait ou l'on passait sous silence les ordres qu'ils donnaient; les vieux fermiers et Zamindars, qui avaient peur que leur pouvoir finisse sous les Français, essayaient de tirer profit du manque d'autorités nouvelles. Ils se mirent à faire la moisson sans attendre la maturité. Les Zamindars commençaient à se créer des ressources par des procédés déloyaux, en affermant des terrains, sur lesquels ils n'avaient aucun droit. La misère apparaissait partout.

Ayant envoyé Sheikh Ibrahim et Dugrez, Bussy s'était quelque peu tranquilisé au sujet des provinces. Son expérience lui avait appris à croire que, dans les rapports avec les indigènes, les simples négociations n'étaient pas tout à fait suffisantes pour arriver au but proposé. Pour rendre les négociations effectives, la force — au moins la manifestation de la force — était essentielle, accompagnée de gestes menaçants, lorsque l'on avait à faire avec les chefs indigènes. Il exprimait la même idée dans sa lettre adressée à Dupleix, datée du 6 février 1754 (2).

En effet, les événements prouvaient que Bussy ne

(1) Martineau, o.c., IV, p. 187.

(2) Arch. Vers. E. 3754, Lettre de Bussy à Dupleix (6 février 1754).

se trompait pas, car le déploiement de la force facilitait l'arrangement des négociations. Aussitôt que Jaffer Ali sut que les troupes françaises approchaient, il se hâta d'envoyer sa femme et ses enfants à Vizagapatam sous la protection des Anglais, et lui-même il se réfugia chez Raghojee Bhonsle, à Nagpur.

Le chemin s'aplanissait pour Moracin. Il devenait facile pour lui de s'entendre avantageusement avec Vijayaram Raje et Panon — l'officier français qui avait la charge de Narzapur — put le persuader d'aller à Masulipatam. Les conditions de l'arrangement demandèrent beaucoup de temps, mais on arriva finalement à un accord amical. Les provinces de Chicacole et Rajamundry seraient affermées à Vijayaram Raje pour 16 lakhs de roupies, y compris les 4 lakhs déjà pris par Jaffer Ali. Vijayaram Raje paya 3 lakhs comptants et signa un billet à ordre pour payer les 9 lakhs restants en trois à comptes égaux dans les trois mois. La dernière date pour compléter les paiements était fixée à la fin de septembre (1).

Après l'échange de cadeaux, comme c'était alors l'habitude aux Cours des princes indigènes, Vijayaram Raje quitta Masulipatam le 2 avril 1754.

La soumission de Vijayaram Raje, qui avait été conclue malgré les vieux Polygars des nouvelles dépendances, excitait naturellement leurs sentiments hostiles envers lui. Il demanda donc à Moracin de lui donner un petit détachement de soldats pour l'aider à les soumettre, au cas où ils offriraient une résistance. Moracin fournit promptement une troupe de 80 soldats et 400 cipayes choisis sous le commandement de Dugrez (2).

(1) Country Correspondence (1754), p. 54 (Records du fort St-George).

(2) Martineau, o.c., IV, p. 189.

Accompagné de la troupe française, Vijayaram Raje se mit en route pour Rajamundry. Sur le chemin, il reçut la nouvelle qu'une coalition était formée entre Jaffer Ali et Janojee, fils de Raaghojee Bhonsle de Nagpur (1). Janojee était en marche vers le Bengale avec ses troupes de 20,000 Marathas. Jaffer Ali lui persuada de pénétrer dans la province de Chicacole, en profitant de l'absence de Vijayaram Raje qui était occupé à discuter les conditions avec Moracin à Masulipatam. Cette amorce, en effet, eut un résultat efficace. La proposition tentait Janojee et ce chef Maratha dont le métier n'était guère plus que celui d'un maraudeur, envahit le pays sans défense. Il ravagea presque toute la province. Puis, il marcha vers la côte jusqu'à ce qu'il atteignit Bimlipatam, où il pilla également la colonie hollandaise (2). C'était peut-être la première fois que les Marathas descendaient vers cette partie des Indes méridionales.

Vijayaram Raje et Dugrez trouvaient que leurs troupes étaient insuffisantes pour offrir une résistance victorieuse à cette attaque de Janojee ; ils envoyèrent chercher un secours additionnel à Masulipatam. Moracin expédia immédiatement quelques soldats et une troupe de cipayes. Cette armée ne mit pas longtemps à rattraper l'ennemi avec lequel elle eut quelques petites escarmouches.

Janojee s'intéressait plus au pillage qu'à la conquête de la province ; il préféra s'en retourner que de se battre sérieusement avec les armées unies de Vijayaram Raje et des Français. Il descendit donc vers le Sud de la province de Chicacole, traversa Rajamundry, et après avoir passé le Godavari, marcha le

(1) Orme, o.c., I, p. 375.

(2) Ibid.

long de la province d'Ellore et retourna enfin dans le territoire de son père. Moracin, d'autre part, s'était aussi préparé à faire face à Janojee, dans le cas où il essaierait d'entrer dans la province d'Ellore ; mais, comme il l'avait quittée sans coup férir, Moracin eut la satisfaction de trouver sans ravages cette province de la Campagne française.

Après le retour de Janojee, Jaffer Ali devait également solliciter la paix. Bussy était satisfait de voir celui qui s'était révolté contre les Français demander son pardon. Bussy fut assez intelligent pour gagner l'amitié d'un ancien ennemi par force. Il promit à Jaffer Ali d'obtenir son pardon du Soubah et l'appela à Haiderabad (1).

Outre ce succès sur les chefs rebelles, cette campagne eut un effet considérable sur les finances françaises. Toute la province de Chicacole étant dévastée, Vijayaram Raje ne pouvait pas remplir les obligations auxquelles il s'était engagé. Il était absolument incapable de payer l'acompte de la somme de 3 lakhs à la fin du mois de mai, comme il l'avait promis. Cependant, Moracin avait pensé envoyer une partie de cette somme à Bussy, qui attendait impatiemment des fonds. L'impossibilité dans laquelle se trouvait Vijayaram Raje de payer cette somme désappointa Moracin et ne mortifia pas moins Bussy, dont la position à Haiderabad devenait de plus en plus précaire, par suite du manque continuel d'argent.

Comme nous l'avons déjà vu auparavant, Bussy était toujours désireux d'aller dans les nouvelles provinces et son intention était de suivre Sheikh Ibrahim et Dugrez à une date très proche. Mais, avant de pouvoir quitter le Deccan, il fut forcé de

(1) Orme, o.c., I, p. 376.

retarder son départ, par suite d'un trouble soudain dans l'atmosphère qui y régnait. La nomination de Sayyad Lashkar Khan comme gouverneur de Berar avait beaucoup mécontenté Raghojee Bhonsle. Ce chef Maratha, avec ses troupes, envahit le territoire près de Haiderabad, selon la pratique habituelle de sa race, avec l'intention de piller plutôt que de faire une conquête. L'occasion lui fut très opportune, car Bussy avait envoyé Sheikh Ibrahim et Dugrez avec un détachement assez fort aux Cirkars. Le Soubah demanda à Bussy de chasser l'envahisseur. Bussy était alors en face d'une situation désagréable. L'absence de chefs capables comme Sheikh Ibrahim et Dugrez le gênait beaucoup, mais ses ennuis pécuniaires auxquels nous avons déjà fait allusion ci-dessus l'avaient mis dans une situation très embarrassante. Malgré ses demandes réitérées, il n'avait pas encore reçu de fonds. Le mécontentement régnait dans son armée. Cependant, sans faire connaître à qui que ce soit la faiblesse de sa position, il se mit en marche avec l'armée pour résister à l'incursion de Bhonsle (1).

Au début du mois d'avril, avançant avec méthode et précaution, Bussy arriva près de Nagpur, la capitale de Bhonsle. En route, il avait brûlé de nombreux villages appartenant à l'ennemi. Rhagojee, qui était subitement pris de paralysie, ne pouvait plus diriger les opérations. Son fils Janojee, comme nous l'avons dit auparavant, était occupé à piller la province de Chicacole en compagnie de Jaffer Ali. Ce vieux chef Maratha crut qu'il valait mieux faire la paix par l'intermédiaire de Bussy. Celui-ci, en effet, aurait pu cette fois écraser Raghojee ;

(1) Gentil, o.c., p. 76. Col. Gentil avait pris une part active dans cette campagne. Il nous donne une description très détaillée de cette marche pleine d'atrocités.

bien mieux, il aurait pu le dépouiller de son territoire et Balaji Rao, ayant intérêt à voir son rival abattu, aurait rendu la tâche moins difficile. Mais Bussy était trop prudent et voyait trop clair pour agir de la sorte. Raghojee avait beaucoup d'amis auprès du Soubah et il avait indirectement une grande influence sur l'armée. En outre, la Cour de Poona, malgré Balaji Rao, était parfaitement bien disposée envers Raghojee (1). Bussy voyait clairement quels dangers et quels mécontentements il encourerait en écrasant ce chef puissant, malgré le geste que ce dernier avait fait en faveur de la paix. De plus, comme le territoire de Raghojee était situé près des provinces nouvellement acquises par les Français, Bussy voyait que des relations amicales avec Raghojee seraient d'une grande importance et d'un grand avantage pour sa Nation. En outre, suivant Bussy, il y avait encore une autre raison pour l'intérêt de son pays d'avoir Raghojee pour ami. Raghojee avait une vieille querelle avec Vijayaram Raje et il cherchait l'occasion de l'attaquer. Maintenant, comme nous l'avons vu, Vijayaram Raje était l'allié des Français et ainsi l'amitié avec Raghojee éviterait le conflit redouté entre Raghojee et leur allié que les Français étaient forcés de soutenir. Sans se poser en médiateur entre Salabat Jang et Raghojee, Bussy préférait poursuivre les négociations secrètes, et se souciait moins d'avoir Raghojee pour ami que de ne pas l'avoir comme ennemi.

Les intérêts français avaient besoin d'une politique prudente et modérée de la part de Bussy. La situation était vraiment délicate. Sans permettre à l'ennemi de connaître l'état précaire de son armée, à cause du manque d'argent et sans montrer son

(1) Sardesai, o.c., p. 348.

désir d'amitié, Bussy devait agir avec beaucoup de précautions. A la suite de plusieurs entrevues, Raghojee acquit la conviction qu'il devait oublier ses anciennes querelles avec Vijayaram Raje et la paix fut enfin conclue. Les conditions furent un peu onéreuses pour Raghojee, car il devait payer 5 lakhs de roupies en espèces et restituer à Sayyad Lashkar Khan le territoire qu'il avait pris (1). Cette paix fut conclue le 10 avril.

Bussy décida de retourner à Haiderabad et ensuite à Masulipatam. Mais c'était une tâche difficile. L'armée refusa de marcher si la solde n'était pas payée ; les cipayes menaçaient de désert. Quelques-uns même vendaient leurs armes pour pourvoir à leurs besoins et il n'était plus possible maintenant d'emprunter.

C'est alors que Bussy se mit hardiment et sans réserve à discuter avec Dupleix sur sa politique (2).

Le refus de l'armée de marcher tant que l'arriéré de la solde ne serait pas réglé lui créait de graves embarras. Il dut attendre près de trois semaines, demandant à Dupleix de donner des ordres à Moracin pour qu'il envoie de l'argent. Il n'y a pas lieu de revenir ici sur les difficultés que souleva Moracin, incapable de tirer Bussy de son embarras financier dans lequel il se trouvait. Il contracta des emprunts à Mukanji, le grand banquier des Indes méridionales, mais ce n'était qu'un pis-aller (3). Enfin, avec bien des difficultés et non sans combinaisons douteuses avec les petits marchands et les banquiers, Bussy réussit à se procurer un peu d'argent (4), et on décida les

(1) Gentil, o.c., p. 79.

(2) Supra, p. 104.

(3) Country Correspondence (1756), pages 96 et 120. The record of Fort St. George. Dodwell, *Clive and Dupleix*, p. 92.

(4) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 33.

cipayes à marcher vers Haiderabad. Les soldats européens, eux aussi, exigeaient non sans murmures le paiement de leur solde. Ces difficultés qu'éprouvait Bussy, comme nous le constatons, ne dataient pas d'un ou de deux jours. Depuis neuf mois, il se débattait sans trêve au milieu de circonstances adverses. Ce valeureux général eut un grand mérite quand on pense aux embarras extrêmes dans lesquels il faisait son chemin.

La patience de Bussy semble être presque à bout à cette époque, ainsi qu'en témoigne la lettre à Dupleix, dans laquelle il laisse voir nettement son écœurement : « J'ai tout sacrifié, écrivait-il, pour la gloire et les intérêts de mon pays. Je ne demande que ce qu'il faut pour couvrir les dépenses et je les ai réduites autant que j'ai pu. » (1). Comme Bussy l'a affirmé dans ses *Mémoires*, il a dû vendre les éléphants, chevaux et quelques-uns des cadeaux qui lui avaient été donnés (2).

Voyant que ses lettres ne lui apportaient aucun résultat financier, il se décida d'envoyer Monjustin à Masulipatam pour exposer la situation à Moracin lui-même et lui présenter les difficultés au milieu desquelles il se débattait, vu le manque d'argent. Heureusement, il reçut de Moracin, le 17 mai, un premier acompte d'un lakh de roupies avec lequel s'effectua sans autre incident fâcheux le retour de l'armée à Haiderabad.

Cette somme reçue de Moracin fut le premier rayon de lumière au milieu des nuages noirs amoncelés. Dupleix autorisa alors Moracin à envoyer personnellement à Bussy, à partir du mois suivant, une petite somme sur les revenus de la province de Condavir. Mais, entre temps, ayant obtenu pleins pouvoirs

(1) Lettre de Bussy à Dupleix datée du 5 mai 1754. B.N. 9518 comme citée extenso dans *Mémoires pour le Marquis de Bussy* (1767), p. 33.

(2) *Mémoires pour le Marquis de Bussy*, p. 37.

de Dupleix pour se rendre aux Cirkars, Bussy fit ses préparatifs de départ.

Le Soubah et le Diwan — Shah Nawaz Khan — ne pouvaient pas voir sans inquiétude Bussy les quitter. Le 6 juin au matin eut lieu le Durbar, où tous les courtisans et les principaux chefs du pays étaient présents (1). Bussy fut invité à y assister. A son entrée dans la salle du Durbar, tous les chefs et les courtisans se levèrent en signe de respect. Sur l'ordre du Soubah, le Diwan fit très éloquemment un court compte rendu des précieux services rendus par les Français et dit qu'ils devaient aux Français, et aux Français seuls, la paix et la prospérité dont ils jouissaient actuellement. Le Soubah jura à Bussy une amitié inviolable et une gratitude éternelle, le priant de lui promettre solennellement de revenir à son aide. Bien qu'il se rendit compte de la nécessité extrême que le Soubah avait de son secours, Bussy, dans la réponse qu'il fit, prit un air d'intelligente diplomatie. Il répondit que Dupleix lui avait donné pleins pouvoirs, mais que l'autorité décisive restait quand même à Dupleix, qui était son supérieur hiérarchique. On apporta la Bible dans le Durbar et Bussy prêta le serment d'amitié demandé. (2).

Le 13 juin 1754, jour où Bussy quitta Haiderabad, le Soubah vint en personne avec quelques-uns de ses chefs principaux pour faire leurs adieux à Bussy. Ils exprimèrent tous leur gratitude à Bussy. Les adieux furent accompagnés des démonstrations habituelles en Orient, à la mode dans les Cours des princes indiens. Avec des promesses mutuelles d'amitié, Bussy partit pour Masulipatam.

(1) Gentil, o.c., p. 82.

(2) Ibid.

Peu de temps avant de quitter Haiderabad, Bussy avait appris l'arrivée imminente de Godeheu aux Indes. Mais il n'y avait rien là de particulièrement alarmant. Il ne savait pas, ou plutôt il ne pouvait pas savoir le but exact de sa mission, mais il avait peur instinctivement que l'œuvre de Dupleix et la sienne ne puissent être compromises. Il écrivit une lettre à Dupleix, décrivant en détail le Durbar tenu pour lui dire au revoir et la promesse d'amitié demandée par le Soubah et ses chefs. Il ajouta : « En effet, c'était à lui de s'inspirer des circonstances et de décider ce qu'il jugerait le mieux de faire ; toutefois, après avoir procuré tant d'avantages réels à la Compagnie, si l'on devait en décider autrement, la seule chose qui lui restait à faire serait de retourner immédiatement dans son pays natal, de crainte qu'il ne voie la décadence de la gloire, de l'honneur et de la richesse gagnés pour son pays au prix de tant d'efforts et de risques. » (1).

Tout le temps, il méditait sur le but et l'objet de la venue de Godeheu. Il essayait de s'imaginer quelle politique cet émissaire du Roi adopterait.

Naturellement, il avait appréhendé que Godeheu confondît les affaires du Carnatic avec celles du Deccan. Néanmoins, la situation dans les Cirkars était tout à fait tranquille et s'il devait alors faire quelques sacrifices financiers, il avait la certitude qu'ils seraient facilement compensés l'année suivante. En effet, abandonner des territoires aussi sûrs que ceux qu'il avait acquis pour la Compagnie à des conditions presque faciles ne serait que pure sottise. Bussy espérait que Godeheu ne prendrait pas

(1) Gentil, o.c., p. 83.

de décision avant d'aller à Haiderabad, où il était certain qu'il verrait la gloire des Français dans toute sa splendeur.

Néanmoins, les lettres qu'il avait reçues de Dupleix trahissaient l'espoir et l'affection. Bussy n'éprouvait plus d'inquiétudes pécuniaires, car les revenus de la province de Condavir étaient laissés à sa disposition. On lui donnait pleins pouvoirs pour administrer le gouvernement des nouvelles provinces comme bon lui semblerait. Dupleix conseillait à Bussy d'adapter sa politique aux circonstances et Bussy était un juge infailible en cette matière. « Vous avez toujours ma même confiance, écrivait Dupleix ; agissez donc comme vous le jugerez le plus convenable. Je n'ai nul dessein de vous gêner dans vos opérations... Vous arrangerez les affaires de ces provinces et celles du Nabab comme vous le jugerez à propos... » (1).

Le 2 juillet, Bussy et sa troupe étaient près de Bezwada. De Haiderabad à Bezwada, ils avaient eu un voyage tranquille. Une semaine après, Moracin vint à la rencontre de Bussy. Un banquet eut lieu pour fêter leur rencontre. Vers la fin du mois d'août, ils entrèrent à Rajamundry. A son entrée dans le vieux fort, les Zamindars locaux et les fermiers firent à Bussy une réception merveilleuse. Gentil, qui accompagnait Bussy, nous donne une brillante description des différents dîners, des danses, des cérémonies en l'honneur de ce général français. A certains endroits on avait dressé des « Arcs de Triomphe » et un cortège de 16 éléphants fut envoyé pour lui souhaiter la bienvenue. En un mot, comme le dit Gentil, « Bussy fut reçu dans toute la province comme si c'était lui le Soubah » (2).

(1) Lettre de Dupleix à Bussy. Arch. Vers. E. 3754.

(2) Gentil, o.c., p. 84.

De Rajamundry, Bussy se dirigea vers Chicacole. Pendant tout son voyage, il s'occupa de mettre de l'ordre dans les finances. A ce propos, il eut une entrevue avec les Zamindars et différents fermiers locaux. On doit dire à son honneur qu'il avait si bien organisé le système gouvernemental dans ces provinces que le peuple, en général, se sentait heureux et que les taxes que les fermiers devaient acquitter ne pesaient pas trop lourdement sur leurs épaules. En effet, c'est un grand hommage à l'habileté administrative de Bussy que ces paroles de Grant Duff : « Le loyer était modéré, on devait le payer rigoureusement ; on tenait des comptes exacts et la plupart des officiers héréditaires, qui ne possédaient pas de terres exemptes de loyer, furent confirmés dans leur propriété. » (1).

Bussy resta dans ces nouvelles provinces jusqu'au début de l'année 1755, quand il reçut des instructions de Godeheu lui prescrivant de retourner auprès du Soubah à Haiderabad (2).

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 463.

(2) Gentil, o.c., p. 86.

CHAPITRE VII

DÉPART DE DUPLEIX

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, Bussy se trouvait dans une bonne situation. Si la nouvelle de l'arrivée du commissaire français Godeheu éveilla des doutes dans son esprit, vers le milieu de 1754, tout semblait favoriser le développement des intérêts français dans le Deccan. L'influence de Bussy était plus grande que jamais. Salabat Jang le considérait comme son protecteur et nous avons déjà vu avec quel désir ardent il implorait son amitié dans le Durbar.

La possession des districts étendus sur la côte de Coromandel donna aux Français de nouvelles occasions de développer leur commerce. Cette acquisition rendit énorme le prestige français en abaissant celui des Anglais. Mais, avant que Bussy pût tirer un avantage de cette situation favorable, un événement inattendu eut lieu, c'est-à-dire le déplorable rappel de Dupleix.

La perte de dividendes occasionnée par l'extension territoriale aux Indes choqua les directeurs de la Compagnie française. Ils étaient stupéfaits de voir les grandes dépenses faites par suite d'acquisitions territoriales, où leur esprit commercial

ne voyait aucun avantage réel. Ils désiraient ramener la Compagnie à son premier but — le commerce pur et simple.

Les directeurs de la Compagnie anglaise partageaient cette idée et désiraient la paix. Mais ils cherchaient dans leur propre commerce des avantages plutôt politiques que personnels. Les Anglais voulaient la paix, à cause de la peur inspirée par le progrès triomphal de leurs rivaux français. L'étendue de l'influence française aux Indes était si grande et si énorme qu'avec l'aide de Bussy il n'aurait fallu que quelques années pour arriver à la domination chez le Grand Mogol et pour accomplir la tâche que les Anglais entreprirent avec succès un siècle plus tard ! Mais les négociants français se montraient opposés à toute visée politique. Les directeurs anglais trouvèrent un moyen ingénieux pour mettre fin à cette anomalie et pour arrêter les faux bruits propagés par les ennemis de leur Compagnie au moment où les deux métropoles étaient en paix. Ils réussirent à représenter Dupleix comme le seul obstacle à cette paix si désirée.

Depuis quelque temps, la calomnie avait commencé à représenter sous un jour faux la politique de Dupleix, et à dire du mal de son administration (1). Ses ennemis se mirent à persuader les actionnaires que les avantages annoncés par Dupleix n'étaient que les chimères d'une imagination exaltée et que les acquisitions avaient plutôt pour but la satisfaction de ses ambitions personnelles que l'intérêt de la Compagnie. Le gouvernement, lui non plus, ne jugeait pas nécessaire d'aider Dupleix. Des communications médisantes publiées dans les journaux de La Haye et des rapports de personnes revenues récemment de

(1) Barhou de Penhoen, *Histoire de la Conquête et de la Fondation de l'Empire anglais dans l'Inde*, p. 203.

l'Inde, en l'absence d'un délégué fidèle de Dupleix, outraient cette propagande contre lui. Tout le monde concourait à l'écraser. A la fin, les Directeurs obtinrent du ministère l'ordre de rappeler Dupleix que les peuples des Indes appelaient le créateur de prodiges. Ainsi c'est par avarice que la Compagnie refusa de s'associer aux efforts sincères pour créer un Empire français aux Indes et, dans ce refus, il y avait la passion d'un avare qui tremble pour ses deniers.

La Cour et la Compagnie remplaçaient Dupleix par Godeheu, l'homme élu spécialement à cause de ses déclarations en faveur de la paix à n'importe quel prix dans les réunions des actionnaires. Il arriva avec des instructions précises et nettes à détruire l'œuvre de son prédécesseur et, pour atteindre ce but, à renoncer aux conquêtes et aux alliances faites avec les princes du pays et d'interdire, pour toujours, aux Français de se mêler aux dissensions des puissances indigènes, ainsi que de régler toutes ces questions par un traité avec les Anglais.

Cette révocation de Dupleix constituait la première étape d'une série de concessions faites aux Anglais par la Compagnie française, et c'était le signe le plus frappant de la décision prise par la Compagnie française de renoncer à tous les efforts en vue d'établir la prépondérance française aux Indes. Ainsi fut perdue la récompense de la tâche laborieuse de Dupleix, aidé par Bussy, l'homme qui savait exécuter les ordres à merveille. Ainsi disparaissaient les espoirs déjà réalisés à demi (1).

Au mois d'août 1754, Godeheu arriva à Pondichéry et prit

(1) Même Orme, l'historien anglais fait la remarque suivante à cause de cet événement : « Tous ses compatriotes étaient d'accord en pensant que sa démission du Gouvernement de Pondichéry était le plus grand détriment qui eut pu arriver à leurs intérêts aux Indes ». Orme, *o.c.*, I, p. 368.

les rênes du gouvernement (1). Dupleix fut renvoyé presque comme un prisonnier, pour devenir la victime infortunée de la plus grande misère et pour mourir dans la pauvreté. Le souvenir de la gloire, avec laquelle il avait consacré le nom du Roi de France, ne lui valut qu'un ordre royal, pour empêcher ses créanciers de le faire arrêter. Enfin, après neuf ans de tortures physiques et morales, Dupleix, qui autrefois avait reçu des Salams, et dont l'amitié avait été recherchée par des princes orientaux, mourut en 1763 par suite de misère et de chagrin.

Voici un exemple de plus de l'ingratitude d'une nation envers un serviteur dévoué à sa cause.

Immédiatement après son arrivée, Godeheu manifesta ses intentions pacifiques, qui contribuèrent beaucoup à augmenter les prétentions des Anglais. Saunders, gouverneur anglais à Madras, avait une position avantageuse par rapport à celle de Godeheu, car il avait l'expérience et la connaissance de la situation des deux Compagnies aux Indes à cette époque-là. Il connaissait à fond les affaires de sa Compagnie et les encourageait avec une politique intelligente, tandis que Godeheu arrivait aux Indes avec l'idée bien arrêtée d'entamer des négociations avec les Anglais. Les Anglais ne cherchaient que cette occasion et nous trouvons Godeheu d'accord avec le Conseil anglais à Madras pour faire cesser les hostilités entre les deux Compagnies (2).

La nouvelle du départ de Dupleix fut comme un coup de foudre pour Bussy; c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même dans sa lettre à Dupleix. Il convient de dire, pour rendre justice à Du-

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy, p. 38.

Fautin des Odorats, *Révolutions de l'Inde*, I, p. 272.

(2) Orme, o.c., I, p. 373.

pleix, que même en quittant les Indes après sa disgrâce, il avait exhorté Bussy et les autres officiers à continuer de servir la nation au mieux de leur habileté (1). Cependant, il y avait là une source de découragement qui inspirait à Bussy de grandes inquiétudes. Il en venait à craindre pour son propre avenir. En effet, nous le voyons demander à Dupleix : « Est-ce que vous croyez, sincèrement, que je n'y sois pas impliqué moi-même ? Que dis-je ! le coup est peut-être seulement remis et suspendu pour frapper après, avec une plus grande force. » (2).

Il attendit avec anxiété pour voir quelle attitude Godeheu allait adopter à l'égard du Deccan. Quoique, comme il l'écrit dans cette même lettre, il avait décidé qu'il donnerait sa démission des services de la Compagnie dès qu'on lui aurait signifié qu'il n'aurait plus la même liberté d'action et qu'il lui faudrait se soumettre à un personnage inexpérimenté ignorant la politique locale, et la seule récompense à laquelle il aspirait alors était de jouir de l'avantage d'avoir servi son pays et la gloire de s'être rendu utile à sa patrie. Néanmoins, l'avenir lui semblait si assombri et si incertain qu'à la fin il écrit franchement qu'il avait toujours l'idée de quitter les Indes et de se retirer en France (3).

Vers la fin de l'année 1754, Godeheu conclut un traité provisoire avec les Anglais, aux termes duquel les deux Compagnies se promettaient de ne pas intervenir, à aucun titre, ni sous aucun prétexte, dans les affaires des princes du pays, et par conséquent de ne plus combattre comme des auxiliaires de ces princes ; elles devaient se protéger l'une l'autre, même contre

(1) Lettre de Dupleix du 4 août 1754, Malleson, o.c., p. 435.

(2) Lettre de Bussy à Dupleix du 23 août 1754; Hamont, o.c., p. 292.

(3) Ibid.

leurs propres alliés. Les clauses de ce traité provisoire établissaient le principe d'égalité de possessions non seulement dans le Carnatic, mais aussi dans les Cirkars où les Français avaient les droits les plus étendus (1).

Il fut aussi convenu que, conformément aux nouvelles instructions qui furent reçues d'Europe, les représentants des deux Compagnies renonçaient à toutes les concessions et dignités accordées par la Cour du Mogol (2).

Le traité, à notre point de vue, ne saurait être justifiable ; il constituait, pour ainsi dire, et sans aucune contrepartie, le transfert des possessions de la Compagnie française aux Anglais. On abandonnait de façon scandaleuse les intérêts français aux Indes. L'appât de gains lucratifs pour le bénéfice des actionnaires fait compromettre les intérêts de tout un pays. Godeheu sacrifiait le rôle que les Français avaient joué comme puissance politique prédominante aux Indes et le réduisait à une occupation purement commerciale. Le traité confirmait Mahomed Ali, le protégé des Anglais, comme Nabab du Carnatic, ce qui revenait à une annulation du don de cette Nababie au Gouverneur de Pondichéry par le Soubah du Deccan. Ce n'était pas seulement un grand affront à l'autorité du Soubah, — souverain seigneur du Deccan — mais le traité détruisait à jamais les vastes projets de Dupleix, en vue d'un accroissement de la puissance française au Sud de la péninsule.

Il est difficile pour nous, et même presque impossible, de voir dans ce traité les avantages « d'une paix immédiate contre

(1) O. Cambridge, *An Account of the War in India* (1750-60), p. 73.

(2) Louis Herman, *Rivalité des Anglais et des Français dans l'Inde*, p. 85.

une promesse provisoire » (1), ainsi que Dodwell veut nous le faire croire. Dodwell accepte la théorie que ce traité visait, en effet, à un recul des territoires français vers le Nord, et pourtant il n'y voit rien de déshonorant pour les Français. « La politique de Godeheu », dit Dodwell, « n'était pas franche, mais elle s'accordait exactement avec les intérêts français. Au moment où la guerre éclata en 1756, les Français possédaient les mêmes territoires qu'ils avaient eus le jour où Duplex avait cessé de gouverner. » (2).

Nous ne pouvons laisser passer cette remarque sans en examiner le bien-fondé. D'abord, il ne résultait de ce traité aucun intérêt spécial pour les Français. Puis, les Français avaient beaucoup à perdre, parce que, en vertu de la clause qui mettait les deux Compagnies sur le même pied qu'avant la guerre, ils se trouvaient dans une posture nettement à leur désavantage, Ils perdaient tout ce que leur armée avait pu gagner pour eux à un moment où l'agrandissement du Deccan septentrional allait leur permettre de faire, sans beaucoup d'efforts, la conquête du Carnatic.

Troisièmement, le maintien à la France des territoires à la veille de la guerre en 1756, auxquels Dodwell fait allusion, n'était pas du tout un résultat de la politique établie par l'esprit de ce traité, mais était dû, au contraire, à la politique audacieuse de De Leyrit, successeur de Godeheu. Et, enfin, qu'il nous suffise de dire, qu'à part les sacrifices subis par les Français dans les compromis qu'ils ont dû accepter, le tort que ce traité avait causé au prestige français à la Cour du Deccan était, en effet, terrible et énorme, et nous allons voir comment Bussy

(1) Dodwell, o.c., p. 93.

(2) Dodwell, o.c., p. 92.

a dû mettre à contribution tous ses efforts pour en atténuer les funestes effets.

Le principal et l'unique argument que Dodwell met en avant d'une manière erronée, pour donner un point d'appui à sa déclaration, c'est que Bussy et Salabat Jang ont conservé les mêmes relations qu'auparavant. Là, il ne tient pas compte que la question de Bussy à la Cour du Soubah n'avait pas été envisagée par le traité. Tout au contraire, à la Cour du Soubah, il facilitait la tâche de ses ennemis avides de lui créer de nouveaux embarras.

La politique négative, adoptée par Godeheu lors de son arrivée, avait fait naître des bruits injurieux pour l'influence française. Elle flattait l'orgueil des Anglais et permettait d'interpréter de diverses manières le rappel de Dupleix.

Bussy absent, les ennemis des Français à la Cour du Soubah trouvaient l'occasion de les discréditer et de créer des sentiments de doute et de méfiance dans l'esprit de Salabat Jang en ce qui concernait la force et la durée de l'appui de la France. Les seigneurs mahométans, jaloux de l'influence que les Français exerçaient sur le Soubah, cherchaient tous les moyens à faire naître de graves doutes sur leur alliance. Dans une telle atmosphère, le Soubah avait manifesté un pessimisme tel que, comme le dit Malleson, il écrivit à Bussy : « Votre nation m'a soutenu et m'a prêté main-forte jusqu'à ce jour. J'ai reconnu, autant qu'il m'a été donné de le faire, les services qu'elle m'a rendus. J'ai donné à Dupleix le gouvernement du Carnatic et j'ai toujours espéré qu'il finirait par vaincre ses ennemis. C'est avec le plus grand regret, et la plus grande douleur, que j'ai appris son rappel. » (1). Non seulement, l'attitude par laquelle

(1) Malleson, o.c., p. 435.

Godeheu annonçait sa détermination de suivre la politique de non-intervention avait créé un sentiment de doute et de méfiance dans l'esprit du Soubah, qui commençait à ruiner la confiance et la considération que Bussy avait jusqu'alors su inspirer tant envers lui-même qu'envers sa patrie. La nouvelle de la libération de prisonniers anglais et le fait de ne plus s'opposer davantage aux droits proclamés par Mahomed Ali avaient rehaussé le prestige des Anglais. Voilà comme le Diwan Shah Nawaz Khan s'exprime en écrivant au **gouverneur mahométan de Haiderabad** : « Je ne peux revenir de la surprise que la nouvelle du rappel du Gouverneur Bahadur (Dupleix) m'a causée. Je ne peux m'imaginer dans quelle intention les Français ont agi de la sorte ; ils vont perdre leur honneur et leurs territoires. Je ne saurais vous dissimuler que nous ne pouvons conclure aucun arrangement avec le nouveau **gouverneur, qui n'a pas la moindre connaissance de nos affaires.** » (1). Ce Diwan ne fait pas un secret de ses intentions futures, lorsqu'il écrit à la fin de sa lettre : « Il me faut négocier avec les Anglais et avec Mahomed Ali. » (2).

En recevant des nouvelles si déprimantes, Bussy a dû désespérer complètement de l'avenir. Mais, aussitôt qu'il apprit les termes du traité provisoire de Godeheu, qui lui conservaient sa liberté d'action au Deccan, l'ancien esprit de ce travailleur enthousiaste pour les intérêts de sa patrie naquit à nouveau et nous le trouvons prêt à envisager la situation avec courage et tact. En possession de l'ordre de Godeheu, Bussy retourna à Haiderabad, au mois de janvier 1755, pour reprendre sa place auprès du Soubah (3). Comme l'on s'y attendait, ses ennemis

(1) Malleson, o.c., p. 434.

(2) Ibid.

(3) Gentil, o.c., 86.

n'avaient pas été oisifs et avaient essayé à porter préjudice dans l'esprit du Soubah contre Bussy et contre ses desseins. Comme il écrit dans sa lettre à d'Argenson, le Soubah, déjà provoqué par ses conseillers, se mit à protester avec amertume contre la nouvelle politique inaugurée par Godeheu à Pondichéry.

« Votre souverain, dit-il, a promis de m'aider contre mes ennemis, d'établir mon autorité et de la faire respecter ; vous-même, vous m'en avez donné l'assurance en prêtant serment et pourtant j'apprends maintenant de partout que c'est entre les mains des Anglais, votre ennemi et le mien, que se trouve mon sort, ainsi que celui des Indes. Vous m'avez mis dans la balance avec Mahomed Ali ; vous avez permis qu'un homme qui s'est toujours révolté contre mon autorité fût placé au-dessus d'un de mes princes tributaires. Bien plus, si j'allais marcher sur le Carnatic, pour le chasser du territoire, les Anglais le soutiendraient, et vous, qui avez juré de me défendre, vous vous abstiendriez à cause de la trêve ; le traité, signé par Godeheu, vous lie les mains. Il défend toute action contre les Anglais et contre Mahomed Ali. Cependant, en mettant ma confiance en la France, je croyais me confier à une race de guerriers. Est-ce que vous n'aviez alors que le costume de guerrier ? Est-ce qu'ils étaient, eux, les seuls vrais guerriers ? Godeheu a déclaré franchement que votre ambition unique est d'acheter et de vendre et que vous ne voulez paraître aux Indes que comme des marchands tout simplement. Est-ce que votre nation n'avait que deux guerriers : l'un, vous-même, et l'autre, Dupleix ? Mes vassaux vous estimaient beaucoup et, en vous redoutant, ils ne respectaient que la vaillance et la puissance que vous représentiez. Ils vont vous haïr, le jour où ils trouveront que vous n'avez ni l'une, ni l'autre de ces vertus, et, au lieu

de cela, que vous êtes intéressés uniquement à remplir vos coffres d'or. L'état actuel de mes affaires exige absolument le soutien d'une puissance européenne. Etes-vous prêt à marcher à la tête de vos troupes pour me rendre les services dont vous m'avez comblé autrefois ? Vous le désirez, je le crois. Alors, voici dont il s'agit : pouvez-vous le faire et vous sera-t-il permis ? Donc, il me faut rechercher l'assistance des Anglais et m'humilier devant eux. » (1).

Selon Hamont, qui décrit cette entrevue (2), Bussy écoutait ces lamentations avec une attitude de froide passivité (1). L'agitation qui hantait son esprit ne se produisait que par quelques gestes de remontrances et des signes de tête. Au plus profond de son cœur, il éprouvait l'angoisse de l'humiliation. Il reconnaissait et appréciait le bien-fondé de ces remarques de Salabat Jang. Il s'était adressé à lui-même des reproches analogues auparavant. Cependant, il était trop fier pour permettre au Soubah, jadis instrument entre ses mains, de lui apprendre la gravité de la situation. Il se rendait compte, en effet, de la nécessité de rassurer le Soubah, et, feignant d'avoir confiance, il en vint à protester contre les remarques du Soubah. Avec un accent passionné et véhément, il parla brièvement, en donnant comme excuse son œuvre et sa gloire. Il demanda à son interlocuteur avec amertume : « N'est-ce pas grâce à moi que vous êtes sur le trône aujourd'hui ? Qui vous a fait monter sur l'éléphant et paraître devant l'armée pour recevoir les ovations et pour être fêté comme Soubah du Deccan ? Qui vous a défendu contre la trahison des Nababs de Cuddapah et Kournul, et qui

(1) Les lettres de Bussy à d'Argenson (Manuscrit de l'arsenal). Hamont, o.c., pp. 44-45.

(2) Hamont, o.c., p. 46.

a repoussé l'invasion des Marathas ? Qui a réussi à effectuer la soumission de vos ministres qui avaient été achetés avec de l'or par vos ennemis ? Pourquoi tremblez-vous aujourd'hui ? » Reprenant son attitude fière de protecteur, il ajouta : « Je vous protégerai toujours. » (1). Bussy, après ces mots, essaya de montrer sous des couleurs brillantes la politique suivie par Godeheu. Il déclara avec fermeté que les Français étaient aussi puissants que jamais et que Duplex allait revenir bientôt. « Renoncez à entrer en négociations avec les Anglais, vos pires ennemis !! » lui dit-il.

Ces paroles fières produisirent sur le Soubah l'effet désiré, mais Bussy, qui n'avait nullement la conviction que quelques paroles suffiraient pour maintenir sa puissance, continua à surveiller de près la situation autour de lui.

Au mois de février 1755, Godeheu quitta les Indes pour se rendre en France. Il eut pour successeur De Leyrit, qui arriva à Pondichéry le mois suivant.

De Leyrit, quoique homme de talents médiocres, avait commencé à regarder avec soupçon les intentions des Anglais. Bien que partisan de la politique de non-intervention, il se rendit bientôt compte que c'était un crime de la part des Français d'abandonner leurs alliés, ainsi que leurs conquêtes. La politique, qui consiste à fermer les yeux et les oreilles, comme celle de Godeheu, n'allait pas empêcher les Indes d'être plongées dans un état de révolution ; elle ne pouvait pas non plus arrêter les concurrents prêts à se disputer les débris de l'Empire du Mogol (2).

(1) Hamont, o.c., p. 46.

(2) A.C.C.², 86, p. 179-207, de Leyrit à Bussy.

En homme de bonne foi, De Leyrit avait accepté non sans inquiétude l'immense responsabilité de sa tâche, parce qu'il ne se dissimulait point les grandes difficultés qu'elle lui réservait. Après quelque hésitation, il fixa le rôle qu'il devait jouer. Il ne voulait pas entreprendre quelque grand projet. Son seul but était de maintenir une sorte d'équilibre entre les Français et les Anglais et de remettre au point les relations et les rapports des Français avec les puissances du pays qui avaient été relâchés par la politique d'indifférence de Godeheu. Il était convaincu que Bussy devait conserver son poste à la Cour du Soubah, quelles que soient les difficultés.

Pendant ce temps, comme Bussy l'avait remarqué, en apprenant les termes du traité provisoire de Godeheu (1), les Anglais avaient déjà fait des démarches, en violation de la clause de « non-intervention » inscrite dans le traité. En 1754, quand les négociations eurent lieu entre les deux Compagnies, les Anglais, alliés à Balaji Rao, tramèrent un complot pour attaquer Bussy, attaque qui devait se déclencher depuis Bombay, ou bien de la côte de l'Est, ou des deux côtés, suivant que les circonstances l'imposeraient (2). Les Anglais, délivrés de toute crainte, après le traité de Godeheu, commençaient à se conduire comme en pays conquis.

A peine Godeheu avait-il quitté Pondichéry qu'ils vio-

(1) Concernant la stipulation, que ni l'un, ni l'autre ne devait prendre part dans les querelles des princes du pays, Bussy avait remarqué qu'il est peu probable que l'un ou l'autre tienne cette promesse; tout le monde sait comme c'est facile d'établir un ascendant sur l'esprit oriental... les avantages solides, que l'on a trouvé en le faisant, sont des motifs de grande puissance ». Bussy à Godeheu, 23 oct. 1754; Dupleix : *Réponse à Godeheu*, pp. 295.

(2) Comité Secret à Pitt, janvier 12, 1757. Mil. Des. à Bombay, avril 25, 1755. *Clivés Evidence*. (First Report Select Committee, p. 14), voir la référence, faite par Dodwell, o.c., page 97.

laient la clause principale du traité conclu entre les deux tions de leur allié, Mahomed Ali, pour conquérir Madura et Tinnevely (1), possédés par les alliés de Dupleix, qui refusaient de reconnaître Mahomed Ali comme le Nabab du Carnatic. Puis, ils dirigèrent une attaque contre Moratz Ali, gouverneur de Vellore (2). C'était une violation évidente du traité et De Leyrit protesta vigoureusement, et de son côté soutint avec ses bataillons l'entreprise du Rajah du Mysore vers Trichinopoly.

Les Anglais et les Français n'avaient pas encore mis le pied sur le champ de bataille même, mais il était évident que, l'occasion venue, ils ne la laisseraient pas échapper. Tout était prêt pour une nouvelle lutte entre les deux nations européennes aux Indes.

(1) Wilks, o.c., I, p. 350.

(2) A.C.C.², 86, pp. 179-207. Orme, o.c., I, p. 140.

CHAPITRE VIII

SOUS LE DRAPEAU DU SOUBAH

La politique adoptée par de Leyrit avait délivré Bussy d'une nouvelle inquiétude. Vu l'attitude encourageante de ce Gouverneur à Pondichéry, il pouvait se permettre de concentrer toute son attention sur les affaires à la Cour de Salabat Jang.

La disgrâce de Dupleix avait eu ses contre-coups dans le Deccan ; une sorte de réaction, fatale aux intérêts de la France, s'était fait sentir. A chaque moment, Bussy pouvait voir l'ombre du danger, cachée sous les mots et les attitudes arrogantes des seigneurs du Deccan, qui, récemment, la veille de son départ pour les nouvelles provinces, l'avaient regardé avec le plus grand respect « comme le maître de leur destin ». A chaque instant, Bussy constatait une attitude de pitié méprisante à l'égard de la politique des Français. Cependant, Bussy avait surmonté ces terribles épreuves à force d'énergie infatigable et de tact politique, à l'aide desquels il essayait de conserver sa position auprès du Soubah.

Bientôt, une occasion se présenta à Bussy de donner à Salabat Jang une preuve pratique de sa sincérité et de chasser de la tête de ce monarque ses idées favorables aux Anglais. Les révo-

lutions qui avaient eu lieu dans le Deccan, les troubles et les invasions qui occupaient Salabat Jang et qu'il combattait à l'aide des Français, avaient permis à ses vassaux de se soustraire au paiement des contributions que le Soubah, en tant que représentant de l'empereur Mogol, avait le droit de percevoir. Maintenant que Salabat Jang était le maître incontesté du Deccan, en paix avec les Marathas et avec les troupes françaises à son service, il avait décidé d'exercer son droit de tribut en Mysore.

La situation financière dans laquelle il se trouvait l'y poussait d'autant plus. La seule difficulté était que les Français avaient conclu une alliance avec le Rajah du Mysore, qui avait envoyé ses troupes à Trichinopoly pour leur venir en aide.

L'occasion était bien séduisante, parce que cette expédition au Mysore promettait au Soubah un secours financier, et puisque les troupes du Mysore avaient été envoyées à Trichinopoly, le succès semblait assuré. Le Soubah informa Bussy de la détermination qu'il avait prise de marcher contre le Mysore et sollicita sa coopération.

Bussy était de nouveau dans une situation embarrassée, parce que son refus de marcher avec le Soubah aurait pour effet d'anéantir l'influence française dans le Deccan et de pousser le Soubah à rechercher l'aide des Anglais, tandis que, de l'autre côté, sa marche contre le Rajah du Mysore, pouvait avoir pour résultat la rupture de son alliance avec les Français, ce qui l'entraînerait vers les Anglais. Par conséquent, la puissance des Anglais et leur influence allaient grandement s'accroître. C'était une sorte d'alternative pour Bussy (1). Mais, c'est

(1) Bussy au Comité de Pondichéry, A.C.C.², 86, pp. 88-93.

dans cette crise que Bussy, avec son habileté et son tact, se montra à merveille maître de la situation.

Accompagné de ses 500 soldats, Bussy partit avec le Soubah, conduisant les troupes contre le Mysore, au début de la première semaine du mois de mai 1755 (1). On faisait marcher l'armée directement de Haiderabad à Seringapatam, capitale du Mysore. En route, Bussy prenait grand soin de maintenir une discipline rigoureuse parmi les troupes. Il avait strictement défendu tout pillage. Pendant la marche, Bussy écrivit une lettre confidentielle au Rajah, dans laquelle il lui donnait le conseil de donner satisfaction aux prétentions légitimes du Soubah. Avec beaucoup de cette finesse digne d'un diplomate, il regrettait d'avoir un devoir désagréable à remplir, devoir qui le forçait à marcher contre le Mysore, un allié de sa nation (2). Expliquant son action comme une nécessité politique, il suggéra au Rajah d'éviter les conséquences périlleuses de cette lutte inégale, en payant quelques milliers de roupies. Il l'encourageait avec la perspective de recevoir un « parvana », lui accordant la possession de Trichinopoly et une garantie d'assistance de la part du Soubah. Mais il ne laissait point de doute que cela était seulement possible, si le Rajah daignait comprendre le danger de la situation et la nécessité de l'éviter par un politique prudente.

Dev Raj, frère de Nand Raj, qui conduisait l'armée mysorienne à Trichinopoly, était d'avis de payer le tribut demandé par le Soubah, mais les coffres vides ne le lui permettaient pas (3). Il conseilla à son frère d'attaquer l'ennemi de flanc, pendant

(1) Pillai, o.c., IX, p. 178.

(2) Hamont, o.c., p. 48.

(3) Wilks, o.c., I, p. 346.

qu'il marchait vers Seringapatam. Cette politique était basée sur une fausse conception des réalités. Dev Raj avait compté sur le ralentissement habituel dans la marche des troupes indigènes, mais l'armée du Soubah, sous la conduite de Bussy, se comportait tout autrement. La célérité des mouvements de Bussy rendait une pareille manœuvre tout à fait impossible. Le Rajah n'avait plus de temps pour rassembler son armée et défendre sa capitale.

Comme Malleson le dit, le nom même de Bussy suffisait pour effrayer les Mysoriens (1), et ils entrevoyaient avec désespoir tout effort de résistance contre ce grand général, qui avançait avec une rapidité étonnante. Quand le Rajah apprit que toute cette armée s'approchait rapidement, il se retira dans une forteresse dans les Ghats, abandonnant Seringapatam à son sort, puisqu'il ne pouvait obtenir des renforts (2).

Chemin faisant, Bussy prit deux forteresses : l'une des deux était le fort de Koongul, où il y eut une tentative de résistance (3). Les forteresses furent incendiées et les habitants furent malmenés. Le butin fut laissé à l'armée. On franchit rapidement la distance de 44 milles environ qui sépare ce fort de Seringapatam, sans rencontrer aucune opposition. Comme il s'approchait de Seringapatam, le 10 mai 1755 (4), le troisième jour de sa marche, Bussy envoya de nouveau un ultimatum de reddition.

Pour ajouter à sa confusion et à ses craintes, le Rajah reçut la nouvelle épouvantable d'une invasion de Marathas du côté de Poona, dans son propre territoire, sous Balaji Rao, en conjonc-

(1) Malleson, o.c., p. 481.

(2) *History of Hydershah*, p. 57.

(3) Wilks, o.c., I, p. 347.

(4) Gentil, o.c., p. 88.

tion avec le Soubah (1). Balaji Rao avait fait cette incursion purement, avec l'intention de prendre part au butin, après la conquête du pays par l'armée du Soubah (2).

Cela suffisait amplement à amener le Rajah à la soumission. Il se reconnut tributaire du Soubah et consentit à payer le tribut de 56 lakhs de roupies (3). Bussy, au nom de Salabat Jang, promit de détourner l'invasion des Marathas. Dans cette intention, Bussy, dans l'intérêt du Soubah, aussi bien que dans celui du Rajah, organisa une conférence avec Balaji Rao. C'était, en effet, une affaire de grande importance et d'orgueil pour un Européen, comme Bussy, de s'aboucher avec Balaji Rao, le puissant chef des Marathas, dans une conférence sur pied d'égalité. Et, ce qui rehausse encore son mérite : la conduite de Bussy, sa courtoisie bien étudiée, son caractère calme et surtout sa grande habileté firent une grande impression sur Balaji Rao. Il écouta avec attention ce que Bussy lui disait et, à la fin, il se laissa persuader de se retirer avec le butin qu'il avait amassé.

Etant donné la condition et la situation du Rajah, le tribut promis de 56 lakhs était trop exorbitant. Sa trésorerie était complètement vide. Pour effectuer ce paiement, Dev Raj fut forcé de mettre en réquisition les bijoux et ornements de sa famille. La somme totale, ainsi réalisée, ne s'élevait qu'à 30 lakhs de roupies, la moitié du total stipulé (4). Quant au reste de la somme, les banquiers furent obligés de donner des garanties. Cette somme ne fut pas payée et ces banquiers devaient souffrir (5).

(1) Pillai, o.c., IX, p. 85.

(2) Grant Duff, o.c., I, p. 463.

(3) Wilks, o.c., I, p. 347.

(4) Gentil, o.c., p. 88.

(5) Wilks, o.c., I, p. 349.

La politique des Français envers Mysore en cet instant était absolument égoïste et partiiale. Elle n'était adoptée que pour gagner et affirmer de nouveau l'amitié de Salabat Jang, bien que Bussy l'ait expliquée comme une nécessité politique. La somme de 56 lakhs était ainsi obtenue par force en estimant le tribut annuel du Mysore en comparaison avec le Carnatic et d'autres provinces dépendantes, on trouve la somme d'à peu près trois lakhs et demi. Le dernier tribut avait été payé à Nasir Jang en 1746 (1). Cela ferait monter le total de la somme due, y compris les arrérages, à 29 lakhs, tandis que la somme fixée montait à 56 lakhs. Cependant on doit dire, pour rendre justice à ce grand général, que durant toute cette expédition au Mysore, Bussy avait pris grand soin de protéger les intérêts des peuples et du Rajah, en interdisant tout pillage. Mais Koongul vit le triste spectacle d'un massacre.

En dépit de cette politique de Bussy, le Rajah du Mysore pensait qu'il devait tant à Bussy, qu'il lui adressa une lettre pour lui exprimer sa gratitude ; il écrivit :

« Je vous dois, grand Bussy, mon royaume, mon honneur et ma tranquillité. Votre nation va m'être toujours chère et je vous promets mon attachement inviolable pour elle. Puisse le Bhagwan (Dieu) augmenter votre fortune chaque jour et puisse-t-il vous garder en parfaite santé » (2).

Bussy triomphait ainsi de bien des difficultés qui avaient paru insurmontables. Par ce tour de force, il avait réussi à servir Salabat Jang en toute fidélité et à garder l'amitié du Rajah. En donnant satisfaction aux deux potentats, en même temps par son habileté, il transformait son rôle de

(1) Wilks, o.c., I, p. 349.

(2) Gentil, o.c., 88, A.C.C.², 86, pp. 101-103.

soldat mercenaire en celui d'un arbitre et sa puissance semblait s'accroître de jour en jour.

L'armée quitta alors le Mysore et retourna à Haiderabad le 5 juin 1755 (2). Le reste de l'année se passe dans une atmosphère de paix et de sécurité. Voilà le tableau que présente le Deccan pendant la seconde moitié de l'année. Ce succès de Bussy était bien fait pour inspirer à De Leyrit d'une nouvelle énergie ; celui-ci se donnait beaucoup de peine pour rétablir l'influence française dans le sud de la péninsule. Dans une lettre à Duplant, en faisant allusion à la conduite de Bussy à cette occasion, de Leyrit avait écrit ainsi : « La position de M. Bussy au Deccan est aussi brillante que jamais. On peut même affirmer que son influence a augmenté depuis l'expédition au Mysore. Il a escorté Salabat Jang dans ce pays et il y a arrangé si bien les affaires entre celui-ci et le Rajah du Mysore, qui était en même temps notre allié, que même en extorquant cinquante-six lakhs de roupies à ce dernier, il les a satisfaits l'un et l'autre. Il est en ce moment en correspondance avec le Grand Vizir, et il vient de recevoir des lettres bien flatteuses du Grand Mogol » (1).

Au début de l'année 1756, Bussy reçut, de la Cour du Mogol à Delhi, le *firman* confirmant toutes les concessions territoriales accordées aux Français dans le Deccan (2).

Cette confirmation des possessions des Français aux Indes, par la Cour du Mogol, eut une grande importance politique. A Delhi, un grand changement avait eu lieu, ce changement avait été presque une révolution. L'Empereur Ahmed Shah I,

(1) Gentil, o.c., p. 88, A.C.C.², 86, pp. 101-103.

(2) Lettre de De Leyrit à Duplant, datée le 16 octobre 1755, citée dans *Mémoires pour le Marquis de Bussy*, 1767, pp. 40-41.

(3) Gentil, o.c., p. 93, A.C.C.², 56, pp. 167-168.

victime des intrigues d'Alumgir II, avait été détrôné (1). Le Vizir comptait sur l'importance de l'amitié des Français en conférant le *firman* ; c'était assez pour forcer De Leyrit à adopter une politique active, plutôt que de suivre le système de séparation, accepté par Godeheu. Nous trouvons l'explication de cette détermination de De Leyrit dans la dernière partie de sa lettre à Duplant, mentionnée ci-dessus. Mais le triomphe des Anglais en installant Mahomed Ali comme Nabab et la politique française de non-intervention, maintenue par Godeheu, n'avaient pas encore cessé de manifester ses effets funestes à la Cour du Soubah.

Quoique Salabat Jang fût sous l'influence de Bussy, il n'y avait rien pour garantir la durée de cette influence puisque, le Soubah étant d'esprit irrésolu; il y avait toute chance qu'il se laissât aller à une influence hostile quelconque en l'absence de Bussy. Il y avait encore un groupe de chefs à la Cour, qui considéraient, avec un déplaisir croissant, l'influence de ce général français. Ils avaient essayé, à plusieurs reprises, de ruiner l'influence française, mais sans succès. La ruine de Dupleix semblait les encourager ; ils s'en servaient comme d'un moyen pour effrayer ceux qui restaient indifférents à l'influence de Bussy sur le Soubah. Elle leur servait de masque pour couvrir et cacher leurs sentiments de haine pour les Français. Le Shah Nawaz Khan, qui devait son élévation au rang de Diwan, à Bussy, s'était réuni à cette opposition, fatigué par les reproches constants qu'on lui faisait d'avoir plié devant les étrangers. Il éprouvait de la répugnance pour les Français, depuis la déclaration faite par Godeheu, et il regardait les Anglais avec

(1) Keene, *Fall of the Moghul Empire*, p 34.

admiration. Il travaillait furtivement à détruire l'influence de Bussy, qui avançait sur une route, où les pièges abondaient. Il avait été jaloux de Bussy, comme son prédécesseur, Sayyad Lashkar Khan, et il s'appliquait à empoisonner les oreilles du Soubah. A l'aide des bouffons à la Cour et des habitants du harem, il avait été occupé à répandre des insinuations contre Bussy. Pour ajouter au désespoir de Soubah, un des astrologues royaux avait prédit une grande catastrophe qui aurait comme issue la conquête du Deccan par les Marathas. Il déclarait avoir vu dans une vision la tête de Bussy, détachée du tronc (1).

Balaji Rao qui, désirant ardemment voir Bussy s'éloigner de la Cour du Deccan, avait reçu avec beaucoup de satisfaction la nouvelle de ce complot contre Bussy. Il proposa à Salabat Jang de se joindre à lui dans son expédition contre le Nabab de Savanour, où Morari Rao s'était retiré. Ce Morari Rao avait occupé Cooti défiant la suprématie du Peshwa (2).

Après la mousson de 1755, Le Peshwa avait organisé une expédition contre Morari Rao. Morari Rao s'était retiré à Savanour, dont le Nabab avait insulté le Peshwa à son tour, en refusant de rendre un fugitif — Muzaffar Khan — commandant de l'artillerie des Marathas (3).

Récemment, le Nabab de Savanour, survivant des quatre Pathan Nababs qui s'étaient révoltés contre Muzaffar Jang, Nababs qui s'étaient révoltés contre Muzaffar Jang, avait pris une attitude d'indifférence envers le Soubah. La suggestion de Balaji Rao au Soubah, de se joindre à lui dans son expédition à Savanour, était soutenue par le Diwan Shah Nawaz

(1) Sardesai, o.c., p. 372.

(2) Grant Duff, o.c., I, p. 460.

(3) Grant Duff, o.c., I, p. 485.

Khan et fut promptement acceptée par Salabat Jang (1). Là-dessus, Salabat Jang ordonna à Bussy de conduire l'armée contre Savanour, situé à 200 milles environ d'Aurangabad.

Au début du mois de mars 1756, l'armée unie des Marathas et du Soubah s'approchèrent de Savanour (2). La place était bien fortifiée, mais fut conquise en peu de temps. Bussy, plaçant l'artillerie avec soin, fit feu sur la forteresse d'une manière si efficace, qu'il intimida la garnison. En effet, Bussy avait disposé et mis en action son artillerie d'une façon merveilleuse, jusqu'à ce qu'elle eût atteint la plus grande efficacité; le feu violent de ses canons, à l'occasion de ce siège, est devenu légendaire (3).

Se rendant compte de l'inutilité d'une plus longue résistance contre ces forces coalisées, Morari Rao commença des négociations avec le Peshwa par Balwant Rao Mendlee (4). Finalement, le Nabab de Savanour demanda la paix, abandonnant une partie de son territoire aux Marathas et reconnaissant la suzeraineté de Salabat Jang. Morari Rao, étant allié des Français, avait secrètement sollicité l'aide de Bussy pour faciliter ses négociations et obtenir des conditions favorables. Il se montrait aussi disposé à lui rendre la traite que Duplex lui avait souscrite, en reconnaissance de l'assistance, qu'il avait donnée aux Français contre les Anglais à Trichinopoly ((5). Cette traite n'avait pas pu être honorée par les Français. Salabat Jang avait donné pleins pouvoirs à Bussy pour traiter avec Morari Rao.

(1) Briggs, *The Nizam*, p. 126, Orme, o.c., I, p. 419.

(2) Orme, o.c., I, p. 414.

(3) Grant Duff, o.c., I, p. 485. Il est dit que Bussy tirait 12.500 obus à Savanour. Higginbotham, *Men whom India has known*, p. 48.

(4) Grant Duff, l.c. (basé sur le MSS Maratha).

(5) Wilks, o.c., I, p. 382.

Bussy reprit la traite et par sa médiation, le traité fut conclu avec Marari à des conditions modérées : la soumission de ce dernier au Soubah. La traite dont on vient de parler se montait à 14 lakhs de roupies (1). Le Conseil Supérieur avait envoyé une lettre de félicitation à Bussy (1).

Cette annulation de la traite en faveur des Français ne pouvait rester longtemps cachée aux ennemis de Bussy, toujours aux aguets. Le Diwan, Shah Nawaz Khan y trouvait une occasion pour satisfaire son désir de faire éloigner Bussy de la Cour du Soubah, en exposant au Soubah cette transaction sous les couleurs les plus sombres. Pour exciter le mécontentement du Soubah contre Bussy, le Diwan indiquait avec sagacité que, par ce traité, Bussy avait privé le Soubah de bien des avantages financiers. Il attribuait l'action de Bussy à un acte de trahison délibérée des intérêts du Soubah.

Maintenant que le Soubah avait renouvelé son amitié avec les Marathas et que Bussy était absent de Haiderabad, Shah Nawaz Khan pouvait facilement persuader Salabat Jang de donner l'ordre de démissionner de son service Bussy et ses troupes (2).

En recevant l'ordre méprisant de son renvoi du service de Salabat Jang, Bussy agit d'une manière vraiment digne d'un grand général. Il se rendait compte de la gravité de sa situation. Il accepta l'ordre de son renvoi avec grande habileté, sans exprimer le moindre déplaisir et sans aucune signe de mépris, et il demanda la permission de se rendre à Masulipatam.

Il connaissait sa propre force, et, avec une grande confiance, il croyait toujours qu'avec une infanterie européenne de 600

(1) Mémoires pour le Marquis de Bussy, 1767, p. 122.

(2) Gentil, o.c., p. 95. Wilks, o.c., p. 382. Orme, I, p. 414. Country Correspondence (1756). Madras Records, p. 67.

soldats, une cavalerie de 200 hommes et 5,000 cipayes, il pourrait anéantir le Soubah ingrat et ces perfides courtisans qui avaient conspiré pour obtenir son renvoi. Il n'avait qu'à esquisser un petit geste, et Balaji Rao, à la tête de son armée puissante de Marathas, était prêt à marcher avec lui. Mais Bussy, maîtrisant sa colère, se révéla comme un homme d'une grande patience. Il ne se laissa pas emporter par un sentiment de vengeance. Il n'ignorait point le secret de sa puissance à Haiderabad : c'était d'apparaître à la population comme un protecteur, qui confère une faveur par son séjour. Il comprenait parfaitement que toute tentative de sa part pour se réinstaller par la force, lui coûterait le prestige dont il jouissait parmi les sujets du Soubah; il savait qu'il serait considéré alors comme un détestable vainqueur étranger. En même temps, il se rendait compte de l'importance et de la nécessité de sa présence immédiate auprès du Soubah, pour le débarrasser de l'influence hostile des conspirateurs. Avec l'air d'un serviteur obéissant et fidèle et avec la conviction que l'incapacité de Shah Nawaz Khan de se rendre maître de la situation et sa propre présence avec quelques renforts de Pondichéry, lui permettraient de retrouver son influence sur le Soubah, Bussy se mit en route pour Haiderabad.

Shah Nawaz Khan, de son côté, était occupé à solliciter l'assistance des Anglais et des Marathas, contre Bussy, s'il opposait quelque résistance. Il envoya des messagers à Madras pour demander du secours. Rien n'aurait pu être plus agréable, plus fait à propos pour les Anglais que cette demande du Soubah du Deccan, de l'aider, dans sa lutte contre Bussy, dont l'influence à la Cour du Deccan avait été une source de grande appréhension pour eux. Les messagers furent reçus avec une

grande joie, et il fut décidé d'envoyer une troupe de 300 Européens et 1,500 cipayes pour aider le Soubah (1). Mais la nouvelle de la prise de Calcutta par Shirajah-ud-Dowlah, le Nabab du Bengale, ne leur permit pas de les expédier. Les Anglais furent obligés d'envoyer tous les secours disponibles à Calcutta (2).

D'un autre côté, comme dit Malleson, Shah Nawaz Khan avait suggéré à Balaji Rao l'idée de faire assassiner Bussy. Le Peshwa avait repoussé la proposition avec dédain (3). Etant prévenu de la demande faite par le Soubah aux Anglais, Balaji Rao ne voyait par ce moyen aucune chance de servir ses propres intérêts. Il avait conçu l'idée de se précipiter sur le Deccan et nourrissant l'idée d'une invasion subite, il désirait ardemment voir Bussy éloigné de la Cour de Salabat Jang.

C'est pourquoi il envoya un messenger pour transmettre à Bussy ses félicitations d'avoir quitté « une nation aussi perfide et ingrate que les Mogols » (4) et lui offrait à sa propre cour, la même position avec les mêmes émoluments qu'il avait auprès de Salabat Jang (5). Bussy ne pouvait ignorer quelle supériorité lui conférerait l'avantage de jouer le rôle d'une personnalité dominante dans le Deccan, sur celui de servir comme auxiliaire au Peshwa. Il ne pouvait non plus échapper à son attention que, dès qu'il quitterait le Deccan, les Anglais iraient se glisser à sa place. Avec bien des expressions de politesse et d'amitié, sous prétexte qu'il lui fallait obtenir des ordres de Pondichéry, il déclina l'offre faite par le Peshwa. Pour s'assurer de Bussy,

(1) Orme, o.c., I, p. 415.

(2) Briggs, o.c., I, p. 127.

(3) Malleson, o. c., p. 485.

(4) Ibid, p. 487. Hamont, *Lally-Tollendal*, p. 50.

(5) Collin de Bar, *Histoire de l'Inde*, II, p. 102. Wilks, o. c., I, p. 383.

Balaji Rao, sans attendre la réponse, expédia une cavalerie d'élite sous Malhar Rao Holkar pour escorter Bussy (1). Balaji Rao avait une autre raison de se conduire ainsi, parce que sous prétexte d'aider les Français, toute attaque faite par le Soubah lui fournirait le prétexte de s'immiscer dans les affaires du Deccan.

Mais Bussy accepta les services de l'escorte pour quelques jours et puis le renvoya avec des présents (2). Shah Nawaz Khan expédia Mir Jaffar Ali avec 25,000 hommes contre Bussy. Des ordres furent aussi envoyés aux Zamindars et aux officiers dans les provinces, de barrer la route aux Français dans leur marche et de les harceler de tous les côtés (3). On alla jusqu'à solliciter l'aide de Balaji Rao, et le Peshwa ayant échoué dans son projet d'obtenir les services de Bussy, envoya Janojee Nimbalkar et Ramachunder Jadav à l'aide de Salabat Jang (4).

Bussy se trouvait alors dans une position assez difficile. Il devait faire route de l'extrémité du sud-ouest à Haiderabad à travers un pays dont la population était hostile, et il avait à traverser le Krishna. Heureusement, il trouva le fleuve guéable et après quelques escarmouches avec les troupes de quelques Chefs, il s'approcha de Haiderabad le 5 juin. Pendant qu'il envoyait chercher de l'assistance à Pondichéry et à Masulipatam, Bussy prenait ses quartiers dans le jardin de Char Mahal (5), qui était un enclos, entouré de murs, dans la banlieue nord, séparée de la ville de Haiderabad par le lit d'une rivière. Le jardin était une sorte de citadelle avec des bâtiments où les soldats

(1) Collin de Bar, o. c., II, p. 103.

(2) Ibid.

(3) Wilks, o. c. I, p. 348.

(4) Ormes, o. c. II, p. 92. Grant Duff, o. c., p. 487.

(5) Gentil, o. c., p. 97.



Le Char Minar, à Haïderabad.

pouvaient se loger confortablement. Bussy avait pris soin de monter ses canons sur les terrasses et de barricader les rues adjacentes.

Le lendemain au soir, Bussy envoya un détachement contre une petite troupe de Marathas, qui avait campé à une distance de quelques milles. A l'approche de ce détachement, les Marathas abandonnèrent le camp. Une autre tentative fut aussi faite par les Marathas du côté de l'est du Char Mahal, mais fut vaine. Puis Bussy prit possession de tous les entrepôts de la ville et emporta les canons, de peur qu'ils ne fussent employés contre lui.

Le 8 juin, un autre détachement, avec quelques bouches à feu, furent envoyés contre les Marathas, qui, derechef, s'étaient rassemblés dans le voisinage. De nouveau, ils furent forcés de quitter la place et de se retirer à Golconde. Dans cette escarmouche, l'ennemi avait dû laisser derrière lui quelques chevaux et des équipements militaires. Sur ces entrefaites, tandis que Bussy était occupé à renforcer la défense du Char Mahal, il reçut la nouvelle de l'arrivée de Jaffar Ali Khan avec une troupe de 3.000 cavaliers et 20 canons et il apprit que l'armée principale, avec Shah Nawaz Khan et le Soubah, le suivait. Là-dessus, Bussy prit le grand édifice de Char Minarets, dans la ville, et y plaça un détachement (1). Jusqu'à présent, Bussy avait évité de causer tout dérangement aux habitants de la ville. Puis il envoya un avertissement à Jaffar Ali, qui commandait l'armée du Soubah, qu'il irait détruire toute la ville, faisant feu du haut des tours du Char Minarets, au cas où il tenterait d'y entrer. En réalité, cette menace de Bussy n'était qu'une vaine fanfaronnade, car il était presque impossible de faire monter l'artillerie jusqu'au

(1) Gentil, o.c., p. 82.

sommet des tours. Chaque tour avait une hauteur de 60 pieds et il était impossible manœuvrer les canons à travers des créneaux; mais la menace de détruire la ville était certainement une chose qui devait effrayer l'ennemi. Ces généraux indigènes étaient si éblouis par la valeur militaire de Bussy, que l'avertissement eut l'effet désiré sur Jaffar Ali, qui différa aussitôt la marche sur la ville (1). Puis pendant une quinzaine, une pluie abondante rendit, sinon impossible, du moins difficile, toute opération militaire.

Pendant ce temps, Janojee Nimbalkar, avec ses 300 Marathas, surprenait une troupe d'environ 300 Abyssiniens venant de Surat au secours de Bussy (2). Les Marathas les rejoignirent près d'Aurangabad (3). Janojee réussit à faire 400 prisonniers qui étaient épuisés de fatigue et las des tourments et ennuis continuels causés par les Marathas. Il retourna avec eux à Golconde, tandis que, d'autre part, Shah Nawaz Khan avait engagé à son service Muzaffar Khan et lui avait donné le commandement d'une troupe de 4,000 cipayes, à l'aide desquels il avait maintenant rejoint Jaffar Ali. En effet, Bussy se trouvait dans une situation difficile, vu la grande supériorité des forces qu'il avait contre lui !

La pluie ayant cessé, Muzaffar Khan, uni avec Jaffar Ali, avait projeté une attaque générale sur le Char Mahal. Pendant ce temps, Bussy avait fait quelques sorties du Char Mahal, mais il avait eu peu de succès. On doit se rappeler que ce même Muzaffar Khan avait servi sous Bussy en 1751 (4). Il avait quitté les

(1) Orme, o. c., II, p. 190.

(2) Ibid, p. 92.

(3) Pillai, o.c., X, p. 143.

(4) Ibid.

Français et épousé la cause de Balaji Rao en 1752 et était de nouveau passé à Savanour en 1755 (1). Mais là, il avait fait preuve, comme général, d'une grande expérience. Pendant son service sous les Français, il avait acquis beaucoup de popularité et aussi conquis l'amitié des officiers français et des cipayes. Il avait utilisé cette influence dans son effort d'enlever à Bussy des cipayes, en les poussant à la désertion. La position de Bussy devint pire de jour en jour. En dépit de ses brillants succès dans plusieurs sorties et escarmouches, sa sagesse et son expérience lui conseillaient de se limiter vu les circonstances, à la défense du Char Mahal.

Pendant que Bussy se maintenait ainsi courageusement au Char Mahal, De Leyrit avait promptement expédié à Masulipatam, par le bateau *Favorite*, une troupe de 320 Européens et de 400 cipayes, avec six pièces de campagne (2). Au milieu du mois de juillet, Moracin avait aussi envoyé, sous le commandement de Law, un petit détachement d'environ 160 Européens et 700 cipayes, avec cinq pièces de canon, pour entrer en action avec Bussy (3). Les pluies excessives et le débordement du Krishna l'avaient forcé de s'arrêter à Bezwada. Là, il fut rejoint par le détachement amené à Masulipatam par le bateau *Favorite*, que De Leyrit avait envoyé sous le commandement de d'Arembure. Tous les deux quittèrent Bezwada le 3 août et arrivèrent le 10 à Megnapara, à peu près à cinquante-deux milles de Haiderabad (4).

(1) Grant Duff, o. c., I, p. 477.

(2) Gentil, o. c., p. 96.

(3) Correspondance du Conseil Supérieur aux directeurs (le 30 septembre 1756).

(4) *Collin de Bar*, o. c. II, p. 102. Malleison, o. c., p. 491.

En recevant la nouvelle de l'approche de ces renforts qui venaient au secours de Bussy, le ministère de Salabat Jang décida de le surprendre et, dans ce but, Janojee Nimbalkar et Ramchunder Jadav reçurent l'ordre de marcher vers Megnapara, Bussy mettant à profit ses anciennes relations avec ces chefs de Marathas, les invita à une entrevue secrète et leur fit promettre de simuler une attaque contre les renforts français. Ils avaient assuré Bussy, qu'ils feraient flotter certains drapeaux comme signe de sécurité pour le commandant français (1). Bussy envoya immédiatement cet avis à Law.

Law, quittant Megnapara le onze, continua sa marche à travers un pays plein de rochers et abondant en forêts épaisses. Là, il fut attaqué par Muzaffar Khan. Il est intéressant de remarquer que, dans ce combat, comme le dit Orme, on se servit d'une armée à feu d'un genre bizarre, appelée Caytock (2). C'était une arme à feu, fréquemment employée en Europe, dans les premiers temps où la poudre à canon venait d'être découverte. Elle était connue alors sous le nom de mortier. C'était un canon d'une longueur de huit à dix pieds, qui portait un boulet de deux à trois onces. Un pivot le fixait à la terre pour assurer ainsi davantage la précision du tir.

Les troupes françaises avaient suivi leur route sans essuyer aucune défaite. Les taillis et les sentiers étroits avaient empêché que les efforts de Muzaffar Khan pour battre les Français, eussent le moindre succès. Laissant la cavalerie sous le commandement des chefs des Marathas, Muzaffar Khan retourna à Golconde. La cavalerie se retira ensuite à Gorampally, village

(1) Orme, o.c., II, p. 94.

(2) Ibid, p. 95.

situé au pied d'une colline. Les troupes françaises passèrent par ce village, sans rencontrer aucune résistance, parce que Janojee Nimbalkar et Ramchunder avaient été fidèles à leur parole. Law, qui n'avait pas encore été mis au courant de cette intrigue, ne pouvait être que fort étonné de l'attitude des chefs des Marathas. Cependant, le renfort fut attaqué en arrière par Kandagla, et les bœufs chargés de provisions mirent en fuite (1).

Jusqu'à ce moment, les Français n'avaient perdu que trois ou quatre cipayes et une douzaine d'entre eux, à peu près étaient blessés, mais la perte des provisions avait beaucoup découragé Law. Lorsqu'il reçut la lettre de Bussy, l'informant de l'entente conclue avec les chefs des Marathas, Law reprit sa marche. Cherchant son chemin à travers les taillis, il arriva le lendemain à Meliapore, où il prit ses quartiers dans un fort en ruine (2). Cette résolution de Law de rester à Meliapore produisit un très mauvais effet psychologique sur les soldats.

L'agrément du repos leur faisait redouter l'idée de continuer la marche. Ils demandèrent à Law d'écrire à Bussy en lui exprimant son désespoir et ses doutes au sujet d'une reprise éventuelle de leur avance.

La nouvelle de l'avance des troupes sous Law fut reçue sous une forme exagérée, au camp de Salabat Jang ; d'autres troupes furent expédiées à leur rencontre pour leur barrer la marche. Dans la nuit du 12 août, Bussy avait envoyé une forte troupe pour attaquer les avant-gardes du camp, mais, à son grand étonnement, la même nuit, il reçut de Meliapore la lettre de

(1) Orme, *op. c.* II, p. 95.

(2) Ibid.

Law (1). Il lui était absolument impossible d'envoyer un détachement à l'aide de Law. Considérant le désastre qui avait frappé le renfort, Bussy était d'avis, qu'il avait encore assez de force pour achever sa marche. Avec son coup d'œil d'habile général, il vit le danger de la politique timide, adoptée par Law. Il vit aussi, que le moment exigeait une démarche décisive. C'est pourquoi il commanda à Law, au nom du Roi, de reprendre, en tout cas, sa marche dès la réception de sa lettre (2). En même temps, comme le dit Hamont, afin d'empêcher le Soubah de tirer profit de cette défaillance de Law, en envoyant de grandes forces contre lui, Bussy fit dresser une vaste tente de l'autre côté du fleuve Moussi et y campa avec cent cinquante Européens et quelque trois cents cipayes (3). Cette démarche inspira des appréhensions variées au sujet des projets de Bussy, au ministère du Soubah, qui, là-dessus, alla même jusqu'à faire rebrousser chemin aux troupes expédiées contre Law.

L'ordre péremptoire de Bussy eut sur Law l'effet désiré. Au reçu de la lettre, il donna des ordres pour reprendre immédiatement la marche. Après plusieurs escarmouches avec Kandagla, où l'ennemi leur causa bien des difficultés, Law et ses troupes arrivèrent à une ville située sur la rivière Angorum à une distance d'environ six milles de Haiderabad (4). En recevant la nouvelle de leur arrivée, Bussy envoya un détachement de cent quarante Européens et de mille cipayes à leur secours et expédia un autre détachement pour empêcher

(1) Hamont, o.c., p. 52.

(2) Orme, o. c., II, p. 98.

(3) Hamont, o. c., p. 52.

(4) Gentil, o. c., p. 99.

l'ennemi d'intercepter le renfort qui approchait (1). Quatre heures plus tard, le renfort arrivait à Haiderabad.

Informé de l'arrivée du renfort, Salabat Jang envoya un messager à Bussey avec des propositions de paix (2). Jaffar Ali, le vieux Nabab de Rajamundry venait montrer sa déférence à Bussy. Les Abyssiniens, que Janojee avait faits prisonniers à Golconde, furent remis en liberté. Le 20 août 1756, Salabat Jang envoya Mahomed Hussein, accompagné de quelques-uns des principaux courtisans, à la tente de Bussy pour l'inviter au Durbar. Bussy alla au Durbar, escorté par ses 300 Européens et 1000 cipayes et y fut reçu avec beaucoup de respect. L'assemblée fut très solennelle et très courtoise. Le Soubah apprit par cette expérience, que, soit comme ami, ou soit comme ennemi, Bussy ne pouvait être traité avec dédain. Bussy fut tout de suite réintégré par Salabat Jang à l'occasion de ce Durbar dans tous ses titres, ses dignités et son rang d'honneur (3). Des nouvelles lettres patentes furent accordées et tous les chefs et zamindars du Deccan furent informés de la réintégration de Bussy. Ainsi Bussy regagnait sa position prépondérante à la cour du Soubah, par sa sagacité, sa persévérance et son intrépidité.

Cet épisode ne prouve pas seulement l'habileté remarquable de Bussy ; elle le montre encore comme un diplomate calme et bien avisé, dont l'adresse et les facultés surpassent encore les qualités de général, courageux et intrépide. L'attitude égale et sereine avec laquelle il dissimulait une obéissance absolue à

(1) Orme, o. c., II, p. 98.

(2) Gentil, o. c., p. 100. Pilai, o. c., X, p. 190.

(3) Wilks, o. c., I, p. 385. Gentil, o. c., p. 100.

l'ordre qu'on lui avait donné de quitter la Cour et le refus poli lors de l'alliance proposée et de l'aide offerte par Balaji Rao sont les preuves de sa sagacité d'homme d'état. L'ordre péremptoire donné à Law et ses sorties audacieuses du Char Mahal montrent ses talents et sa capacité extraordinaires de grand général. Et surtout l'acceptation de sa réintégration à la Cour du Soubah, sans aucune restriction comme par exemple celle de l'éloignement de Shah Nawaz Khan de la Cour, montre un esprit brillant, qui se manifeste à toute occasion. Sachant quel pouvoir et quelle influence ce Diwan exerçait alors à la Cour du Deccan, Bussy se rendait parfaitement compte, que toute demande de sa part au Soubah pour le déplacement de ce Diwan aurait des conséquences funestes. Sa conduite prudente explique que Shiraj-ud-Dowlah, le Nabab du Bengale, le rechercha pour chasser les Anglais (1).

Cependant, il n'avait pas oublié la politique proclamée par la Compagnie et, afin de ne pas partager le sort de l'infortuné Dupleix, il écrivit une lettre à d'Argenson, lui expliquant les raisons de sa conduite (2).

Pendant une période de quatre mois environ, Bussy resta à Haiderabad, et il s'abstint tout à fait de prendre part aux affaires du Soubah. Le Diwan Shah Nawaz Khan était resté maître des affaires de la Cour. La conspiration contre les Français était vaincue pour le moment, mais elle n'était pas anéantie tant que celui qui en était l'âme, le Diwan, restait au pouvoir, et nous allons voir, comment, encore une fois, ce Diwan trama

(1) « Suraja Dowla, écrivait plusieurs lettres à M. Bussy dans ce but. » Col. Clive à Mahommed Ali. M. Sundry. Vol. X (4-8-1757). Davison Love, o.c., II, p. 480.

(2) MSS N° 5769 à la Bibliothèque de l'Arsenal. Hamont, o. c., p. 55.

une nouvelle conspiration non seulement contre Bussy, mais contre Salabat Jang lui-même.

Laissant une garde de deux cent Européens et cinq cent cipayes auprès du Soubah, Bussy quitta Haiderabad pour les Cirkars, le 16 novembre; c'était pour régler les affaires et pour rétablir l'autorité des Français quelque peu affaiblie, à cause des incidents dans le Deccan (1).

A la fin du mois de novembre, Bussy arriva à Bezwada. De Bezwada, passant par la province d'Ellore, il s'arrêta à Kotilingam, près de Rajadmundry. Puis il envoya à tous les Zamindars des Cirkars l'ordre de se présenter devant lui (2).

Par obéissance à la convocation de Bussy, Vijayaram Raje de Vijayanagaram se rendit au camp de Bussy pour présenter ses hommages; bien d'autres Zamindras vinrent également (3). Seulement Ranga Rao de Bobbili, le premier rang de ces Poligars, était absent. Il existait une haine acharnée entre Ranga Rao et Vijayaram Raje. Ce chef des Poligars avait remis sa visite, afin que son ennemi n'agit pas contre lui (4). Vajayaram Raje avait, dernièrement, à Char Mahal, aidé Bussy financièrement et avait acheté Hyder Jang qui était avec Bussy comme Diwan. Il persuada Bussy de chasser ce voisin puissant de sa place forte à Bobbili, en lui offrant d'autres terres en échange. Il représenta Ranga Rao comme un rebelle contre l'autorité française, qui avait mis obstacle à la perception des taxes qui lui étaient dues. L'absence de Ranga Rao fut interprétée comme un signe de méfiance et de son mépris de l'autorité de Bussy. En

(1) Wilks, o.c., I, p. 384. Gentil, o.c., p. 102.

(2) Orme, o.c., II, p. 255.

(3) Gentil, o. c., p. 85.

(4) Swetachalpati, *Bobbili-Zamindari*, p. 63.

dépît de la lettre que Ranga Rao avait envoyée à Bussy par son « wakil », lettre pleine d'excuses où il manifestait sa soumission à la suzeraineté de Bussy, l'influence de Vijayaram Raje et l'avertissement de Hyder Jang avaient tellement prévenu Bussy contre lui, qu'il ne tint que fort peu de compte de cette lettre. Même une lettre de Masulipatam, prévenant Bussy des dangers qu'il courait, en refusant l'amitié de Ranga Rao, grand guerrier pourvu d'un haut sens de la dignité, n'y put rien faire, à cause du mauvais conseil qu'avait donné Vijarayam Raje (1). En recevant cette lettre de Masulipatam, Bussy avait décidé de suivre ces bons conseils. Mais Hyder Jang n'abandonnait pas l'affaire dans un esprit de résignation ; il continua à influencer Bussy contre Ranga Rao. Bussy alors se mit en marche et campa à Devupally. Là, un agent de Ranga Rao lui présenta un « pansupari » ; mais Hyder Jang reçut cet agent avec insolence. L'agent retourna au fort et conseilla à Ranga Rao de faire ses préparatifs de combat. Sur ces entrefaites, Hyder Jang trouva une autre raison pour provoquer des hostilités contre Ranga Rao. Sur les remparts du fort, Ranga Rao fit jouer le Nawbatkhana (2). Hyder Jang s'y opposa en déclarant que c'était un affront au général français. Il donna au Raja l'ordre de quitter le fort. Encore une fois, le Raja essaya d'éviter les hostilités, mais il fut battu, les efforts combinés de Hyder Jang et de Vijayaram remportèrent la victoire. Leur influence sur Bussy avait été plus forte et ils purent enfin, persuader à Bussy de ne pas s'opposer à l'attaque du fort (3).

(1) Swetachalpati, o. c., p. 66.

(2) *Nawabatkhana*, orchestre militaire.

(3) Swetachalpati, o. c., p. 67.

Cette attaque sur le fort de Bobbili est un des plus remarquables épisodes dans l'histoire de la campagne faite par Bussy. Son importance tient à la vaillance avec laquelle l'ennemi acceptait la mort plutôt que d'accepter une soumission ignominieuse. Le fort de Bobbili était une construction carrée avec un mur d'une hauteur d'environ 22 pieds et un rempart à l'intérieur. Le mur avait un parapet et de petits créneaux, d'où l'on pouvait tirer sans s'exposer aux vues de l'ennemi. La chose curieuse à remarquer est le chaume, dont le mur était couvert pour servir de protection contre le soleil et la pluie. Les points angulaires étaient défendus par des tours (1). Bussy avait avec lui sept cent cinquante Européens et onze cent cipayes avec quatre pièces de campagne; Vijayaram amenait aussi son armée. Bussy avait réparti ses troupes en quatre divisions et chaque division reçut l'ordre d'attaquer une tour. De bonne heure, le matin du 24 janvier 1757, les pièces de campagne ouvrirent le feu sur le fort (2). D'après Orme, ce fort fut défendu par Ranga Rao avec deux cent quatre vingt-douze Velmas (*) seulement. Le nombre semble être exact, quoique la lutte, nous dit-on, ait duré depuis le matin jusqu'au soir, il est surprenant que ce petit nombre de soldats courageux et vaillants aient pu tenir si longtemps (3). A sept heures, plusieurs remparts étaient entamés et un détachement de chaque division reçut l'ordre d'avancer et de monter sur le mur à l'aide d'échelles; mais pas un homme ne pouvait franchir le parapet, que l'ennemi défendait si adroitement. Comme Ranga Pillai nous le dit

(1) Orme, o.c., II, p. 256.

(2) Xavier Raymond, *L'Inde*, p. 425.

(3) Orme, o.c., II, p. 256.

(*) *Velma*, c'est une caste des guerriers hindous.

dans son rapport, Bussy lui-même fut blessé dans la lutte (1). De nouveau, on donna l'ordre l'attaquer avec des pièces de campagne. Quand on se rendit compte que les boulets de canons commençaient à ravager les bâtiments intérieurs du fort, Ranga Rao appela ses chefs de Velma auprès de lui et leur commanda de tuer les femmes et les enfants, pour les sauver de la violation des Européens et de l'autorité encore plus ignominieuse de Vijayaram. Comme dit Orme, les habitations au milieu du fort furent incendiées aveuglément et femmes et enfants, en un mot, tous ceux qui essayaient d'échapper aux flammes, furent poignardés sans pitié (2). Cela nous rappelle la coutume de *Johar* chez les Rajputs, une autre caste de guerriers hindous.

Après ce grand massacre, les guerriers Velmas commencèrent à défendre les remparts avec la résolution farouche de mourir. Ranga Rao fut tué en défendant une des quatre tours et ses soldats luttaient désespérément. Pendant ce temps, Law réussit à franchir le mur et à entrer dans le fort. Un vieillard s'avança avec un enfant, qu'il présenta à Law, disant : « Voici le fils de Ranga Rao, que j'ai sauvé contre le gré de son père. » Cette lutte terrible et farouche avait produit une telle impression sur Bussy, qu'il ne voulut pas entrer dans le fort. Il reçut l'enfant avec grande humanité et le reconnut comme le seigneur du territoire, qui avait été offert à son père en échange du fort (3). Immédiatement après, Vijayaram Raje fut poignardé par un soldat de Ranga Rao, nommé Tanda Pa-

(1) Pillai, o.c., I, p. 360.

(2) Xavier Raymond, o.c., p. 425.

(3) Orme, o. c., II, p. 260.

payya (1). Bussy alors, installa Jagapati Raja, fils de Vijayaram Raje, sur le trône de Bobbili, disant : « Puisque c'était la volonté de Dieu, n'aie pas peur. Le Bobbili que ton père vient de prendre sera à toi... » (2).

Ainsi se terminait la conquête tragique de Bobbili. En effet, il est très triste de faire le récit de cette déplorable destruction de la vaillante tribu des Velma Doras, dont le seul défaut était d'être une menace contre leur faible voisin. Il est également triste de constater que Bussy ait pu permettre qu'on se servît de lui comme instrument pour exécuter ce carnage, causé par des motifs égoïstes de Vijayaram Raje et Hyder Jang. Nous trouvons aujourd'hui des ballades, chantées dans les différentes parties du pays, où l'on parle la langue *Telegu*; elles glorifient la vaillance déployée par Ranga Rao et ses guerriers de Velma, en défendant le fort et en mourant sans se rendre.

Quittant l'endroit tragique, Bussy continua sa marche vers le nord pour convoquer d'autres groupes de Poligars, afin de leur faire payer leur tribut, ce qu'ils firent sans hésiter, terrifiés qu'ils étaient par le sort de Bobbili. Le Poligar, Raja de Gumseer, qui ne s'était pas acquitté depuis longtemps, se rendit à l'approche de Bussy (3). Après être resté quelques temps là-bas, pour se remettre de la fatigue et de la lassitude, due à la chaleur excessive, Bussy marcha sur Ganjam, dernière ville dans la province de Chicacole, avec l'intention de se rendre au Bengale, en réponse aux sollicitations de Shiraj-ud-Dowlah, Nabab de ce

(1) Kaifiyat de Barabatti Krishma Dev Jagapathi, le Rajah de Cuttack, selon Swetachalpati, o.c., p. 69.

(2) Pillai, o. c., X, p. 337.

(3) Gentil, o. c., p. 103. Orme, o. c., II, p. 260.

pays, qui sollicitait l'aide de Bussy contre les Anglais. Comme dit Ramsay Muir, le Nabab Shiraj-ud-Dowlah avait aussi pris sa disposition pour obtenir le sauf-conduit de l'armée de Bussy à travers le territoire d'Orissa (1). Ce fut au milieu du mois de mai, que Bussy se prépara à passer au Bengale, mais avant d'y partir, il reçut la triste nouvelle de la prise de Chandernagor par les Anglais (2).

Etant d'avis qu'il était maintenant trop tard pour conduire une expédition au Bengale, et doutant des forces et de la capacité de Shiraj-ud-Dowlah pour résister aux Anglais, Bussy semble avoir abandonné son projet de marcher sur le Bengale.

(1) Muir, *Making of British India*, p. 49.

Orme nous informe aussi que des lettres adressées à Bussy par Shiraj-ud-Dowlah furent trouvées après sa mort, sur un de ses serviteurs. Orme, o.c., II, p. 185.

(2) Gentil, o. c., p. 103.

CHAPITRE IX

PRISE DE VIZAGAPATAM

La perte de Chandernagor n'a guère changé la situation des Français dans le Deccan. Au contraire, leur position y était très forte. Les Anglais furent forcés de diviser leurs forces pour maintenir leurs avantages.

Bussy voulait profiter de cette situation des Anglais pour diminuer leur prestige par une expédition sur l'établissement anglais à Madapollam. Andrews, le chef, s'abrita dans la fabrique hollandaise de Pollikollu, mais fut forcé de rendre Nellikelli et Bandermalanka aux Français (1).

Bussy dirigea ses regards vers Vizagapatam. C'était le seul endroit que les Anglais possédaient sur la côte de Coromandel. D'ailleurs il était considéré comme un point de grande importance à cause de sa situation et aussi à cause des remparts qui l'entouraient. Sa possession semblait compenser la perte de Nellikelli et de Bandermalanka qui n'étaient que de petites manufactures de peu d'importance. Bussy n'ignorait pas la garnison ni les munitions qui se trouvaient à Vizagapatam.

(1) Public despatches to England (30 july 1757). Public Consultations. (August 17. 1757) of the Madras Records.

Pensant à la petite quantité de munitions qui restait à son armée fatiguée après une lourde et douloureuse campagne, il était peu sûr du succès. Pourtant, comptant sur l'intrépidité de ses soldats, il s'avança vers Vizagapatam (1).

Il se trouvait alors à Gumseer, à la distance de 112 lieues de Vizagapatam. La saison était peu favorable. Des grandes pluies et des inondations, ajoutées aux obstacles du chemin eurent de grands effets sur les soldats. Le 24 juin 1757, il arriva près de Vizagapatam. Il envoya les cavaliers pour entourer la ville. Le lendemain, il envoya un ultimatum au gouverneur anglais en lui demandant de se rendre. Il le supplia de ne pas s'exposer, avec son armée, à l'horreur d'un assaut. Bussy l'avertissait aussi qu'une fois l'assaut commencé, il serait difficile d'arrêter la furie des soldats. Cette lettre fut précédée par la marche de la cavalerie qui avait l'ordre d'occuper tous les accès pour empêcher les fugitifs de passer. Le même jour, toute l'armée arriva près de la dune située au nord-ouest et du sommet de laquelle on pouvait facilement faire feu sur le port. Le sieur d'Haremboure dirigea les combats préliminaires de l'attaque.

Il fit placer un canon sur cette dune. Les Anglais du fort firent feu, sans causer aucun dommage ni diminuer l'ardeur des soldats français. Cependant, M. Dogourd fut envoyé vers le fort avec une armée composée de soldats européens et de cipayes. Ce fut à ce moment que Bussy envoya la lettre mentionnée ci-dessous, au commandant anglais, lui demandant de se rendre.

(1) Orme, o.c., II, p. 261 ; Pillai, o.c., X, p. 396. Corr. C.S. de Pondichéry, V, p. 256.

(2) Gentil, o. c., p. 105.

Le commandant anglais du fort était William Perceval. D'abord étonné et ensuite alarmé de se voir sur le point de subir les horreurs mentionnés par Bussy, le commandant anglais répondit sur un ton qui donnait à entendre à Bussy que son armée n'était pas au-dessous de sa tâche et qu'il pouvait mener à bien la conquête du pays. Ainsi, dans sa réponse, le général anglais avait conservé une attitude qui montrait l'orgueil de sa race. Il confirma son acceptation de l'ultimatum pour éviter l'effusion de sang. Il consentit à se rendre mais sous certaines conditions. Il demanda que toute la garnison puisse sortir, armes et bagages, partir avec ses drapeaux et ses tambours et de se rendre où elle voudrait ; qu'on leur donne assez de temps pour quitter l'endroit et qu'on les laisse partir en sûreté. D'après M. Gentil, Perceval termina sa lettre en disant qu'il considérait Bussy comme un grand général — trop grand s'il ne trouvait pas ces conditions raisonnables vu la force et la position de l'endroit (1).

De son côté, sans se laisser prendre par la faiblesse de l'ennemi, Bussy essaya de maintenir la dignité de sa nation dans sa réponse au commandant anglais. Il continua adroitement de rendre ses conditions acceptables au général anglais. Il connaissait les dangers qui surviennent souvent pendant les négociations et, pour les éviter, il fixait une date pour discuter les conditions d'une entente (2). En même temps, il fit connaître au gouverneur anglais de cette ville, la sauvagerie des Anglais à Chandernagor et déclara qu'il agirait toujours avec la générosité qui caractérisait les Français. En réponse à cette lettre, le général anglais

(1) Gentil, o.c., p. 106.

(2) Ibid.

se plaignit du peu de temps qu'il avait pour délibérer et demanda un jour de plus.

La situation était, en effet, critique, à ce moment-là. D'un côté, il ne voulait pas s'exposer au risque d'un siège où il voyait peu de chance de victoire, d'autre part, son conseil et les officiers doutaient de la sincérité du général anglais. Bussy, comprenant la situation du général anglais, accorda le délai demandé. En même temps il le prévenait que s'il abusait du temps ainsi accordé et s'il ne tenait pas sa parole, Bussy se refuserait à continuer les négociations. Le général anglais l'informa de son acquiescement. Il délégua le capitaine Campbell et M. Thomas Meurth, munis de pouvoir pour traiter la question de la reddition. Un traité fut rédigé. Il y avait sept articles très avantageux pour les Français. Voici le texte du traité comme nous le donnent, les *Mémoires de Gentil*.

« La capitulation de la ville et du fort de Vizagapatam, entre M. de Bussy, lieutenant-colonel, chevalier de l'Ordre royal militaire de Saint-Louis et de l'ordre royal du Christ du Portugal, commandant général des troupes françaises et autres, et

M. William Perceval, écuyer, chef de Vizagapatam, membre du Conseil Supérieur et du Comité secret du fort St-Georges.

Article 1. — La place, les fortifications, l'artillerie, les munitions, les armes de toutes sortes, etc., aussi bien que les marchandises et l'argent appartiendront à la Compagnie française et, en général tout ce qui se trouve dans les magasins de la Compagnie anglaise et que le commandant et son Conseil sont obligés de déclarer sur l'honneur.

Article 2. — Le Commandant, le Conseil et tous les fonction-

naires de la Compagnie anglaise et tous les officiers de l'état-major seront prisonniers de guerre sur parole. Il leur sera permis d'emporter tout ce qui leur appartient, en propre. Ils pourront se retirer où ils voudront, sous la condition stipulée dans un engagement d'honneur signé par tout l'état-major.

Article 3. — Tous les soldats, les matelots et autres européens seront prisonniers de guerre tant que la guerre durera entre le roi de France et le roi d'Angleterre, où jusqu'à l'échange des prisonniers.

Article 4. — Les troupes indigènes auront la liberté de se retirer où elles voudront.

Article 5. — Les habitants de la ville auront la protection de leurs biens et de leurs maisons tant que leur conduite ne donnera lieu à aucun reproche et la question restera à la volonté du général.

Article 6. — Tous les soldats qui ne sont pas de nationalité anglaise pourront s'engager dans le service de l'armée française.

Article 7. — Tous les déserteurs français seront mis à la disposition du général.

Fait à la dune, le 26 juin 1757.

Signé : Bussy et William Perceval. » (1)

La capitulation ayant été signée par le commandant anglais, Bussy n'avait qu'à prendre possession de la place. Selon M. Gentil, Bussy fut accueilli à la porte de la ville par le

(1) Gentil, o. c., pp. 109-110.

gouverneur anglais ; les conseillers et les officiers lui remirent leurs épées que Bussy leur rendit avec une dignité généreuse, ce qui fit que les vaincus acceptèrent avec résignation leur défaite. La garnison fut désarmée et tous les points militaires furent occupés par des sentinelles françaises.

La gloire de la journée fut gâtée par un désordre dans l'armée, dû à l'usage immodéré du vin, et à la mort de deux officiers français, MM. Lavernier et Pellier, survenue à la suite d'une explosion dans un magasin de munitions. Bussy interdit de boire et prit des mesures pour maintenir une stricte discipline dans l'armée. Ici une occasion se présenta à Bussy pour montrer son bon caractère de Français en plus de son tact militaire. C'était une preuve que Bussy, soldat austère, pouvait à l'occasion être aussi aimable et poli. Bien que soldat impitoyable sur le champ de bataille, il était sensible aux appels des tendres sentiments. A son arrivée à Vizagapatam, Bussy reçut une lettre de Madame Clive, qui se trouvait à bord du vaisseau « *Marlborough* » en rade de Blimlipatam, le 26 juillet 1757. Elle était en route pour le Bengale afin de retrouver son mari. Pendant que le vaisseau était en rade, cinq marins environ descendirent à Vizagapatam. Ceci se passait peu de temps avant le traité de capitulation. D'après les conditions du traité, ces cinq marins devaient être faits prisonniers. C'était pour demander leur liberté et la permission de leur retour à bord. En échange, disait-elle, « je promets de demander au colonel Clive de libérer autant de Français faits prisonniers à Chandernagor. Je suis passagère de ce vaisseau et je m'intéresse à cette question. » Comme un vrai chevalier français qui repousse rarement la demande d'une dame à moins

que son honneur et son devoir ne soient en jeu, il se hâta d'accorder à Madame Clive ce qu'elle avait demandé. Il permit aux marins de partir en paix. Madame Clive exprima toute sa gratitude et ses remerciements pour cette attitude généreuse de Bussy.

Tout le temps, Vizagapatam occupait toute l'attention de Bussy. Il réunit tous les conseillers et les officiers en leur demandant leur parole d'honneur, qu'ils lui donnèrent par écrit, comme suit : « Nous, soussignés, commandant, conseillers, officiers et fonctionnaires de la garnison de Vizagapatam, faits prisonniers par M. de Bussy, commandant général des armées de sa Chrétienne Majesté, reconnaissons être faits prisonniers de guerre, promettons par notre parole d'honneur de ne pas porter les armes directement ou indirectement contre sa Majesté Chrétienne et ses alliés, jusqu'à ce que la guerre finisse ou jusqu'à l'échange, et d'aller à Pondichéry ou dans quelque autre établissement français chaque fois que le général français où M. de Bussy nous appellera.

« Signé: William Perceval,

« Autres chefs et officiers, etc... » (1).

Ceci suffisait quant aux formalités militaires, mais il fallait encore un acte authentique au sujet des magasins et des biens appartenant à la Compagnie anglaise. Les mêmes officiers qui avaient promis sur leur parole d'honneur d'observer les lois de la guerre comme prisonniers donnèrent leur témoignage de l'état de la place comme suit :

(1) Gentil, o.c., p. 112.

« Nous, commandant et conseillers de Vizagapatam, certifions et témoignons du fait d'avoir embarqué, il y a quelques jours, avant le siège, l'argent, les marchandises et livres de comptes de la Compagnie anglaise ainsi que les effets de l'état-major et des autres particuliers à bord du « *Marlborough* » et des autres embarcations, dans le pays autour de Madras et aux autres endroits, et que le vaisseau mentionné plus haut étant parti immédiatement pour le Bengale, il ne reste dans cette place que l'artillerie et les munitions de guerre ; et que nous assurons sur notre parole d'honneur que nous n'avons pas envoyé à la fabrique anglaise de Bimlipatam l'argent, ni les marchandises, mais seulement les meubles et les objets appartenant aux dames qui se sont retirées à la fabrique hollandaise avant le siège.

« En foi de quoi, nous avons signé (1). »

Après avoir pris toutes ces précautions, suivant les règles de la prudence usuelle, Bussy montra toute sa générosité, comme nous le voyons dans la lettre adressée à Perceval.

« Vizagapatam, 27 juin 1757.

« Monsieur,

« Je vous rends ci-inclus les treize états des officiers et des autres membres de votre garnison. Au sujet des pertes préjudiciables que nous avons faites, je vous remets en même temps l'argent que je vous prie de distribuer parmi eux sans entrer dans aucun détail. Je suis très content d'avoir trouvé cette occa-

(1) Gentil, o.c., p. 113.

sion de donner une preuve de la générosité dont seule ma nation est capable.

« Je suis, etc....

« Signé : Bussy. » (1).

Bussy se montra à ce point généreux qu'il dédommagea les pauvres des pertes dont ils avaient souffert pendant le siège. Il leur fit distribuer plus de mille roupies le jour qui suivit la capitulation.

L'Etat-Major général et les Conseillers anglais se retirèrent à Bimlipatam, enchantés de la générosité de leur vainqueur et honteux à la pensée que leurs compatriotes n'avaient pas agi de même en pareille occasion.

Par cette acquisition, les Français devinrent maîtres de toute la côte de Coromandel. Si cette forteresse avait été bien défendue, sa possession aurait coûté aux Français plusieurs vies précieuses de jeunes et braves soldats. D'après Gentil, l'expulsion des Anglais de la côte d'Orissa était la conséquence de la politique de Dupleix, continuée par Bussy. Si les Français n'étaient pas maîtres de « Quatre Cirkars », leur aurait-il été si facile d'expulser leur ennemi formidable ? Vizagapatam et Nellipelli rendirent les Français maîtres du sud et enlevèrent aux Anglais une grande partie de leur commerce sur cette côte. Cette acquisition leur assura la possession des quatre Cirkars.

Jusqu'à la fin de 1757, Bussy continua à visiter différents points sur la côte Coromandel, subjuguant les chefs rebelles.

(1) Gentil, o. c., p. 113.

C'est au commencement de l'année 1758 qu'il quitta ces provinces pour se rendre à Haiderabad où la situation, grave encore, demandait sa présence personnelle pour protéger le Soubah et l'empêcher de devenir la proie des complots de Shah Nawaz Khan. La situation à la Cour du Deccan était très confuse. La couronne était sur le point de tomber de la tête de Salabat Jang et le pays était à la veille d'agitations lorsque Bussy partit avec son armée vers Aurangabad.

CHAPITRE X

LE PROTECTEUR DU SOUBAH

Nous avons déjà vu qu'une réconciliation avait eu lieu entre Bussy et le Soubah Salabat Jang. Bussy retrouva sa grande influence à la cour, ce qui déconcerta les plans de Diwan Shah Nawaz Khan.

Mais ce n'était qu'une accalmie qui précède souvent une tempête. Aussitôt que Bussy quitta le Deccan, les conspirateurs à Haiderabad recommencèrent leur perfide activité. L'absence de Bussy donna une nouvelle occasion à ses ennemis de faire secouer au Soubah l'influence de Bussy.

La source de tous ces complots était Shah Nawaz Khan qui était encore le grand favori des courtisans et de la noblesse. Malgré son dernier échec, lorsqu'il avait voulu chasser Bussy du Deccan, il résolut de faire une nouvelle tentative. A présent, il était exaspéré contre Salabat Jang qui, pour lui, n'était qu'un Soubah soumis, dépourvu de toute ambition et de toute volonté de régner. Il haïssait le Soubah dont l'esprit faible et chancelant causait son désespoir. Il détourna son regard du Soubah pour lever ses yeux vers les frères du Soubah pour s'aider dans sa nouvelle conspiration contre Bussy.

Le Diwan voulait se servir de ces deux princes Nizam Ali et Basalat Jang pour atteindre à son but. Il comptait surtout sur l'ambition et les talents de Nizam Ali, l'aîné des deux princes.

Nous avons déjà vu Bussy demander au Soubah de libérer ces deux princes royaux emprisonnés à l'instigation de Sayyad Lashkar Khan à Dowlatabad. Depuis ce moment, Nizam Ali avait attiré, grâce à ses talents, l'admiration et la sympathie des courtisans et des chefs du Soubah (1). Ce prince ambitieux avait récemment attiré l'attention du Diwan Shah Nawaz Khan, qui ne manqua pas de remarquer que c'était un digne successeur de Salabat Jang, bien plus, un rival puissant et empressé de prendre part à n'importe quelle conspiration contre Salabat Jang et Bussy, le général français. Ce prince rusé ne tarda pas à solliciter l'aide du Diwan.

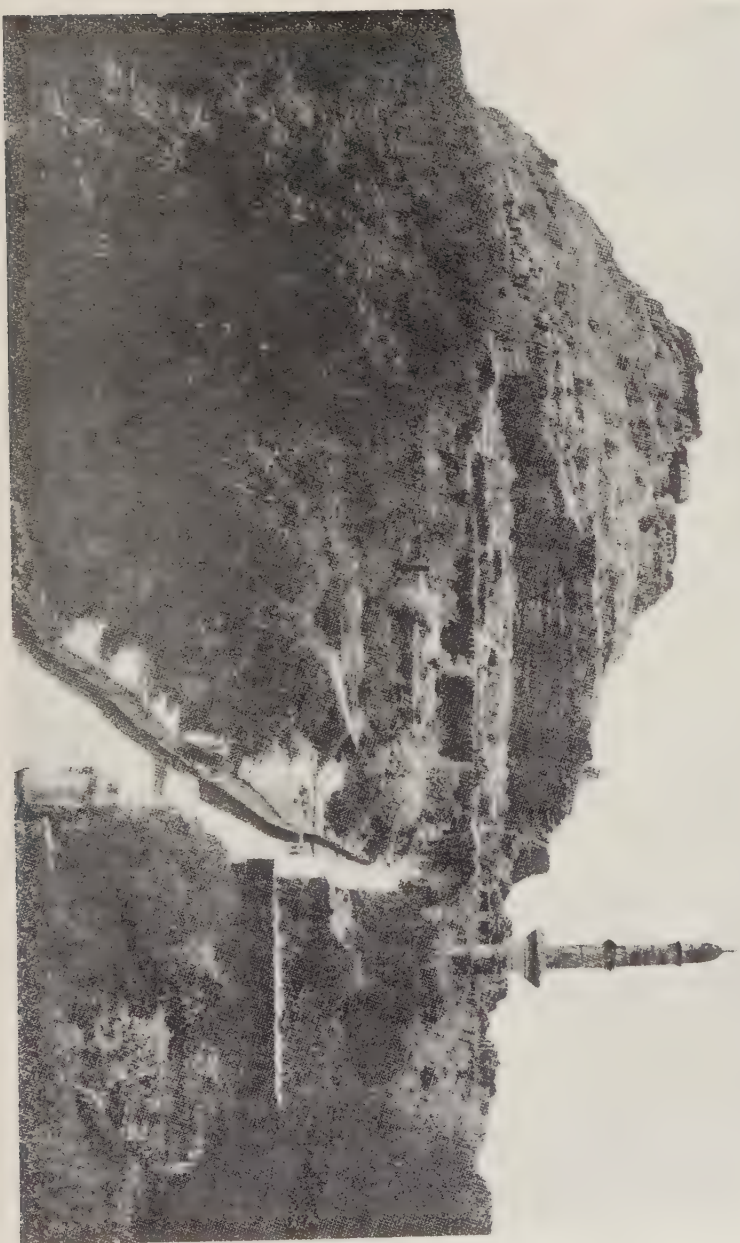
Cédant à ses sollicitations, le Diwan persuada au Soubah de nommer Nizam Ali au gouvernement du Bérar et, en même temps, Basalat Jang fut nommé gouverneur d'Adoni (2). Il fallait que Bussy regardât ces nominations avec indifférence sans créer de nouvelles animosités qu'il n'était pas préparé à combattre. Bientôt, après, Bussy quitta Haiderabad pour visiter les nouvelles provinces.

Le 17 décembre 1757, le Soubah quitta Haiderabad avec les gardes de Bussy pour se rendre à Aurangabad. En janvier 1758, il se trouvait à Bedar, quand le Diwan Shah Nawaz Khan le persuada d'attaquer Ramchunder Jadav qui se trouvait près de Gulberge (3). Le prétexte de l'attaque donné par le Diwan

(1) Records of Fort St Georges (1757), p. 193.

(2) Seir Mutaqherin, III, p. 354.

(3) Grant Duff, o.c., I, p. 496.



Daulatabad.

était l'infidélité de ce chef qui, selon le Diwan n'avait pas réagi contre le renfort des Français venant de Masulipatam. Dans ce but, on appela Basalat Jang avec ses forces d'Adoni. Otant à Ramchunder Jadav, la plus grande partie de son *jagir*, Salabat Jang partit pour Aurangabad accompagné de Basalat Jang (1). C'est alors que commença une période d'intrigues et de conspirations entremêlées d'hypocrisie. Elles réussirent tout d'abord. Sous le prétexte d'obtenir les trésors accumulés par feu Sayyad Lashkar Khan au fort de Dowlatabad, Shah Nawaz enleva au vieux Killedar ses fonctions de gouverneur du fort et les confia à un chef mercenaire, un de ses confrères (2). C'était une manœuvre habile. Selon Grant Duff, les conspirateurs projetèrent d'emprisonner Salabat Jang à Dowlatabad, de confier le gouvernement à Nizam Ali et de chasser les Français du Decan (3).

Il ne paya pas exactement le prêt aux soldats et lorsque ces derniers réclamèrent leur dû, il se rendit à Dowlatabad, faisant semblant de chercher protection contre la colère de l'armée.

A Dowlatabad commença une nouvelle phase de complot. Shah Nawaz Khan attendait la visite de Salabat Jang pour le tranquilliser au sujet de sa sécurité. Shah Nawaz Khan voulait se servir de cette visite pour faire réussir son complot. Il avait l'intention de saisir le Soubah et de l'emprisonner dans le même fort. Mais, grâce à la vigilance des officiers français accompagnant le Soubah, il n'y réussit pas. Soupçonnant la trahison, les officiers français persuadèrent le Soubah de demander à Shah Nawaz Khan de se rendre.

(1) Wilks, o.c., I, p. 388.

(2) Orme, o.c., II, p. 266.

(3) Grant Duff, o.c., I, p. 495. Sardesai, o.c., p. 382.

Ce fut un grand embarras pour Shah Nawaz Khan. Nizam Ali n'était pas alors en état de faire éclater la révolte contre le Soubah. Shah Nawaz Khan n'avait d'autre moyen que de s'adresser au Peshwa Balaji Rao pour solliciter son assistance. Et Balaji Rao n'y était que prêt. Il envoya sur la demande de Shah Nawaz Khan une armée de 6,000 Marathas sous les ordres de Viswas Rao, son fils (1).

A cette nouvelle, Nizam Ali vint immédiatement à Haiderabad déclarant qu'il ne pouvait pas voir un ministre rebelle traiter son frère de la sorte. Profitant de cette confusion, les Marathas se mirent à piller le pays. Du nord arriva une autre armée sous les ordres de Janojee tandis que Viswas Rao et Scindia, avec 15,000 hommes, continuèrent les hostilités dans le voisinage d'Aurangabad. C'est pour cette raison que Nizam Ali avait l'intention de s'opposer à l'attaque des Marathas. Comprenant qu'il fallait s'unir pour combattre les Marathas, Nizam Ali persuada Salabat Jang de lui confier les pleins pouvoirs au sujet des affaires de l'Etat (2).

Ayant pleins pouvoirs pour lui-même, Nizam Ali, pour assurer sa position augmenta le pouvoir de Basalat Jang en lui donnant de nouveaux *jagirs*.

Avant l'entrée en campagne des Marathas, l'armée du Soubah les attaqua à Sindkhed (3). Ce n'était, d'après Grant Duff, qu'un simulacre. Nizam Ali fit la paix avec le Peshwa en lui offrant 25 lakhs de revenus par an (4). Ceci ne semble pas autre

(1) Grant Duff, o.c., I, 426.

(2) Records of Fort St George (1757) p. 207.

(3) Sardesai, Martha Riyasat.

(4) Grant Duff, o. c., I, p. 497.

chose que le prix convenu en cachette pour son assistance ; c'était une ruse.

Balaji Rao et Nizam Ali continuèrent à marcher ensemble, ayant l'intention de détrôner Salabat Jang. Mais l'arrivée opportune de Bussy avec une armée composée de 200 cavaliers européens, 500 fantassins, 500 cipayes et 10 canons, causa l'échec de tous ces conspirateurs. Comprenant la gravité de la situation, Bussy voulait réconcilier tous les partis.

A son arrivée, il se rendit auprès de Salabat Jang, lui présentant ses hommages respectueux. Ensuite, il rendit visite au Peshwa dans une tente luxueuse préparée à cette occasion où l'accueil fait à Bussy fut chaleureux (2). Puis il commença les négociations par l'intermédiaire de Hyder Jang. Bussy alla voir Nizam Ali, lui faisant profession d'amitié. Shah Nawaz Khan occupait encore le fort de Dowlatabad ; vu l'influence que celui-ci avait encore, Bussy trouva prudent de gagner aussi son amitié. Il confia cette mission à son habile agent Hyder Jang qui connaissait très bien les intrigues des cours royales (3). Ce dernier conseilla à Bussy d'attirer Shah Nawaz Khan en lui promettant le pardon de la part du Soubah et sa réintégration dans les fonctions de ministre. La position de ministre étant, pendant ce temps, occupée par Basalat Jang, appuyé par Nizam Ali, il était impossible à Bussy de tenir sa promesse. Par conséquent, il lui fallait avoir recours à la ruse pour gagner Shah Nawaz Khan. Par l'intermédiaire de Hyder Jang, Bussy proposa l'achat de Dowlatabad. En attendant, il demanda à Shah Nawaz Khan la permission de passer quelques jours dans la partie supé-

(1) Orme, o. c., I, p. 342.

(2) Briggs, o. c., I, p. 131.

rieure du fort. Shah Nawaz Khan fit droit à cette demande et, sans soupçonner Bussy, l'invita à dîner. Bussy y alla dîner accompagné de 300 Européens. Abusant de l'hospitalité, Bussy essaya un coup de force ; il s'empara de la garnison et arrêta Shah Nawaz Khan (1). Le fort se rendit tout de suite. Selon Pillai, Bussy trouva dans le fort un trésor et des boîtes de pierres précieuses. De tout cela, il envoya 10 lakhs au Soubah (2). Il est difficile d'admirer cette action de Bussy bien qu'il la décrivit comme un coup de force imposé par nécessité politique. Il aurait dû agir avec justice et confiance en son pouvoir. L'occasion qu'il choisit pour se servir de la ruse était indigne de lui. Etant convié, il trompa son hôte. On voit encore ici l'influence néfaste de Hyder Jang qui lança Bussy dans un enchevêtrement d'intrigues que la justice condamne.

Bussy avait agi avec précaution avant de faire ce pas audacieux. Pendant la prise du fort, il plaça la ville sous la vigilance de plusieurs soldats. Cette nouvelle provoqua beaucoup de surprise et Nizam Ali trouva nécessaire de faire croire que la possession de Dowlatabad était une question qui ne l'intéressait pas.

Le Peshwa envoya ses compliments à Bussy et vint le voir personnellement (3). Il voulait persuader Bussy de vendre le fort aux Marathas, mais en vain. D'après la réponse de Bussy : la cause principale de la prise de Dowlatabad était d'assurer un refuge à Salabat Jang contre les intrigues de son gouvernement.

(1) Wilks, o.c., I, p. 389.

(2) Pillai, o.c., XI, p. 160.

(3) Orme, o.c., II, p. 347.

Nizam Ali était mécontent de l'accord proposé par Bussy et confirmé par Salabat Jang qui devait le transférer du gouvernement de Haiderabad à celui de Berar. Il demanda à Balaji Rao de l'aider contre Bussy, en lui promettant le fort si désiré de Dowlatabad et plusieurs autres concessions comme prix de cette alliance (1). Mais Balaji Rao ne donna pas un avis favorable à cette proposition. Par conséquent, Nizam Ali commença à jouer le rôle d'un hypocrite soumis et acquiesça au désir du Soubah. Le sort de Shah Nawaz Khan le préoccupa pour sa propre sécurité. Il considérait Hyder Jang comme l'auteur de dangereuses intrigues. Il accepta avec satisfaction en plein Durbar sa nomination au gouvernement de Haiderabad. Il commença aussitôt les préparatifs pour s'y rendre. Le 11 mai, la veille du jour prévu pour son départ, un conseil fut réuni par Nizam Ali pour faire des adieux à ses amis courtisans. C'était le même jour où Salabat Jang se rendit sur la tombe de son père. Hyder Jang fut aussi invité à cette réunion. Un des domestiques de Nizam Ali l'assassina ; peut-être ce meurtre avait-il été préparé d'avance (2).

Bussy fut alarmé à la nouvelle de l'assassinat de son agent. Il envoya immédiatement un bataillon pour protéger Salabat Jang à son retour du cimetière. Quelques heures plus tard, Bussy apprit à sa grande surprise la nouvelle de la mort de Shah Nawaz Khan tué par un soldat nommé Laxman.

Après l'assassinat de Hyder Jang, Nizam Ali aurait dû mettre tout en œuvre pour sauver Shah Nawaz Khan ; mais avant

(1) Grant Duff, o.c., I, p. 479.

(2) Cambridge. *Au Account of War in India*, p. 206, Seir Mutaqherin, III, p. 356.

qu'il ait pu exécuter son projet, il apprit le meurtre de ce personnage.

Cette nouvelle stupéfia Nizam Ali. Accompagné de ses meilleurs soldats, il quitta son quartier à minuit et s'enfuit à Burhampur (1).

Le jour suivant, Salabat Jang revint à Aurangabad sous l'escorte du bataillon français et trouva la conspiration brisée grâce à l'action rapide de Bussy qui lui avait à nouveau sauvé la vie et le trône.

Il convoqua un conseil des principaux officiers et décida de poursuivre Nizam Ali. Bussy n'ayant pas confiance dans les officiers qui conseillaient à Salabat Jang de punir Nizam Ali, s'opposa à ses projets. D'ailleurs, il ne voulut pas se rendre impopulaire en encourageant le Soubah à combattre son frère (2). Salabat Jang persista dans sa volonté de poursuivre le fugitif Nizam Ali et l'armée se mit en marche vers Burhampur. A cet instant définitif, Bussy reçut la nouvelle de Pondichéry que Lally, le nouveau Commandant en Chef des Français, attendait son retour du Deccan. C'était une raison de plus pour Bussy de s'opposer à la volonté de Salabat Jang qui voulait soumettre Nizam Ali.

En chemin, Bussy comprenant l'importance de l'amitié réciproque entre Basalat Jang et Salabat Jang pour fortifier leur position contre Nizam Ali, essaya de gagner l'amitié de Basalat Jang. On lui promit le gouvernement de Berar ; avec son aide, Bussy espérait pouvoir influencer le Soubah et le décider à abandonner sa marche et à retourner à Aurangabad. Il y avait

(1) Seir Mutaqherin, III, p. 356.

(2) Briggs, o.c. I, p. 134.

aussi la possibilité d'effectuer une réconciliation entre le Soubah et Nizam Ali par l'intermédiaire de Basalat Jang.

En attendant, Bussy reçut une lettre de Lally lui expliquant sa politique et lui ordonnant de se rendre immédiatement à Arcot avec tous les fantassins et cavaliers européens sous son commandement. On lui demandait aussi d'amener autant de cipayes que possible. Pour remplacer Bussy, Lally avait nommé M. de Conflans qui venait d'arriver d'Europe. Ce rappel stupéfia Bussy. C'était un coup de foudre qui détruisait toute son œuvre. On lui ordonnait de renoncer à la domination française à la cour du Deccan au moment où les Français pouvaient dominer en sûreté. Après une série de grands efforts de persévérance et d'habileté politique Salabat Jang était devenu le Soubah du Deccan pour devenir ensuite un protégé du général français. C'était le moment où Bussy pouvait adopter une politique audacieuse pour réagir contre le progrès des Anglais dans le Bengale qui sous les ordres de Clive, essayèrent de faire ce que Bussy avait presque accompli dans le Deccan. Mais, malheureusement ce fut à ce moment précis qu'il reçut l'ordre d'abandonner le champ de son activité.

C'était le moment opportun pour les Français; si l'emprise française était établie sur le Deccan et les Anglais chassés du Bengale, qui sait ce qui aurait pu empêcher le progrès de l'influence française dans l'Inde ?

Il y a des historiens qui affirment que même au cas où Bussy n'aurait pas été rappelé, les efforts des Français aux Indes étaient voués à l'échec depuis que la guerre de Sept ans avait démontré la suprématie maritime des Anglais. En effet, nous pouvons parler de la sorte maintenant que nous pouvons étu-

dier le passé. Mais considérant l'état des choses à cette époque-là, l'espoir qui poussait Dupleix et Bussy vers la lutte méritait plutôt le succès que l'échec. En tout cas, nous pouvons constater qu'il était difficile pour Bussy, dans ces circonstances, de comprendre le point de vue de Lally qui lui ordonnait de se retirer du Deccan. D'après Bussy, laisser le Soubah seul, sans l'aide des armées françaises, c'était l'obliger à rechercher l'aide des Anglais. Bien plus, la retraite des Français serait un grand stimulant pour les Anglais, qui avaient commencé à imiter les Français en s'établissant près du Nabab dans le Bengale.

Il nous reste à imaginer l'intensité de l'amertume de Bussy en lisant la lettre de Lally. Ajoutons pour lui la perte de son pouvoir personnel et de tout ce qu'il en attendait. Son retour du Deccan le ramena à la position d'un simple officier. En tout cas, lui, soldat aventurier et ambitieux qu'il était, ne pouvait pas voir une politique d'abandon, sans une amertume indignée.

Malgré tous ses sentiments impulsifs, la conduite de Bussy fut vraiment digne de son grand talent de diplomate. Avec un sang-froid et une maîtrise inouïe, il résolut d'obéir à son général dans l'espoir de le persuader de modifier cet ordre. Bussy appartenait à la catégorie de ces personnalités puissantes qui savent s'adapter aux circonstances du moment; elles sont sûres que, grâce à leurs talents, elles triomphent ces circonstances dans la suite. Avec cette confiance en lui-même, il prit l'attitude d'un vrai soldat obéissant à l'ordre de son supérieur.

En réponse à la lettre de Lally, Bussy écrivit : « Il y a une chose que je sais faire mieux que tout, c'est obéir. Bien que vos ordres me mettent dans l'embarras, je m'y conformerai aussi promptement que possible. » Bussy envoya à Lally une lettre

de change de cent mille roupies et promit d'en envoyer au moins certainement mille de plus.

Son départ effraya le Soubah. Il fit ses adieux au Soubah qui l'appela son bienfaiteur et lui prédit le sort malheureux auquel il serait exposé pendant son absence. Bussy n'avait pas à choisir. Il avait reçu l'ordre et il n'avait qu'à obéir le plus vite que possible. Pourtant, il essaya de dissiper les appréhensions du Soubah en lui promettant un retour rapide. Il fit ses derniers adieux au Soubah ainsi qu'au Deccan.

CHAPITRE XI

CONCLUSION

Nous avons laissé Bussy au moment où il quitta Haiderabad pour rejoindre Lally. Nous ne le suivrons pas dans cette dernière partie de sa vie; ce sera l'affaire d'un autre volume. Son rôle politique finit avec son départ de Haiderabad et nous devons arrêter ici notre travail.

Il nous faut conclure aussi, autant qu'une conclusion est nécessaire après les pages que nous avons consacrées à l'appréciation du rôle de ce héros militaire de la France.

Il résulte de cet exposé que la prépondérance de l'influence française à la Cour du Deccan et l'évolution d'une sorte de protectorat qui en résulta, fut l'œuvre de Bussy et de sa politique de hardiesse aventureuse.

Son rôle important commence avec son départ de Pondichéry pour escorter Muzaffar Jang à Aurangabad. Dans les pages précédentes, nous avons constaté que l'envoi de Bussy ne fut pas une mainmise sur la régence. Ce n'est pas un résident qui part pour surveiller et au besoin défendre un prince client. C'est un chef de mercenaires, qui suit le prince qui le paie. Mais Bussy ne tarda pas à s'élever au-dessus de ce rôle.

Dupleix n'avait encore aucun projet politique, sauf le désir

de donner aux concessions accordées par Muzaffar Jang, un air de légitimité par le *firman* du Grand Mogol. Mais, à partir de ce moment, nous trouvons une nouvelle phase de sa politique, après l'ancienne, qui visait à un commerce limité à la côte et partagé également entre toutes les puissances européennes, vient la nouvelle, avec des monopoles exclusifs et des agrandissements territoriaux. L'envoi dans le Deccan d'une armée baptisée escorte ne fut approuvé de personne. On craignait qu'elle ne fût trop aventureuse et Dupleix avait reçu l'ordre formel de la rappeler à Pondichéry. Mais, contrairement à toutes les craintes, les troupes commandées par Bussy, loin de se heurter aux résistances que l'on redoutait, ne retirèrent de leur marche qu'une gloire immortelle et des avantages nouveaux pour la nation, grâce à la conduite de Bussy, prudente et aventureuse à la fois.

La hardiesse avec laquelle il maîtrisa, comme un *faiseur de Soubah*, la situation dangereuse créée par la mort soudaine de Muzaffar Jang, et la facilité avec laquelle il fit couronner Salabat Jang à Aurangabad parmi les acclamations du peuple, inspirèrent à Dupleix un nouvel enthousiasme.

Bussy, de son côté, avait accompli de grands exploits. La campagne contre les Marathas avait été des plus brillantes et Bussy avait révélé des qualités militaires réellement supérieures. Il avait compris que la stratégie des armées d'Europe ne pouvait pas être employée dans l'Inde et qu'avec les Marathas une nouvelle tactique était nécessaire. Pour lui le succès dépendait de la facilité avec laquelle on pouvait se mouvoir et se transporter d'un lieu à un autre. C'est le système qu'il avait suivi et il lui devait la victoire. Un autre fait à constater, c'est l'importance que prit l'artillerie. Jusqu'alors l'infanterie et la cava-

lerie avaient joué le principal rôle. Dans l'expédition du Decan, il en avait été autrement; l'artillerie avait acquis une prépondérance marquée. C'était le commencement d'une révolution. Bussy avait accompli la première partie de son œuvre. Salabat Jang fut installé soubah à Aurangabad. Salabat Jang combla Bussy et les autres officiers français de faveurs. Bussy profita de l'amitié que lui témoignait le soubah pour faire céder à la Compagnie la province du Condavir qui rapportait deux millions de revenus.

Bussy n'avait pas tardé à s'apercevoir de la nullité de Salabat Jang ; au lieu d'un allié capable de le seconder, il avait un enfant à conduire. Aussi dans ses lettres à Dupleix il n'avait pas dissimulé à ce dernier la gravité de la situation et ses craintes pour l'avenir. Il était découragé en se voyant obligé de lutter constamment contre les intrigues de la Cour du Decan et il n'avait avec lui aucun officier capable de le seconder. Il avait conseillé à Dupleix d'abandonner le Deccan, et d'envoyer un délégué à Paris afin de présenter la situation dans sa juste perspective, et de solliciter l'appui de la Compagnie.

Avec l'énergie indomptable qui ne l'abandonnait guère, Dupleix ne cessait d'encourager Bussy et de lui conseiller de nouveaux efforts. Il sous-estimait les alarmes de Bussy et l'exhortait à rester auprès du Soubah. Il espérait de la part de Bussy beaucoup plus que ce dernier ne pouvait faire dans des circonstances aussi difficiles.

Malheureusement, Dupleix n'était pas un grand soldat ; il n'était qu'un administrateur supérieur. Il voyait les choses de haut. Il ne construisit rien, ne consolida rien. Il érigea un grandiose échafaudage sans solidité. Les succès de Bussy et la ma-

nière heureuse dont il put, momentanément, diriger les événements, enlevèrent à Dupleix tout sens de la mesure et la grande tâche de trouver les fonds et les soldats ne fut pas accomplie.

En attendant, Bussy s'occupait de faire consolider sa position auprès du Soubah. A cause de sa maladie, il lui fallut se retirer à Masulipatam.

Pendant son absence il y eut de nombreuses intrigues à Haiderabad. La discipline s'était relâchée parmi les troupes; les soldats français qui jusqu'alors avaient été regardés comme les protecteurs de l'ordre public, le troublaient fréquemment par leurs querelles et donnaient trop souvent l'exemple de l'ivrognerie et de la licence. Le Soubah, qui était livré à lui-même, subissait l'influence de son premier ministre; celui-ci était entré en rapports avec les Anglais qui voyaient avec déplaisir les Français établis dans le Deccan. Le Soubah refusa de payer la solde des troupes en alléguant la pénurie du trésor et engagea les Français à lever eux-mêmes l'impôt, afin de les rendre odieux aux populations.

Il était évident que personne ne pouvait remplacer Bussy dans le Deccan. Il était encore au lit à Masulipatam, quand il reçut ces mauvaises nouvelles. Il était trop patriote pour ne pas sacrifier même sa santé au bien de l'Etat. Il partit aussitôt pour Haiderabad, rejoignit son armée et sa présence suffit pour rendre la confiance et rétablir la discipline. Il fut à nouveau le maître de la situation. L'expérience l'avait rendu plus prudent. Pour assurer une position indépendante à son armée, il décida le Soubah à lui concéder les quatre provinces de Moustphanagar, d'Ellore, de Chikacole et de Rajmundry comme l'entretien de l'armée. Les Français en percevraient l'impôt. De plus, la garde personnelle du Soubah devait être exclusivement

formée de soldats français. Enfin le Soubah s'engageait à gouverner ses Etats avec le concours et les avis de Bussy. Cette convention consacrait et assurait la domination française sur l'Inde méridionale.

Ces acquisitions rendaient les Français maîtres de la côte d'Orissa. L'on y remarquait les villes de Ganjam, de Chikacole, de Vizianagram, de Vizagapatam, de Condavir, de Besora, de Rajmundry, d'Ellore, d'Yananon et de Masulipatam. Cette dernière ville était alors une cité de cent mille âmes et le centre d'un commerce des plus actifs. Ces provinces étaient arrosées par le Gondecama, le Godavary et la Krishna; il était facile de les transformer en grandes voies de communication et de s'emparer ainsi du trafic de l'Inde méridionale.

Les Français devenaient ainsi les souverains d'un territoire considérable. Ces nouvelles acquisitions n'étaient pas seulement importantes par leur étendue. Les manufactures de coton, de mousselines et de divers autres produits, qui donnaient lieu à une exportation considérable pour l'Europe, y étaient en grand nombre. Les toiles peintes de Masulipatam étaient connues dans tout l'Orient. Ganjam possédait des fabriques de sucre. La province de Condavir renfermait des mines de diamants fort célèbres et dont Tavernier avait parlé dans ses voyages. Celle de Rajmundry abondait en bois de construction. Dans ces quatre provinces l'on trouvait du fer et du cuivre, et le sol produisait du riz et plusieurs espèces de graines. L'indigotier, le cotonnier, le canellier et la canne à sucre venaient à merveille. Les indigènes élevaient des abailles et des vers à soie. La cire et les soieries du pays d'Orissa jouissaient d'une grande réputation dans le Deccan. La fertilité de ces nou-

velles possessions pouvait encore être augmentée au moyen d'irrigations qu'il était facile de pratiquer. Les salines étaient une source féconde de richesses; celle de Masulipatam rapportait à elle seule soixante mille roupies.

Par suite des guerres qui avaient ravagé le pays, la plupart des terres étaient en friche, mais il suffisait d'une bonne administration pour qu'il reprît son ancienne prospérité. Il n'y avait pas six mois que la domination française y était établie que les indigènes venaient en foule se fixer sur le territoire, où ils étaient assurés de n'avoir à craindre aucune inaction. La culture avait pris un essor qui lui avait été inconnu et les campagnes se peuplaient rapidement. Encore quelques années et ces nouvelles provinces auraient formé une des colonies les plus prospères et les plus florissantes.

L'administration de ces provinces fut réglée en respectant les mœurs et les usages des indigènes. L'impôt était modéré et ordre fut donné de le faire rentrer sans rigueur. Le régime du sol était le même que celui qu'on avait trouvé dans l'Inde. C'est ici que Bussy montra la profonde connaissance qu'il avait des affaires de l'Inde.

A la cour du Soubah la prédominance française était désormais un fait accompli. Pendant les quelques mois qui venaient de s'écouler, Bussy avait signé un traité avec le Peshwa et conclu la paix d'une manière définitive avec les autres Marathas. La Cour de l'empereur Mogol avait en même temps accordé un *firman* qui exemptait les marchandises françaises des droits de douane. La France était la nation européenne la plus favorisée.

Au reste, Bussy ne négligeait rien pour frapper l'imagination

des peuples au milieu desquels il vivait. Comme nous dit l'auteur de Seirmutaqherin, Bussy portait des habits de brocard couverts de broderie, un chapeau galonné et des souliers de velours noir richement brodés. Quand il se faisait voir aux yeux de la population, c'était au fond d'une tente immense, haute de trente pieds. Il était alors assis sur un fauteuil orné des armes du roi de France et placé sur une estrade élevée et couverte elle-même d'un tapis cramoisi; à droite et à gauche se tenaient ses principaux officiers et à l'entrée ses gardes. Il se plaisait à mêler la pompe asiatique à l'élégance française. Il montait pendant les marches et les revues un magnifique éléphant. Les sympathies pour le peuple français ne faisaient que croître. Bussy était regardé comme le protecteur du Soubah. Les ambassadeurs des Marathas venaient le saluer au nom de leur maître et la Cour de Delhi lui envoyait des présents. C'est le triomphe de Bussy ; le chef-d'œuvre de sa politique avisée et audacieuse à la fois.

Pendant ce temps, Dupleix usait les forces qui lui restaient dans le siège inutile de Trichinopoly. Les événements, issus d'une sorte de nécessité financière, le jetèrent à l'improviste dans une politique d'expansion territoriale qu'il n'avait pas prévue ou qu'il n'avait qu'entrevue.

Bussy ne comprenait pas que Dupleix s'obstinât devant Trichinopoly dont la passession même aux mains de Mahomed Ali ne gênait que fort peu son action dans le Carnatic, où Chanda Sahib disposait encore d'un territoire assez étendu. Pour se conformer aux ordres de Dupleix, il essaya bien d'envoyer un détachement pour venir au secours de Law; mais par suite

d'une révolution de palais à Haiderabad, ce détachement dut revenir sur ses pas.

La division des forces était toujours désapprouvée par la Compagnie et Dupleix n'avait rien fait pour la faire comprendre par ses supérieurs de Paris. Law ayant capitulé deux mois plus tard, on peut vraiment dire que ce fut cette division des forces qui fut l'une des causes de son échec devant Trichinopoly. Et cet échec détermina par contre-coup le rappel de Dupleix.

Le rappel de Dupleix et le traité conclu par Godeheu avec les Anglais créèrent de nouveaux obstacles formidables sur le chemin de Bussy. Il lui fallut agir à nouveau pour se rétablir en faveur auprès du Soubah. Et au moment où il retrouvait son influence sur le Soubah rassuré, on lui commande de quitter le Deccan !

C'était justement le moment où il pouvait y dominer en sûreté. Le Diwan Shah Nawaz Khan étant mort, Nizam Ali en fuite et le Soubah plus que jamais obligé de se servir des Français, Bussy était arrivé à maîtriser la situation politique dans le Deccan. Le Peshwa s'empressait de solliciter l'amitié française, le Nabab du Bengale implorait Bussy, et son assistance contre les Anglais.

Tout le monde admirait ses exploits merveilleux. Mais ni la Compagnie ni le Ministère français n'avaient envie de concentrer leur effort sur le Deccan. La Cour de Versailles avait manqué de cœur, la Compagnie avait été indifférente et hostile, et le pays avait méconnu ses intérêts en se déclarant contraire les expéditions coloniales. On n'était pas prêt à appuyer de plein cœur une pareille entreprise dans le domaine politique, une entreprise qui valait bien que l'on risquât beaucoup.

Bussy s'était acquitté de sa mission et l'espoir que Dupleix avait placé en lui n'avait pas été trompé. Aussi, en rendant compte au gouvernement de Pondichéry de ce qu'il avait accompli, il lui écrivit :

« Depuis que vous m'avez chargé des affaires du Deccan, je n'ai rien oublié pour mettre le nom français au plus haut point de gloire et d'estime où il puisse arriver. Mes soins ont passé mes espérances. Heureux de m'être acquitté des devoirs d'un homme d'Etat en cherchant uniquement et me proposant pour fin la gloire du Monarque et les intérêts de la Nation. »

L'histoire ne peut qu'enregistrer avec admiration cette entreprise aventureuse et nouvelle, qui honore autant l'homme qui l'exécuta que le génie français qui l'avait inspirée.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES. MANUSCRITS.

MSS. DOCUMENTS ET CORRESPONDANCES INEDITES AUX ARCHIVES FRANÇAISES DE PONDICHERY

Registre 7 : *Lettres du Conseil Supérieur à la Compagnie.*
18 octobre 1744 - 10 janvier 1749 41×25.

Registre 8 : *Lettres du Conseil Supérieur à la Compagnie.*
1745 - 10 janvier 1748. 43×28.

Registre 9 : *Lettres du Conseil Supérieur à la Compagnie.*
23 octobre 1755 - 15 novembre 1759. 43×28.

Registre 14 : *Lettres du Conseil Supérieur à Divers.*
8 décembre 1749 - 14 novembre 1760. 40×27.

MSS. COLLECTIONS INEDITES A BOMBAY GOVERNMENT RECORD OFFICE

Public Department Diary, Volume 21. (1747-48)

Public Department Diary, Volume 32. (1759).

Public Department Diary, Volume 20. (1747).

Bombay Secret Inward Letters, Volume 10. (1750-52).

Secret and Political Diary, Volume 22. (1748-49).

Public Department Diary, Volume 22. (1748-49).

Political Department Diary, Volume 19. (1745-46).

ARCHIVES DU MINISTERE DES COLONIES A PARIS

Série C² Archives de l'Inde :

Première série C²68 à C²93. *Correspondance générale de 1705-1757.*

Deuxième série C²4 à C²8. *Correspondance générale. Supplément. C²116-117. Mémoires Généraux.*

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

Fonds de la Bastille, N° 12710. Engagements pour la Compagnie des Indes, 1747-1767.

PUBLICATIONS DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE L'INDE FRANÇAISE

Correspondance du Conseil de Chandernagor avec divers. Tome II, Martineau, Pondichéry.

Lettres et Conventions des Gouverneurs de Pondichéry avec différents princes hindous (1666-1793), Martineau, Pondichéry, 1911-1914.

Correspondance du Conseil Supérieur de Pondichéry et de la Compagnie, Tomes IV et V, Pondichéry.

Correspondance du Conseil Supérieur de Pondichéry avec le Conseil de Chandernagor, Tome III (1747-1757), Martineau, Pondichéry, 1918-1919.

Résumés sur Conseil Supérieur de Pondichéry. Mme Deront, Pondichéry, 1922.

Catalogue des Manuscrits des Anciennes Archives de l'Inde française, Pondichéry, Tome I (1690-1789). E. Gaudart, Pondichéry, 1922.

Exposition Coloniale Internationale, Paris 1931. Catalogue de quelques documents des Archives de Pondichéry. Section Historique des Etablissements français de l'Inde, E. Gaudart, Pondichéry, 1931.

ARCHIVES DU MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Fonds Asie. Documents et Mémoires, N° 6, 12, 13.

Fonds Angleterre. Correspondance, N° 435, 436.

Correspondance générale (Inde) C²81; C²82; A.C.C² 86, 91, 92, 93.

ARCHIVES DU DEPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE

Fonds Ariel, Fr. n. acq. 8924-8940. Copies des documents exécutés au dépôt des Archives de l'Inde, de Pondichéry, M. E. Ariel.

Manuscrits Tamouls. Registre N° 166. Provient d'E. Ariel.

Fonds Dupleix. Acquis de la Succession P. Magnay. Fr. n. acq. 9144 à 9170 - 9144-9161. Correspondance de Dupleix avec la Compagnie et diverses personnes, surtout à partir de 1740. Correspondance avec les officiers des troupes de l'Inde, Bussy, Moracin, d'Auteuil, etc., de 1750 à 1754. Lettres de Bussy et des officiers des troupes à Dupleix.

Fr. 12087. Contient plusieurs relations originales contemporaines, concernant les événements de 1750 à 1754.

DOCUMENTS IMPRIMES

The Records of Fort St Georges (Folio) Madras.

Country Correspondence 1740, 48, 49, 1751-53, 1758. (1908-15).

Military Correspondence 1752-1756 (5 vol. 1910-13).

French Correspondence.

Public Sundries N° 8, (a) 1750, Madras. 1914.

Public Sundry book, Volume 9, 1752, Madras 1916.

The Siege Diary (1758-59) Public Sundry N° 13, vol. I, Madras, 1915.

Mémoire à consulter et Consultation pour le Sieur de Bussy, Paris 1766.

Mémoire pour le Marquis de Bussy, Maréchal des Camps et Armées du Roi, contre les Syndics et Directeurs de la Compagnie des Indes, Paris, MDCC LXVII.

Mémoires du Colonel Lawrence avec Une relation de ce qui s'est passé de remarquable sur la côte de Malabar, et des expéditions à Golconde et à Surate (Tomes 2) par Richard Owen, Cambridge, Amsterdam, M. DC. LXVI.

Mémoires Historiques de B. F. Mahé de la Bourdonnais par son petit-fils. 1828 Paris (Seconde édition). (1759-61).

Mémoires sur la dernière guerre des Français contre les Maures Mémoires sur l'Inde (1748-53). Lettres édifiantes (tome 15).

Dupleix et la Défense de Pondichéry (1758), par le Marquis de Nazzelle. Paris 1908.

L'Inde en rapport avec l'Europe, par Anquetil Duperron, Paris an VII de la République Française.

Mémoire pour le Sieur Cotterel, Capitaine des Vaisseaux de la Compagnie des Indes. Navigation d'Inde à Inde (1757).

Mogol (1756-61), publiés par Martineau, Pondichéry 1913.

Jean Law de Lawriston. Mémoires sur quelques affaires de l'Empire Mémoires sur l'Indoustan ou Empire Mogol, par M. Gentil, Paris 1882.

Réfutation des faits imputés au Sieur Godeheu, par Dupleix, Paris 1764.

Bibliothèque Orientale, par M. d'Herbelot, Messtricht 1776.

Essais Historiques sur l'Inde, par M. de la Flotte, Paris 1769.

Fragments sur l'Inde (le général de Lalli), par Voltaire, Paris 1884.

Affaires de l'Inde (1756-1783), 2 tomes. Traduit en anglais (1789).

Mémoires pour le Sieur de La Bourdonnais, Paris 1750.

Journal du voyage aux Indes et de la prise de Madras (1746), *de la Bourdonnais*, par de Rostaing, Paris 1900.

Les possessions de la France dans l'Inde, par le Comte d'Estaing (le Brasseur); Paris, M. D.C.C.X.

Histoire de l'Empire de Mysore, par J. Michaud (2 tomes), Paris (1801-9).

Ananda Ranga Pillai's Diary.

Vols. I - III (1736-47), ed. by Sir Frederic Price Madras 1904.

Vols. IV-XII (1747-61, ed. by H. Dodwell, Madras, 1916-1928.

An account of the War in India (1750-1760) by Richard Owen, Cambridge, London, MDCCLXI.

Transactions in India, Printed for J. Debrett, MDCCCLXXXVI. London.

Historical sketches of South India, Vol. I, II et III, By Colonel Mark Wilks, London 1817.

A translation of Seir Mutaqherin.

Seid - Gholam - Hossein-Khan. Printed by T. D. Chatterjee, Calcutta.

Bengal and Madras Papers. Vol. II et III (1688-1757 et 1757-1785).
Edited by Abdul Ali, Calcutta, 1928.

Report on in Old Records of the India Office.

By Sir George Birdwood, London 1891.

A View of the English Interets in India.

By William Fullerton, London MDCCLXXVII.

Vestiges of Old Madras (India Records Series).

(3 vols.). By H. Davidson Love, London 1918.

Indoustan, by Orme, London, MDCCLXIII.

Itahasic Prastavana, by Rajwade, Poona 1928. Itahasic Lekh Sanghrah, 67. Khare, Kolahpur, 1901.

History of Hydershah alias Hyder Ali Khan Bahadur, by M.M.D. L.T., London, 1784 (Reprinted in 1848).

LITTERATURE

La France et l'Empire des Indes, par Octave Sachot, Paris 1887.

Les Relations de Guerre de Pondichéry, de l'année 1757, Tome 1, par Cossard de Feraneau, Paris 1888.

Révolution de l'Inde, par M. Fantin des Odots, tome 1, Paris.

Les intérêts de la France dans l'Inde, par P. Labarthe, Paris 1816.

Histoire de la conquête et de la fondation de l'Empire anglais dans l'Inde, par Barchou de Penhoen, Paris 1842.

L'Inde française dans l'Inde. Extraits de Journal d'Annandrangapoule, par J. Vinson, Paris 1894.

Dupleix ou les Français aux Indes orientales, par Clarin de la Rive, Lille 1888.

Dupleix, par P. Cultru, Paris 1901.

Dupleix et l'Inde Française (4 vols), par A. Martineau, Paris 1920.

Histoire de la rivalité des Français et des Anglais dans l'Inde, par Louis Herman, Paris 1852.

Un Essai d'Empire Français dans l'Inde au XVIII^e siècle, Dupleix par Tibulle Hamont, Paris 1881.

Histoire de l'Inde ancienne et moderne, 2 volumes, par Collin de Bar, Paris 1814.

« *Inde* » *universelle et pittoresque*, par M. Xavier Raymond et M. Dubois de Jancigny, Paris MDCCCXLV.

Dupleix, par Henry Bionne. 2 vol. Paris 1881.

Les Français dans l'Inde : Dupleix et la Bourdonnais (1736-48), par par Julien Ninson, Paris 1894.

La chute de Dupleix, par H. C. des Fosses, Saint-Pierre 1888.

Dupleix, ses expéditions et ses projets, par H. C. des Fosses, Paris 1888.

La conquête des Indes orientales, par R. Kaepelin, Paris 1808.

La Compagnie Française des Indes, par H. Weber, Paris 1904.

Historical and Descriptive Account of British India, vols 3, by Hugh Murray and others, Edinburgh MDCCCXXLI.

The Cambridge History of India, Vol. 5. *British India*, ed: by H. Dodwel, Cambridge 1929.

Rise of the British power in the East, by Mountstuart Elphinstone, London 1887.

Rise of the Chirstian Power in India (Vols. 7) by Major B. D. Basu, Calcutta 1923.

The History of British India, vol. 6, by James Mill, 2nd ed. London, 1820.

History of the French in India, by Col. G. B. Malleson, London 1888. (Revised edition).

The Decisive Battles of India, by Col. G. B. Malleson, London 1883.

A Revised and Enlarged Account of the Bobbili Zamindari, by Maharaja of Bobbili, Madras 1907.

History of the Marathas, Vol. II, by Grand Duff (Ed. Edwards) Oxford University Press, 1921.

A History of the Mahrattas, by Ed. Scott Waring, London, 1810.

History of the Maratha People, by Kinsaid and Parasnis, Oxford University Press, 1925.

Marathi Riyasal, by Sardesai. Poona.

The Nizam (Vol. 2) by H. Briggs, London 1861.

JOURNAUX

Journal of India Hisotry, Vols. VIII, IX, X, XI.

Revue Historique de l'Inde Française, Vols. 1, 6, ed. par La Société d'Histoire de l'Inde Française, Pondichéry (R.H.I.F.).

Selections from Calcutta Review. . .

Indian Antiquary, Vols LIV (1925), LVII. (IA).

Manual of the South Arcot District, J. H. Garstin, Madras 1878.

Manual of the District of Vizagapatam, éd. par D. F. Carmichael, Madras, 1869.

Vu, le 8 avril 1935.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

CHARLÉTY.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I

AUX INDES

Naissance (8 févr. 1720). - Entrée dans l'armée comme lieutenant.
- Mort de son frère. - Conseil de Mon-Orry. - Arrivée aux îles (1736).
- Arrivée à Pondichéry vers 1742. - La Compagnie française et la Compagnie anglaise. - Dupleix, gouverneur à Pondichéry. - La guerre en Europe. - Hostilité entre les deux Compagnies dans l'Inde.
- L'expédition de La Bourdonnais. - Prise de Madras (1746). - Anwar-ud-din, Nabab du Carnatic, envoie son armée contre les Français. - Bataille de Saint-Thomé. - Tentative contre le Fort Saint-David (1747). - Efforts des Anglais pour reprendre Madras.

CHAPITRE II

LE SIÈGE DE PONDICHÉRY

Le Siège de Pondichéry (11 sept. 1748). - Les sorties des Français.
- Bussy, capitaine des volontaires. - Les échecs des Anglais. - Paix entre la France et l'Angleterre. - Mort de Nizam-ul-Moulk. - La dispute entre Muzaffar Jang et Nasir Jang pour le trône du Deccan. - Chanda Sahib réclame le titre du Nabab du Carnatic. - Alliance entre Chanda Sahib et Muzaffar Jang. - Dupleix promet son aide. - Les alliés marchent sur Arcot. - Bataille d'Ambour (4 août 1749). - Mort du Nabab Anwar-ud-din, son fils, Mahomed Ali, s'enfuit à Trichinopoly. - Chanda Sahib et Muzaffar Jang, à Pondichéry. - Nasir Jang entre avec son armée dans le Carnatic au secours de Mahomed Ali. - Négociations. - Muzaffar Jang fait prisonnier par Nasir Jang. - Bataille de Truvadi (sept. 1749).

CHAPITRE III

SUR LES HAUTEURS DE GINGEE

Bussy suggère à Dupleix de prendre Gingee. - Dupleix l'approuve. - Prise de Gingee (sept. 1750), un grand exploit. - Nasir Jang marche vers Gingee. - Pourparlers de Dupleix. - L'attaque sur l'armée de Nasir Jang. - Mort de Nasir Jang. - Muzaffar Jang se proclame Soubah. - Muzaffar Jang à Pondichéry. - Chanda Sahib nommé Nabab du Carnatic. - Concessions aux Français. - Fêtes à Pondichéry. - Dupleix-fateha-bad (déc. 1750).

CHAPITRE IV

L'ESCORTE FRANÇAISE AU SOUBAH

Bussy capitaine du détachement français accompagnant Muzaffar Jang. - Emeute des Nababs Pathans. - **Mort de Muzaffar Jang.** (feb. 1751). - Bussy appuie Salabat Jang. - Dupleix approuve l'action de Bussy. - Ghazee-ud-din, son alliance avec Balajirao Peshwa. - Premières négociations avec Balajikaa. - Arrivée à Haiderabad. - Les parties à la Cour du Decan. - Salabat Jang confirmé Soubah par le *firman* de l'empereur Mogol. - Arrivée à Aurangabad (avril 1751). - Récompenses aux soldats français.

CHAPITRE V

AVEC LE SOUBAH CONTRE LES MARATHAS

Guerre contre les Marathas. - Marche sur Poona, à Parnera, à Kukdi. - Retraite à Ahmadnagar. - Négociations. - Traité de Shingwa (1752). - Dupleix songe à attirer à Trichinopoly une partie de l'armée du Deccan. - L'assassinat du Diwan Ramdas Pandit. - Sayyad Lashkar Khan, premier ministre du Soubah. - Bussy songe à se retirer. - Les menaces d'une attaque de Ghazee-ud-din le retiennent dans le pays. - Ghazee-ud-din s'allie avec Bhonsle et Holkar. - Ruse de Sayyad Lashkar Khan. - Balaji Rao Peshwa. - Ghazee-ud-din à Arrangabad, mort (sept. 1752). - Guerre avec les Martahas. - La crise financière. - Bussy propose d'abandonner le Deccan, sa maladie, sa retraite à Masulipatam (fév. 1753). - Goupil chargé de l'intérim des affaires. - Manœuvre de Sayyad Lashkar Khan pour diviser les forces. Dupleix décide Bussy à retourner dans le Deccan.

CHAPITRE VI

ACQUISITION DES CIRKARS

Bussy quitte Masulipatam pour Haiderabad (Juin 1753). - Situation délicate des affaires - Mauvaises manœuvres de Goupil - Accord avec Mahomed Hussein - Bussy à Aurangabad - Sayyad Lashkar Khan comme premier ministre - La cession des quatres Cirkars - Bussy ramené à l'idée de rester dans le Deccan, Nizam Ali et Basalat Jang frères du Soubah mis en liberté. - Bussy assure sa position - Difficultés préalables à la prise de possession des Cirkars - Embarras financiers - Les Zamindars des provinces. Les Marathas sous Bhonsle dans la province de Chicacole - La guerre contre Raghoiee - Bussy se rend à Haiderabad. Le Durbar - Bussy part pour Masulipatam (juillet 1754).

CHAPITRE VII

DÉPART DE DUPLEIX

Arrivée de Godeheu (août 1754) - Rappel de Dupleix - Traité avec les Anglais - Inquiétudes de Bussy - Les nouvelles intrigues à Haiderabad. Godeheu remplacé par De Leyrit - Violation du traité par les Anglais - Politique de De Leyrit.

CHAPITRE VIII

SOUS LE DRAPEAU DU SOUBAH

Affaissement de l'influence française à la cour du Deccan - Bussy revient à Haiderabad - Expéditions sur Mysore - Entente avec le Rajah - Bussy médiateur entre le Rajah et les Marathas - Intrigues du Diwan Shah Nawaz Khan et Balaji Rao - Expédition sur Savanour (mars 1756). - Morari Rao - Propagande contre Bussy - Le Soubah exige la démission de Bussy - Bussy se conduit avec habileté - Il demande secours à Pondichéry - Balaji Rao offre son assistance, Bussy ne l'accepte pas - Bussy s'installe dans « Char Mahal » - Entente avec le Soubah - Bussy réinstallé dans sa position auprès du Soubah (août 1756) - Le Nabab du Bengale cherche l'alliance de Bussy contre les Anglais - Bussy se rend dans les Cirkars - Réduction de Bobbili (janv. 1757).

CHAPITRE IX

PRISE DE VIZAGAPATAM

La perte de Chandernagor compensée par la prise de Vizagapatam (juin 1757). - Madame Clive. - Bussy reste dans les Cirkars jusqu'à la fin de l'année.

CHAPITRE X

PROTECTEUR DU SOUBAH

Menceuvres du Diwan Shah Nawaz Khan contre le Soubah - Nizam Ali et Basalat Jang - Négociations avec Balaji Rao - Les complots - Bussy à Haiderabad, sa politique prudente, il prend le Fort de Dowlatabad par ruse et fait le Diwan Shah Nawaz Khan prisonnier - Assassinat de Hyder Jang, agent de Bussy - Mort de Shah Nawaz Khan - Nizam Ali, découragé, s'enfuit à Burhampur - Bussy reçoit de Lally l'ordre pour quitter Haiderabad (juin 1758).

CHAPITRE XI

CONCLUSION

INDEX DES NOMS PROPRES

- ABDALI (Ahmed Shah), 97, 171.
 ABDUL REHMAN, 19, 20.
 ANDREUWS, 193.
 ANWAR-UD-DIN, 13, 24, 25, 26, 27, 28, 29.
 ALUMGUIR, 172.
 AURANGZEB, 70.
 ARGENSON (D'), 160, 186.
 AUTEUIL (D'), 16, 17, 25, 27, 28, 32, 33, 35, 38, 39, 42.
 BALAJI RAO (Peshwa), 65, 66, 67, 68, 72, 80, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 92, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 114, 116, 125, 143, 163, 168, 169, 173, 176, 177, 178, 181, 206, 207, 208, 209, 220.
 BARNET (Curtis), 11.
 BASALAT JANG, 114, 204, 205, 206, 207, 210, 211.
 BHONSLE (Raghojee), 24, 96, 100, 114, 140, 142, 143, 144.
 BOSCAWEN (Amiral), 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 25.
 CAMPBELL, 196.
 CHANDA SAHIB, 16, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 40, 41, 45, 47.
 CLIVE, 7, 198, 211.
 CLIVE (M^{me}), 198, 199.
 CHOUCOU, 110.
 CONFLANS (M. DE), 115, 116, 211.
 COPE, 31, 32.
 DEV RAJ, 167, 168, 169.
 DIORE, 137.
 DOST (Ali), 23.
 DOUGOURD, 193.
 DUGREZ, 115, 133, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142.
 DUPLÉIX,
 DUPLÉIX (M^{me}), 21, 110.
 DUPLANT, 121, 122, 171, 172.
 FLOYER (M.), 31.
 GÆKWAD (Damajee), 68.
 GENTIL, 194, 197.
 GHAZEE-UD-DIN, 23, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 80, 84, 90, 96, 97, 98, 99, 100.
 GODEHEU, 103, 147, 149, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 172, 222.
 GOUPIL, 18, 94, 107, 108, 109, 113.
 GOVINDAS, 104.
 GRIFFIN (Commodore), 14.
 GUYONNET, 107.
 HAREMBOUR (D'), 181.
 HOLKAR (Malhar Rao), 67, 80, 96, 100, 101, 178.
 HYDER JANG, 187, 188, 207, 209.

- IBRAHIM (Sheikh), 136, 138, 141, 142.
 INJERAM, 131, 135, 141, 142.
- JAFFAR (Ali), 131, 135, 137, 139, 140, 141, 142, 178, 179, 180, 185.
 JANOOJEE, 47, 68, 84, 92, 97, 141, 142, 178, 180, 183, 185.
- KALLUNDER KHAN, 125, 126, 133.
 KANHERRAO TRIUMBUK, 88.
 KANDAGLA, 183, 184.
 KERJEAN, 45, 53, 64, 91, 92, 94.
- LA BOURDONNAIS, 9, 11, 12.
 LALLY, 210, 211, 212, 215.
 LAVERNIER, 198.
 LAW, 16, 17, 39, 95, 181, 183, 184, 186, 190.
 LAWRENCE (Major), 13, 14, 18, 30.
 LEYRIT (DE), 157, 162, 163, 164, 171, 172, 181.
- MAFFUZ KHAN, 12, 27.
 MAHOMED ALI, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 47, 79, 95, 104, 138, 156, 158, 159, 160, 164, 172, 221.
 MAHOMED ANWARKHAN, 98.
 MAHOMED HOUSSEIN, 113, 114, 115, 185.
 MAINVILLE, 94, 109, 113.
 MARION DE MERSAN, 101, 124.
 MENDLEE, 174.
 MEURTH (Thomas), 196.
 MONJUSTIN (Le P.), 95, 145.
 MORSE, 11.
 MORACIN, 94, 110, 111, 112, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 145, 148, 181.
 MORARI RAO, 173, 174.
 MORATZ ALI, 164.
- MUKANJI, 144.
 MUZAFFAR JANG, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 65, 66, 69, 70, 215, 216.
 MUZAFFAR KHAN, 173, 180.
 MYSORE (Rajah de), 164, 166, 167, 168, 169, 170, 171.
- NABAB (le) de Cuddapah, 40, 42, 44, 52, 53, 54, 55, 60, 63.
 NABAB (le) de Kournul, 40, 42, 44, 52, 53, 54, 55, 60, 63.
 NABAB (le) de Savanour, 40, 42, 44, 52, 53, 54, 55, 60, 63.
 NANDI RAJ, 167.
 NASIR JANG, 23, 29, 30, 31, 33, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 56, 63, 66, 71.
 NEAYAM DOULLA KHAN, 126.
 NIZAM ALI, 98, 99, 100, 114, 125, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 222.
 NIZAM-UL-MOULK, 23, 24, 47, 65, 66, 67, 70.
- ORRY, 8.
- PARADIS (M.), 13, 17, 18, 20.
 PERCEVAL (William), 195, 196, 197, 199, 200.
 PELLIER, 198.
- RAJA SAHIB, 24, 25, 26.
 RAMACHUNDER JADAV, 178, 183, 204, 205.
 RAMDAS PANDIT, 56, 59, 64, 70, 71, 72, 77, 80, 91, 92, 93, 94.
 RANG RAO, 187, 188, 189, 190.
 RENEL, 121.
 ROUMIKHAN, 54, 112.
 ROUILLE, 124.

- SADASHIV RAO, 91, 92.
SALABAT JANG, 58, 59, 60, 63, 66,
67, 68, 69, 74, 76, 78, 79, 80,
82, 87, 89, 91, 92, 95, 96, 99,
100, 102, 103, 104, 105, 106,
108, 109, 110, 114, 115, 116,
119, 125, 126, 143, 151, 158,
161, 165, 166, 170, 171, 172,
173, 174, 175, 177, 178, 202,
203, 204, 205, 206, 207, 209,
210, 211, 213, 216, 217, 218.
SAUNDERS, 79, 82, 129, 154.
SAYYAD LASHKAR KHAN, 67, 71,
72, 77, 84, 92, 93, 94, 97, 98,
102, 107, 108, 109, 113, 114,
115, 116, 117, 118, 119, 120,
124, 142, 144, 173.
SHAHNAWAZ KLAN, 69, 71, 72, VISWAS RAO, 206.
SHIKAYAT KHAN, 126.
SHIRAJ - UD - DOWLAH, 177, 186,
191, 192.
SINDHIA, 80, 88.
TARA BAI, 68, 85, 89, 90.
TAVERNIER, 219.
TOUCHE (Prévost de la), 26, 31,
33, 39, 43, 45, 46, 51.
TOUR (de la), 16, 26, 31, 33,
39, 45, 46, 51, 66.
VINCENT, 94.
VIJAYA RAM RAJE, 131, 132, 135,
137, 138, 139, 140, 141, 143,
187, 188, 189, 190.
-

